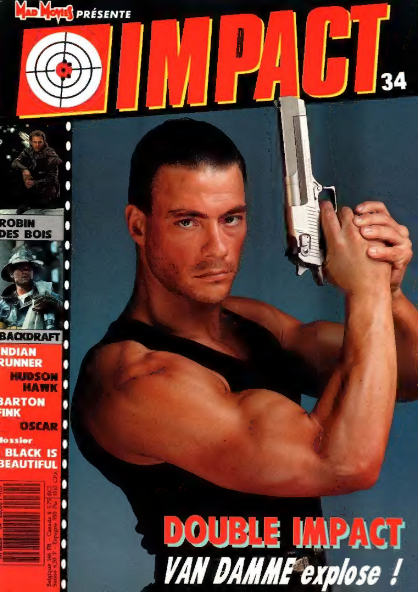
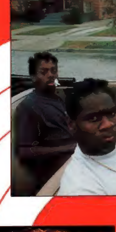


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
34
ROBIN DES BOIS
BACKDRAFT
NDIAN RUNNER
HUDSON HAWK
BARTON FINK
OSCAR
ossier
BLACK IS EAUTIFUL
DOUBLE IMPACT
VAN DAMME explose !

SOMMAIRE





ROBIN DES BOIS, prince des voleurs, P. 10.



IMPACT 34, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Jean-Philippe Renoux - Estelle Ruet - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh **correspondants** Marc *Los Angeles* Shapiro - Alberto *Rome* Farina - Zellah *Tokyo* **maquette** Vincent Guignebert

composition Boyz'n the Mansart Street **photogravure** IGO/BOA **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Août 1991 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°34** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Marc Bernard - Béatrice Boursier - Marie-Agnès Bruneau - Clarice Coufourier - Michèle Darmon - Julien Dubois - Laurent Duvault - Florence Farel - Laura Gouadain - Anne Lara - Pascal Launay - Corinne Licoppe - Fanny Louie - Olivier Margerie - Agathe Mélinan - Elizabeth Meunier - Marlène Moineau - Multimédia Promotion - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Robert Schlockoff - Tova - Jean-Pierre Vincent



dossier "black is beautiful" - BOYZ'N THE HOOD, P. 29.

HUDSON HAWK, P. 18.

BACKDRAFT, P. 14.

ÉDITO

Comment va le cinéma ? Moribond, malade selon certains, cadavérique, financièrement étranglé selon d'autres... Personne n'ira vous dire que le cinéma se porte comme un charme, qu'il est l'art le plus populaire de notre planète et qu'il fait encore rêver. Non. Et pourtant, on ne saurait le crier assez fort. Pour le hurler, le gueuler sur tous les toits, il faut tirer un trait sur le passé, ne pas verser de chaudes larmes sur les salles qui ferment leurs portes, sur les dernières séances. Pas par cynisme ou affairisme. La nostalgie, ça fait mouiller beaucoup de mouchoirs. Mais le cinéma, ce n'est plus forcément le Cinéma avec un grand "C", c'est aussi désormais la vidéo, la télévision, le mirifique laser-disc... Les supports changent, mais l'esprit demeure. Faut-il regretter que l'accès aux grands écrans soit désormais un luxe que peu de diffuseurs peuvent s'offrir ? Sans doute. Mais tous les films méritent-ils cet honneur ? Leur format convient-il à une toile géante ? Non. La myriade de films produits à travers le monde sort directement en vidéo. Un film sur dix se permet une aparté sur les écrans de cinéma. Un très faible pourcentage. Même les films français galèrent pour trouver des écrans dans les frontières de l'hexagone. Certains ne connaîtront pas la plus petite sortie vidéo...

Triste destin. Pendant ce temps, Léos Carax dépense 160 millions de francs lourds pour **Les Amants du Pont Neuf**... On pourrait ironiser sur cette somme alors que le coût moyen d'un film français est de 20 millions de francs... Le cinéma ne se difinit plus par pays (les Japonais finiront par diriger tout Hollywood, Francis Bouygues produit David Lynch et les Anglais mettent de l'oseille dans **Danse avec les Loups** et **Rage in Harlem**), et adopte des formes nouvelles, intermédiaires, bâtardes diront les mauvaises langues. *HBO*, la télé câblée américaine, donne ses lettres de noblesse au téléfilm depuis longtemps tombé dans les standards insipides, tant plastiquement que narrativement, des grands réseaux nationaux américains. De grands metteurs en scène, brimés par Hollywood, s'y réfugient. Les coûts, les délais de tournage sont presque ceux d'un film "normal". Rien à voir avec les budgets riquiqui, les prises de vues bâclées par manque de temps du téléfilm ingrat vendu au kilo aux télévisions sans le sou. Et le téléfilm selon les saintes écritures de *HBO* peut se permettre d'ignorer les innombrables tabous de la petite lucarne de l'Oncle Sam. Sexe et violence n'y sont pas bannis. Les cinéastes peuvent s'y exprimer sans avoir sur la tête l'épée de Damoclès de l'auto-censure. Le téléfilm par *HBO*, compromis idéal entre petit et grand écran ? Sans doute. Pour le moment anonyme, il risque fort de bouleverser bientôt des données qu'on pensait définitives.

■ TOULLEC ■

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & la rédaction ■

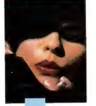


■ TICKLING DICK ■

● On connaît maintenant l'œuvre illustre de Tony Sinclair, le seul, l'unique réalisateur de la galaxie à se consacrer essentiellement aux plumes. Pour lui, c'était faire du cinéma ou rembourrer des édredons at vitam éternam ! Après les indispensables **Count Tickula**, **Doctor Ticklestein**, **The Tickling Bandit**, j'en passe et des pas tristes, il récidive avec **Tickling Dick**, titre calembour qui signifie quelque chose comme "J'ai la Bistouquette qui m'Chatouille !". Sinclair pirate cette fois **Dick Tracy** et livre sa version ultra fingue, et encore plus fauchée. L'intrigue ? Le détective Tickling Dick vole au secours de prostituées attaquées par des truands aux tronches pas possibles, armés de plumes criminelles. Simple. Mais, dit-on, Tony Sinclair aurait fait un gros effort sur les costumes et décors, élaborés tout spécialement pour **Tickling Dick**. Le grand luxe, quoi. Les donzelles de service se nomment Lira, Desi DeAngelo et Shelby. Elles font leurs débuts dans les caniveaux du cinéma, et on leur y souhaite une chienne de carrière !

■ Susie Owens ■

○ Z'ont parfois de la culture les cinéastes Z ricains. Jay Raskin par exemple. Avec tout le doigté et le tact qu'on pourrait aisément lui prêter, il adapte la tragédie antique "Electre" à la mayonnaise de la série B plouc. C'est ainsi que l'on assiste au retour de guerre (du Golfe) du général Agamemmon Arteus. Mais le pauvre n'a guère droit au juste repos du guerrier. En barbotant dans sa piscine, il se fait électrocuter par sa femme et son meilleur ami, et meurt, trahi... *"Vengeance !"*, crit le défunt depuis son tombeau. Il ordonne à sa fille Electre et au fiston Oreste de faire couler le sang du châtiment. Assoiffée d'hémoglobine, la progéniture en folie s'en va, dans des délires psychédéliques incroyables, commettre le crime le plus abominable qui soit : tuer maman !
La vedette de **Electra** se nomme Susie Owens, ex-garniture des pages centrales de *Playboy*, ex-sangsue humaine dotée d'une foufoune carnivore dans **They Bite**... La douce, blonde, pulpeuse et mamelue Susie réactualise les classiques du théâtre antique d'un coup de hanche suivi d'un revers du sein gauche. La classe !



○ Deborah Harry, ex-chanteuse du groupe Blondie, se plaît bien devant les caméras (**Videodrome**, **Darkside**). La voici dans le thriller **Intimate Stranger** d'Allan Holzman (**Mutant**), où elle incarne une animatrice dans un réseau de téléphone rose. Un soir, un client, psychopathe, lui détaille par téléphone et en direct le meurtre qu'il est en train de commettre sur la personne d'une jolie fille. Seul intérêt du film, archi nul, la bouche pulpeuse de Deborah à laquelle Holzman semble avoir accroché sa caméra.

◎ Malgré de nombreux problèmes financiers aggravés par l'insuccès de la nouvelle **Nuit des Morts-Vivants**, le producteur Menahem Golan remonte au créneau en annonçant, avec toute la discrétion qu'on lui connait, **Spiderman**. Le film sera co-produit par *Columbia*, qui devrait assurer une part importante de l'investissement se montant à 40 millions de dollars. Le projet paraît d'autant plus alléchant que James Cameron, heureux du succès fracassant de **Terminator 2** aux States, a manifesté son désir de le mettre en scène.
Avant lui, toujours sous la houlette de Menahem Golan, des réalisateurs comme Joseph Zito, Tobe Hooper et Frank LaLoggia ont planché, en vain, sur le super-héros de *Marvel*...

EXPRESSIMO

● John Irvin (l'autre **Robin des Bois**) prend en charge Michael Caine et Klaus Maria Brandauer pour **Living Evidence**...

● Roger Corman, jamais en retard d'un bon coup, produit le très opportuniste **Crisis in the Kremlin**, réalisé par un certain Jonathan Allen Winfrey...

● Matt Dillon castagne et file le grand amour dans **The Boxer and the Blonde** de Andy Wolk...

● Du beau monde pour le nouveau film du malheureux James Foley (**Comme un Chien Enragé**), **Glengarry Glen Ross**, sur un script de David Mamet : Al Pacino, Jack Lemmon et Alec Baldwin...

● Eddie Murphy sera un lilliputien dans un monde de géants sous la direction de Jerry & David Zucker. Titre du film : **Toddlers**...

● Lindsay Wagner (Super Jaimie) et Michael Nouri (**Hidden**) déjouent les plans de trafiquants d'armes en Afrique dans **Ants of God** d'Ivan Passer...

● Pat Morita (le gourou de Ralph Macchio dans la série des **Karaté Kid**) joue les vilains désireux de dominer le monde dans **Do or Die** de Andy Sidaris, avec plein de créatures plantureuses jouant les agents de la CIA...

● Après avoir enquêté sur l'assassinat du président Kennedy dans **J.F.K.** d'Oliver Stone, Kevin Costner sera un ancien de la CIA engagé par une star du show-biz (Whitney Houston) pour assurer sa protection contre un dingue. Le film se titre **BodyGuard** et c'est Mick Jackson (**L.A. Story**) qui réalise.

● Dwight Little (**Le Fantôme de l'Opéra**) semble vouloir se spécialiser dans les arts martiaux, après avoir dirigé Steven Seagal dans **Désigné pour Mourir**. Il a recruté le fils de Bruce Lee, Brandon Lee (partenaire de Dolph Lundgren dans **Showdown in Little Tokyo**) pour les besoins de **Rapid Fire**.

BRIGITTE NIELSEN
se met au vert

Impossible de regarder Brigitte Nielsen dans les yeux lorsqu'elle arbore un chemisier quasi transparent sur le sable cannois. L'ex-Madame Stallone a littéralement embrasé la Croisette en promenant à un mètre soixante dix du sol une poitrine à damner mille seins. Tous les moyens sont bons pour assurer la promotion du petit nouveau, ***She-Hulk***, version féminine du géant vert incarné par Lou Ferrigno...



Pensez-vous que les metteurs en scène vous choisissent davantage pour votre image que pour vos talents de comédienne ?

Probablement oui. On me prend pour, inévitablement, incarner des personnages dominateurs. Quand on parle de personnages physiquement forts, le choix se porte toujours sur des comédiens imposants, grands, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de méchants. Mais la taille n'a souvent rien à voir avec la puissance... Toutefois, j'aime jouer ce type de personnages. Je l'ai souvent fait : **Le Flic de Beverly Hills 2, Kalidor**... Je ne renie pas le passé. Cela ne signifie pas non plus que je ne suis pas prête à figurer dans des comédies où l'on se moquera allègrement de mon physique au lieu de le prendre trop au sérieux.

*Vous avez d'ailleurs tourné des comédies en Italie, **Domino** par exemple...*

Domino n'est pas vraiment une comédie. C'est un film très étrange, plus sérieux qu'il n'y paraît. J'adore l'Italie. J'y ai commencé ma carrière à 16 ans. Le travail est bien plus détendu là-bas qu'aux USA. C'est aussi pour cette raison que les tournages s'éternisent. L'organisation n'est pas le fort des Italiens mais ils sont artistiquement parlant très créatifs.

De quel rôle rêvez-vous ?

J'aimerais beaucoup tourner un film qui mettrait en scène un type de petite taille qui tombe amoureux d'une femme très grande. Les rôles dont je rêve dépendent essentiellement du personnage et de l'histoire. J'ai envie de scénarios plus proches de moi, plus proches de la réalité, qui échappent à ce que l'on me demande d'habitude, c'est à dire d'apporter ma très superficielle présence physique.

Avec qui aimeriez-vous travailler ?

Dudley Moore, Sean Penn.

Et pourquoi pas avec les 7 nains ?

Quand même pas, ils sont trop petits, ah ah (ah ah aaaah, NDLR) ! Mais cela me changerait de mes partenaires habituels qui sont tous grands et costauds.

She-Hulk va-t-elle étancher votre soif de personnages humains ?

Il y a deux personnages aux facettes très différentes dans ***She-Hulk***. L'un est très classique, une avocate qui mène une vie normale, qui me donne la possibilité de jouer sans emphase. C'est pour ça que j'ai accepté le film. Lorsqu'elle se met en colère, elle se transforme en She-Hulk, une créature d'une force incroyable dotée de pouvoirs surnaturels. She-Hulk s'adresse aux gosses, aux adolescents. C'est un vrai film, avec une vrai héroïne. J'adore ça

Avez-vous contribué à l'élaboration du personnage ?

Je tenais avant tout à ce que le film soit amusant, mais cela ne veut pas dire que She-Hulk fasse le pitre en sortant des blagues. Contrairement à Hulk, elle ne grossit pas démesurément ; elle change juste de couleur. Je sais ce que vous pensez : "C'est vraiment ridicule !". Je réagissais aussi comme ça au début. Mais le maquillage est formidable. Le vert léger permet aux yeux, verts eux aussi, de bien ressortir. J'ai été amené à pas mal modifier la personnalité de She-Hulk. Dans la bande dessinée, ses vêtements se déchirent. Sans vouloir refaire des métamorphoses à la ***Wonder Woman***, j'ai refusé ce point de vue. Je préfère me rapprocher du personnage de Darryl Hannah dans **Blade Runner**, une fille sexy mais pas du genre t-shirts déchirés et mouillés: ça c'était bon pour les années 70. Je vais vous dire, la première fois que mon personnage devient She-Hulk, elle porte une belle robe !

Propos recueillis par
Sandra VO-ANH

TV

TOP TEN IMPACT
(juin-juillet)

	Audience (en millions de spectateurs)
- La Corde Raide (*TF1*)	12,8
- Union Sacrée (*FR3*)	11,9
- La Poursuite Impitoyable (*TF1*)	10
- Le Justicier de New York (*TF1*)	8,3
- L'Aventure Intérieure (*A2*)	8,15
- Brubaker (*TF1*)	8,15
- L'Aventure du Posédion (*A2*)	7,8
- Police Fédérale Los Angeles (*TF1*)	7,2
- Short Circuit (*A2*)	7,15
- Les Dents de la Mer 3 (*FR3*)	6,8

● Peu reconnaissants et déçus par les scores des derniers épisodes de ***Twin Peaks***, les dirigeants d'*ABC* ont rejeté le projet d'une nouvelle série de David Lynch. Ce dernier se rattrapera en donnant une version cinéma à ce chef-d'œuvre télévisuel, dès qu'il aura terminé le tournage de son **Ronnie Rocket** pour *Ciby 2000*, la boîte de production de Francis Bouygues.

● Des nouvelles qui tuent de ***Young Indiana Jones***, la série télé que prépare actuellement *Lucasfilm* sur les aventures enfantines, adolescentes et juste post-pubères, du futur archéologue. La diffusion aux USA est prévue pour septembre 1991 et durera au minimum deux ans. Indiana Jones sera interprété par trois acteurs différents suivant son âge et les aventures se dérouleront entre 1908 et 1916. Le rôle du mentor, celui qui lui donnera le goût de l'aventure, sera tenu par - roulements de tambours - Ronny Couteure, le bon gros comique belge qui a fait les beaux jours de ***Merci Bernard***. On raconte qu'il prend des cours d'équitation histoire d'assurer sur le tournage. Bonne chance Ronny !

● ***K 2000*** est de retour. Enfin presque. Dans un téléfilm produit par *NBC*, Michael Dusselhoff revient, mais avec une nouvelle voiture : K 4000 (ou Catat' Mil). Elle a un tas de gadgets sensas, une forme hyper profilée, un fax, un visio-phone et trois écrans vidéo haute définition. Elle marche à l'hydrogène raffiné, une matière non polluante, ce qui va plaire aux verts. Si le téléfilm recueille une bonne audience, on aura droit direct à une nouvelle série, ce qu'il est de bon ton de ne pas souhaiter.

(Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Sofres Nielsen*)

EXPRESSIMO

■ *Marilyn Chambers* ■

● Après avoir vendu son corps au porno hard et à David Cronenberg (**Rage**), Marilyn Chambers, la quarantaine, décide aujourd'hui de faire son come-back dans **Up in Coming**, un film musical de Godfrey Daniels dont elle a composé et écrit toutes les chansons. Au générique, l'érotomane que vous êtes aura repéré Lisa De Leuww, Cody Nicole et Loni Sanders, trois autres vétérantes de l'amour devant les caméras.

● Vacances italiennes pour Traci Lords qui rejoint Denise Crosby (**Simetierre**) sur le plateau de **Il Ritmo del Silenzio** (**Mafia Docks**), un polar de Andrea Marfori.

● Tom Selleck passe entre les mains de Fred Schepisi pour **Mr. Baseball**...

● L'émérite soldat yankee *G.I. Joe*, l'équivalent militaire de la poupée *Barbie*, va connaître la consécration du grand écran. Après une série de dessins animés assez routiniers, il apparaîtra en chair et en os dans une grosse production *Warner*. Notre héros y sera un ardent défenseur de l'écologie et de l'environnement.

NUL ET FIER DE L'ETRE



■ *Elizabeth Kaitan & Ginger Lynn Allen (VICE ACADEMY III)* ■

● Rick Sloane est un tâcheron particulièrement attachant. Il n'a pas le moindre échantillon de talent et pas plus d'élémentaire savoir-faire. Il est nul mais s'en lèche les babines. Après un sous-sous-sous-sous-**Ghoulies** (lui-même sous-sous-**Gremlins**) du titre de **Hobgoblins**, après **The Visitants** qui rivalise de ringardise avec le plus mauvais film de science-fiction de tous les temps (**Plan 9 from Outer Space**), Rick Sloane trouve sa vocation dans le décolleté de quelques starlettes généreusement achalandées par Dame Nature. Le choc Sloane-têtons donne donc des trucs comme **Vice Academy 1 & 2** (sous-**Police Academy** à la puissance 10). Le réalisateur michetonneur en est aujourd'hui au tome 3 de la série.

Vice Academy 3 met en scène Ginger Lynn Allen (300 pornos à son actif avant de suivre, de façon moins prestigieuse, le parcours de Tracy Lords) et Elizabeth Kaitan, deux flics stagiaires, en lutte contre l'infâme Malathion et sa bande de mutants !

Sur sa lancée, Rick Sloane jette Elizabeth Kaiton mais conserve Ginger Lynn Allen pour les besoins de **Mind, Body and Soul**. Traduisez par La Pensée, le Corps et l'Esprit. Après les soustractions d'usage dans l'œuvre du cinéaste, il reste Le Corps, celui de l'ex-porno star reconvertie. Elle incarne ici-bas Brenda Carter, une minette s'apercevant que son petit copain sympathise avec une secte satanique. Embarquée lors d'une descente de flics, elle est suspectée de faire partie de cette troupe de dingues. Personne ne croit en son histoire, sauf un avocat (Wings Hauser) qui, évidemment, officie pour le Malin !

Mind, Body and Soul est écrit, produit et réalisé par Rick Sloane, ce qui multiplie par trois les risques d'une totale banqueroute artistique.

■ *Wings Hauser & Ginger Lynn Allen (MIND, BODY AND SOUL)* ■

● A Hong Kong, le public aime particulièrement les femmes qui dérouillent copieusement les machos. Cynthia Khan est l'une d'elles. Et des pâtées, elle en assène quelques unes dans trois films. Ce sont d'abord les trafiquants d'armes de **In the Line of Duty VI, Forbidden Arsenal** de Cheng Siu-Keung, puis les dealers maritimes de **SeaWolves**, du même, qui réceptionnent les coups de tatane de la belle karatéka, nettement plus méchante que Jackie Chan lorsqu'elle frappe.

Pour faire bonne mesure, elle joue deux rôles dans **Eternal Fist** de David Hunt, qui se situe au carrefour du film d'arts martiaux et de **Mad Max 2**. Cynthia Khan est dans un premier temps la frêle copine du héros (Dale "Apollo" Cook, ex-champion de kickboxing dit-on), et se fait zigouiller par des brutes sanguinaires. Elle fait son come-back sous les traits de Wild, une jeune femme à qui le veuf enseigne les arts martiaux... Ensemble, après la troisième guerre mondiale, ils déciment des dizaines de malfaisants en haillons et chaînes...



■ *Cynthia Khan dans SEAWOLVES* ■

TA

● Elles sont belles, désirables, plantureuses et remplissent fort bien et leur contrat et leurs sous-vêtements. Elles s'appellent Michelle Bauer et Suzanne Ager. **Night of the Living Babes, Dr. Alien, Hollywood Chainsaw Hookers** pour la première, **Shock'Em Dead, Evil Toons et Little Devils** pour la deuxième... Rien que des séries Z californiennes, du cinéma aussi ringue et jouissif que leur cambrure est riche de promesses. Suzanne s'est mis en tête d'interviewer Michelle. Nous avons tendu notre gros micro...

Suzanne
Dis-moi Michelle, comment prépares-tu tes rôles ?

Michelle
J'aime trouver une part de moi dans chaque personnage pour être vraiment connectée, pour lui donner un maximum de caractère. Je reste en contact étroit avec mes rôles tout en essayant de ne pas m'éloigner de moi-même.

Préfères-tu les rôles comiques ou sérieux ?

Les rôles comiques m'amusent, alors que les rôles sérieux sont pour moi un défi. Ils me rendent nerveuses car je dois être aussi crédible que possible. Dans la comédie, je m'amuse et la crédibilité n'a aucune importance. Je prends les rôles qui se présentent à moi et je donne toujours le maximum. J'analyse tout, en permanence. Si un film me paraît louche, je le refuse.

Le fait que tu sois mère d'une petite fille t'influence-t-il ?

Oui, et ma famille m'a aussi très longtemps influencée, en voulant me garder à la maison le plus possible. Ma fille a deux ans maintenant et je suis toujours restée ouverte à l'idée d'être mère. Un mari ne changerait pas totalement ma vie.

Deux ans en compagnie de ta fille a dû freiner ta carrière, non ?

Cela a été un pas en arrière. D'autres comédiennes continuaient à travailler

ALK CHAUD



■ *Ci-dessus : Michelle Bauer, la star incontestée de HOLLYWOOD CHAINSAW HOOKERS. De la naïveté, du charme et des gros seins, tout ce qu'il faut pour tomber les amateurs de Z* ■

■ *Ci-contre à gauche : Suzanne Ager, autre star incontestée, ici grimée pour les besoins de LITTLE DEVILS. A droite, la même Suzanne Ager débarrassée de son maquillage. Oui, ça fait très peur !* ■

parallèlement alors qu'elles élevaient leur bébé. Elles ralentissaient juste leur rythme de travail. Les films ont continué à être tournés et certains ont même eu du succès. Je n'ai peut-être pas manqué beaucoup. Revenir n'est pas évident, il faut tout recommencer à zéro.

Comment se déroule une journée de tournage pour toi ?

Je fais le tour du plateau, je dis bonjour à tout le monde, je fais des bisous à l'équipe. Ensuite, je passe entre les mains de la maquilleuse. J'aime être sur les lieux le plus tôt possible pour prendre le temps nécessaire à la préparation.

Et ton texte là-dedans ?

Je l'étudie chez moi mais j'essaie de ne pas trop y penser de manière à ce que les dialogues viennent lors du tournage aussi naturellement que possible. Je tâche évidemment de connaître mon texte par coeur, même si, en répétant sur le plateau, on apprend sans stresser.

Quels sont les réalisateurs avec qui tu aimes travailler ?

D'abord, "grand-père" : Fred Olen Ray. Il est le plus drôle. Il fait des films drôles et on se marre toujours avec lui. David DeCoteau est rigolo aussi. Il aime réellement bosser. Avec lui, il y a un temps pour rire, un temps pour travailler. Il se montre également très créatif. Fred Olen Ray et David DeCoteau ont la même équipe. Avec eux, vous êtes obligées d'être bonnes, de donner le maximum, et rapidement.

Certains réalisateurs se mettent-ils en rogne sur le plateau ?

Certains n'arrêtent pas de hurler et c'est toujours ennuyeux pour la concentration. Une tension permanente nuit à tous. Pour éviter cela, il faut évidemment arriver à l'heure et connaître parfaitement son texte.

Il t'arrive de refuser des propositions ?

Je viens juste de renvoyer un scénario à son expéditeur. Trop de violence, trop de sexe. J'essaie d'être plus exigeante. Je ne tiens pas à ce que la censure coupe toutes les scènes gores. Le mieux est de tourner des comédies avec des meurtres. Cela me fait toujours rire.

Auditionner doit parfois être une corvée pour une comédienne ?

Oh que oui. Récemment, je me suis retrouvée dans un casting avec de nombreuses jeunes femmes. C'était dans une pièce minuscule. On m'a donné mon texte, je l'ai récité et le réalisateur a hurlé : "NON ! Je veux que tu dises ça différemment !". Je l'ai regardé avec étonnement, ainsi que le casting-director.
Le réalisateur s'était à vrai dire trompé de scénario ; il pensait à d'autres personnages. Incroyable ! Et cet idiot m'a ensuite demandé de me mettre nue. J'avais envie de crier "Au secours, sortez-moi de là !".

Certains types doivent monter des projets bidons seulement pour déshabiller des comédiennes...

Je viens juste d'en être victime. Il s'agissait d'un film se déroulant dans le monde de la danse. L'audition se déroulait dans une seule pièce. Un type me coupait sans cesse tandis que la caméra tournait. A un moment, le téléphone a sonné et il a tout arrêté pour me dire que l'audition se poursuivrait dans une boîte d'Hollywood Boulevard. Il m'a demandé d'amener des amies. Malgré mes réticences, j'y suis allée. Résultat : je me suis retrouvée dans une loge avec huit musiciens en train de rapper et d'essayer de conserver mon bikini tout en dansant. Mon agent était vraiment inquiet.

Quel est ton sentiment sur la nudité à l'écran ?

J'ai senti que, parfois, on m'avait engagée juste pour me foutre à poil. Je me mets nue uniquement si j'ai confiance dans les gens avec qui je travaille et si le scénario le demande vraiment. Me voir nue dans certaines circontances à l'écran me fait rire, comme quand je séduis le garçon niais de **Sorority Babes** par exemple. Ma consoeur comédienne Melissa Moore résume bien notre situation en disant : "Si vous avez une Ferrari, à quoi bon la laisser au garage ?".

Propos rassemblés par
Bill GEORGE

CARNIVORES

de Jean Wacquet et Eric Herenguel (Zenda)



Réalisée par deux jeunes auteurs bien de chez nous, **Carnivores** prend place dans les quartiers crasseux de New York, excellente toile de fond pour l'assouvissement des fantasmes des scénaristes et du public. Pour la énième fois, la police est confrontée à une vague d'assassinats sanguinolents ("*...ou l'état du cadavre, il a fallu une semaine d'autopsie pour que le labo puisse confirmer son identité...*", voilà, vous êtes prévenus !). A la surprise générale, les fins limiers du FBI n'entament pas une enquête méticuleuse. En fait, l'heure n'est pas aux subtiles déductions à la Poirot, autour d'une tasse de thé. Place à l'action ! Il s'agit carrément ici d'éliminer le coupable, un cobaye humain qui a fait les frais d'une expérience génétique foirée, et aujourd'hui doté d'impressionnants pouvoirs destructeurs qui n'ont d'égale que sa soif de vengeance.
Visuellement, **Carnivores**, malgré ses couleurs "à la française", fait très comics par la vigueur de son graphisme et un découpage hyper-dynamique. Moins apparentes, mais tout aussi présentes, sont les influences puisées dans les mangas dont **Akira** reste l'un des plus beaux fleurons... et, vraisemblablement, une source d'inspiration (ne serait-ce que pour l'efficacité des scènes d'action et la sobriété des décors).
En amateur avisé de comics et mangas, Jean Wacquet, le scénariste, a su faire la synthèse de deux styles de narration que rien ne prédisposait à une association, et l'on peut donc compter sur lui pour avoir su tirer de ses lectures les différents ressorts qui interdiront de refermer l'album avant la dernière page. Si Eric Herenguel signe là son premier album, ce coup d'essai est fort prometteur. Malgré quelques faiblesses anatomiques qui ne pourront que s'estomper avec l'expérience, son style possède déjà un tonus et un léché du meilleur aloi. Un jeune auteur à suivre, sans l'ombre d'un doute.
Comme deux vieux routiers rompus aux disciplines de la BD, Wacquet et Herenguel nous entraînent dans une impitoyable chasse à l'homme ponctuée de morceaux de bravoure, sans temps mort et avec un art consommé du suspense mis au service de l'action. De révélations en courses-poursuites, **Carnivores** est une violente et jouissive invitation... à passer à table !

■ Jean-Philippe RENOUX ■

Andrea Lamatsch, vous connaissez ? Non. Et pourtant certains producteurs chinois de Hong Kong espèrent bien en faire une denrée tout à fait négociable sur le marché international du cinéma. Andrea Lamatsch fait ainsi ses débuts dans **Sudden Thunder** d'un certain David Hunt.
Fille d'un shérif, l'agent des Stupéfiants Patricia Merrill pleure la disparition de papa, victime des trafiquants de drogue. Parce que le système judiciaire est pour le moins mollasson, elle demande à quatre de ses comparses musclés de Miami de venir lui prêter main forte pour rétablir l'ordre ! Bravo Andrea, en honorant un tel contrat, tu ne devrais pas faire long feu, même dans le domaine de la série B !



■ *Andrea Lamatsch et les musclés de SUDDEN THUNDER* ■



Serions-nous en présence d'un **Rocky** au féminin ? C'est possible. Réalisateur du tout mignon **Bons Baisers de Liverpool**, le Britannique Frank Clarke donne ici dans le mélodrame sportif. Il met en scène Ronnie O'Dowd, une jolie blonde du genre malchanceuse. Mère d'un gamin, son mari croupit derrière les barreaux, et elle-même purge une peine dans une prison pour femmes. Là, elle envoie quelques coups de poing bien placés que son père, un professionnel du ring, lui a appris. Elle s'évade pour venir en aide à son fils Tony et mène plusieurs combats. Son but : réunir sa famille et couler une existence heureuse ! Un vrai mélo. La "blonde fist" vedette se nomme Margi Clarke. Aussi blonde que Brigitte Nielsen, moins grande mais plus énergique, elle a été l'héroïne de **Bons Baisers de Liverpool** de son conjoint, Frank, réalisateur de **Blonde Fist**. Ce **Rocky** en jupons est aussi une histoire de famille.

Backdraft est un bon film pro-mâles avec ce que cela suppose d'actes héroïques et de sourires machos. Les femmes s'y occupent soit des fourneaux soit des tâches administratives. **Fireballs** ("Les Couilles de Feu", eh oui) va plus loin. Dans la tradition putride des **Police Academy** et se réclamant sans rougir des Trois Stooges, **Fireballs** de Charles Weiner ne joue pas vraiment le jeu des féministes.
Trois pompiers chauds lapins choisissent de joindre l'utile à l'agréable en recrutant des auxiliaires du beau sexe. Imaginez donc la légèreté des gags et l'esprit progressiste de ce beau film à la gloire de la Femme.



Boxing Helena devait être la première mise en scène de la fille de David Lynch, Jennifer. Celle-ci cumule les problèmes. Après la défection de Madonna, en décembre, à quatre semaines du tournage, elle subit le même préjudice avec Kim Basinger qui se tire avec un tout petit mois de préavis. Du boulot pour les avocats ! Ayant prévendu **Boxing Helena** à 32 pays, le producteur Bob Mazzacone est donc contraint de rembourser les avances encaissées.
Le film s'annonçait comme un mixte de **Misery**, **Liaison Fatale** et **Neuf Semaines et Demie** ! Après un accident de voiture, une jeune femme est retenue prisonnière par un amoureux dingue. A son contact, elle perdra ses bras, ses jambes, et trônera dans une boîte comme la Vénus de Milo !!! Tel père, telle fille.

Joli titre que ce **Bikini Island** d'un certain Anthony Markes ! Le film place cinq super nanas sur une île tropicale. Elles sont toutes lauréates d'un concours organisé par un éditeur. Le photographe maison les mitraille sur fond de cocotiers, de plages, d'océan... Quand tout à coup l'une des donzelles disparaît dans des circonstances bizarres. Ne serait-ce pas un coup de Frab, le voyeur qui dirige l'hôtel où les beautés crèchent ? Pour ceux qui auraient des envies homicides, le scénariste s'appelle Emerson Bixby.

futur ex-lecteur

Salut les gars. Si j'vous écris (ce qui est rare !), c'est pour vous dire que la nouvelle formule d'*Impact* est... (c'est tellement mauvais que je trouve pas les mots !). C'est pourquoi je vous somme de remettre l'ancienne formule d'*Impact*, sans quoi je me verrai contraint de réduire mes dépenses destinées à cette revue. Heureusement que *Mad Movies* survit et compense l'autre. En d'autres mots, soyez cool et remettez en place l'ancien *Impact*. Sur ce, BYE ! Très amicalement :

un ami qui vous veut du bien

PS : désolé pour les ratures

Des ratures que nous ne sommes pas arrivés à reproduire ici, désolé aussi. En tout cas, on a une bonne nouvelle pour toi en ces temps de crise, c'est qu'en effet tu vas réduire tes dépenses. Plutôt que de revenir à l'ancienne formule, nous sommes tous prêts à éponger le déficit que ne manquera pas d'occasionner ton soudain décrochage. Très sincèrement : une revue qui te veut du bien

une couv' qui bouge

Salut à vous, enfants de Faust (vous devez bien descendre de sa lignée pour signer *Impact* six fois par an !), je vous écris pour vous dire combien j'apprécie le changement de maquette qui dynamise la lecture. Mais, pour commencer par l'ordre logique des choses, je dois signaler que la couverture du numéro 33 est très moche. Le côté patchwork/mosaïque/kaléidoscope de l'ensemble est du plus mauvais effet. Franchement, Clint Eastwood aurait pu avoir la couverture à lui tout seul. A propos, la plupart des magazines de cinéma ne présentent que des portraits : ne serait-il pas possible de mettre une scène d'action en couv' ? je pense notamment à la *Mercedes* volant devant le mur de flammes de **La Relève**. Je suis sûr en plus que cela irait très bien avec le titre de la revue.

B. Rouillard

Bonne idée que de mettre en couv' une scène d'action. Malheureusement, les occasions de posséder de bons documents sont rares. A l'occasion, on y pensera quand même.

■ *Un joli "yoko geri" de Bruce Lee* ■

sasha vs. bruce

Suite à l'article consacré à Sasha Mitchell dans le numéro 33, j'aurais souhaité faire les remarques suivantes. Je trouve lamentable qu'un individu qui prétend faire carrière dans les films d'action crache dans la soupe et diffame aussi stupidement Bruce Lee. Oser affirmer que ses combats filmés étaient truqués relève de la mauvaise foi la plus totale. Hormis quelques sauts (**Big Boss**) et l'éjection d'un mannequin (**La Fureur de Vaincre**), un pratiquant un peu expérimenté pourrait constater que les "ura mawashi" et "yoko geri" exécutés par Bruce Lee, pour ne parler que de ses techniques de jambes favorites, approchaient la perfection par la précision, l'harmonie et la précision du geste. Quand Sasha Mitchell nous apprend qu'il s'entraîne (sic) en donnant des coups de pieds et de poings à vide - je connais la technique des coups dans le vide, mais à vide, c'est nouveau, ça vient de sortir, comme disait Coluche - qu'il fait même de la corde à sauter, je rêve. Si ça se trouve, il transpire, le pauvre.
Bref, j'arrête là cette lettre pour dire qu'on se souviendra encore longtemps de Bruce Lee, bien plus longtemps que ce mégalo de... euh. Ah ben voilà que j'ai déjà oublié son nom !

Philippe Veroy
1er Dan Shotokan

PS : on n'écrit pas Kenpo, mais Kempo !
PPS : ne pas confondre Kendo et Kempo !!

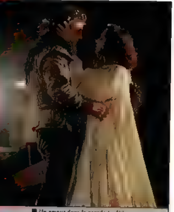
Merci pour tes précisions. Toullec a bien noté tes PS, et Guignebert martyrise Allouch à coups de "yoko geri" pour avoir traduit coups à vide au lieu de coups dans le vide (Sasha Mitchell n'est donc pas en cause). Quant aux propos du sus-nommé concernant Bruce Lee, ils ne nous paraissent pas diffamants. Mais l'avis d'un 1er Dan se respecte.



ROBIN DES BOIS

prince des voleurs

Faire du cinéma et rester amis est-il compatible ? *Robin des Bois, Prince des Voleurs* tend à prouver que non. Après les batailles de la forêt de Sherwood, il y a la fameuse bataille du final cut. Dans cet affrontement, pas de Robin des Bois, pas de shérif de Nottingham, simplement deux visions des choses...



■ *Un amour dans la grande tradition hollywoodienne : Robin & Marianne* ■

KEVIN contre KEVIN

Un vrai casse-tête ce **Robin des Bois, Prince des Voleurs**. Casse-tête dans la mesure où le film de Kevin Reynolds est à la fois réussi et totalement raté. Foutu paradoxe. Réussi pour ceux qui attendaient un **Indiana Jones** médiéval, raté pour ceux qui espéraient retrouver le style inimitable et la forte personnalité du réalisateur de Fandango et de **La Bête de Guerre**. Impossible de ne pas ressentir derrière le plaisir simple du spectacle hollywoodien une légère ou immense déception. Mais **Robin des Bois, Prince des Voleurs** ne brime à aucun moment le public. Les mauvaises langues diront que les deux Kevin gavent l'audience comme une oie, les partisans du film s'estimeront heureux de trouver dans Kevin Costner un successeur idéal à Harrison Ford. L'arc remplace le fouet, l'humour est au diapason, le méchant en fait des tonnes et Dame Marianne a le coup de poing aussi rude que Karen Allen lorsqu'elle corrige son amant de héros. Et les similitudes pleuvent. Mais doit-on bouder intégralement un film sous prétexte qu'il ne répond pas à une certaine attente. Un film doit être pris pour ce qu'il est, pas uniquement pour ce qu'on voudrait qu'il soit.

compte à rebours

En signant le contrat qui allait le lier, pour le meilleur et pour le pire, à **Robin des Bois**, Kevin Reynolds savait déjà que son ennemi serait le temps. Le temps travaillerait contre lui à l'instant même où il dirait oui. *"Je suis arrivé sur le projet seulement deux mois et demi avant le début du tournage. Dès le premier jour, nous avons dû lutter pour parvenir à un bon résultat. Les prises de vues ont démarré alors que l'automne en Grande-Bretagne était largement entamé. Chaque jour voyait la lumière du soleil décliner et le climat empirer. À l'approche de Noël, nous n'avions plus que six heures de lumière par jour"*. Mais Kevin Reynolds n'avait guère le choix ; il fallait coûte que coûte semer le **Robin des Bois** de la Fox. Les pressions sur le plateau sont donc particulièrement intolérables pour un cinéaste de sa trempe. Et son emploi du temps l'amène à visionner les rushes de la journée le soir même, jusqu'à minuit généralement. Le lendemain, Kevin Reynolds ne prenait jamais son breakfast après cinq heures du mat. L'enfer. Malgré la discipline de spartiate qu'il s'est fixé, le jeune réalisateur ne craque jamais sur le plateau. *"Je suis très calme par nature. Si quelqu'un sur le plateau se met à hurler, à gesticuler, personne n'ira lui prêter attention. Ce serait gaspiller de l'énergie. Je pense qu'il est plus important de se comporter gentiment avec les gens, de les aider plutôt que de les bousculer. Agissez ainsi et vos collaborateurs répondront positivement"*. À croire que Kevin Reynolds est de confession bouddhiste.
Les ennuis commencent avant même le premier "moteur". La production ordonne la suppression des répétitions. Kevin Costner, à peine débarqué des Etats-Unis, fait déjà grise mine. Il sera encore plus mécontent de voir son professeur d'anglais (nécessaire pour retrouver le timbre de voix du cru) rapidement renvoyer pour des raisons similaires. La mort dans l'âme, le comédien reprend son vieil accent américain. Mais la situation



■ *A peine arrivé en Angleterre, Robin joue déjà les justiciers* ■

ne fera que s'aggraver au fil des semaines. Et les rapports entre les deux Kevin vont se détériorer au même rythme.
Kevin Reynolds et Kevin Costner se connaissent depuis neuf ans. Les deux hommes se rencontrent à l'occasion du tournage d'un film d'étudiants. Kevin Reynolds le réalise, mais choisit finalement un autre comédien. *"Je considérais que l'autre gars possédait vraiment un tempérament comique. Aujourd'hui il vivote aux alentours alors que Kevin Costner est l'une des plus grandes stars de cinéma au monde. Bien sûr, je pourrais raconter que "oui, à l'époque, j'ai vu en Costner la vedette de demain". Ben non ! Il avait un certain charisme et semblait être sûr de ce qu'il voulait. Mais comment savoir ?"* Kevin Reynolds allait pourtant l'engager quelques années plus tard pour **Fandango**, la comédie satirico-onirique produite par Steven Spielberg. **Fandango**, le film fétiche de Kevin Costner. Depuis sa réalisation, en 1984, les deux Kevin nourrissent une amitié sans faille, Kevin Reynolds acceptant même d'occuper le poste de réalisateur de la seconde équipe sur **Danse avec les Loups** et de tourner la fameuse séquence de la chasse aux bisons.

la fin des haricots

"Avec Kevin Costner, le charisme prend un grand "C". La caméra l'aime sous tous les angles. Il a le don de savoir exactement ce que le public aime. Il se fie à un instinct toujours bon. De plus, Kevin a un magnétisme naturel qu'il a su développer avec succès" commentait Kevin Reynolds pendant le tournage de **Robin des Bois**. Ces propos prennent aujourd'hui une toute autre dimension dans la mesure où les ex-copains ne s'adressent plus la parole. La faute au bandit de la forêt de Sherwood ! Après le tournage, de retour aux Etats-Unis, les deux Kevin se réconcilient des épreuves subies en Grande-Bretagne. Mais, dans l'intervalle, le comédien est devenu, via le succès triomphal et les Oscars de **Danse avec les Loups**, une vraie star. Et qui dit star dit aussi pouvoir. Sans ménagement, Kevin Costner entreprend donc de revoir le montage de **Robin des Bois** à son avantage et à l'insu de son metteur en scène. Costner rajoute des gros plans de son personnage, des répliques qui traînaient peu avant dans les boîtes de la salle de montage.. **Robin des Bois** se métamorphose soudainement en locomotive, dans le but d'installer pour une longue durée le vedettariat du comédien-auteur kamikaze de **Danse avec les Loups**. Le narcissisme serait venu à bout de son amitié avec Kevin Reynolds qui, pourtant, avait vivement recommandé son pote à la production. Le dit pote, Costner, lâchant alors le **Robin des Bois** de la Fox pour rejoindre celui de Kevin Reynolds.
Dépité, aigri, déçu par *"cette mauvaise expérience professionnelle"*, le cinéaste révolutionnaire de **La Bête de Guerre** refuse catégoriquement de faire la promotion de **Robin des Bois**. A la première conférence de presse se tenant à La Nouvelle Orléans, il brille par son abscence.
"En tant qu'ami, Kevin Costner est très ouvert. Nous sommes intéressés par les mêmes choses et, tout deux, nous venons des classes moyennes de l'Amérique profonde. Kevin Costner a vraiment les pieds sur terre" disait encore le metteur en scène du temps de leurs amours. Dans la balance, et dans un projet comme celui-là, égo, gloire et money pèsent bien plus lourd qu'une simple amitié. *"Kevin Costner connaît l'autre côté de la caméra, la place du réalisateur. Il m'a été d'une grande aide et il est facile de travailler avec lui. Cependant, je suis certain que le tournage de* **Robin des Bois** *a été frustrant pour lui, à cause des options que nous avions prises en commun. Avec une autre vedette, cela aurait été une source permanente de conflit. Pas avec Kevin. Mais je sais qu'il lui arrivait parfois de se mordre les lèvres de dépit"* Kevin Reynolds ignorait encore qu'il perdrait la bataille du sacro-saint final cut, celui qui fait toute la différence. *"Je pense, vu les conditions draconiennes dans lesquelles le tournage s'est déroulé que Kevin Reynolds a accompli un boulot remarquable. Sa présence a, également, forgé un environnement professionnel qui, au départ, était loin d'être idéal"* rajoute la coqueluche d'Hollywood. Mettez deux auteurs dans le même film et vous obtenez inévitablement deux points de vue. L'un doit naturellement l'emporter sur l'autre.

l'arrivée des courses

Bizarrement, **Robin des Bois, Prince des Voleurs**, version 1991, rejoint l'adaptation la plus fameuse de la légende, celle de 1938 avec Errol Flynn, bien que Kevin Reynolds se soit obstinément refuser à la visionner

A l'opposé, Kevin Cosmer a loué la cassette juste avant de s'envoler pour la Grande-Bretagne. Le comédier constate que Errol Flynn porte une panoplie qui serait aberrante aujourd'hui (des collants verts, un petit béret garni d'une plume), que ses vêtements et cheveux sont immaculés, même après les combats les plus fougueux. Kevin Costner a en vue un **Indiana Jones** médiéval, destiné à plaire à la plus large audience possible. Il ne peut donc rentrer dans la peau d'une figure excessivement rétro et glamour
Classique, **Robin des Bois, Prince des Voleurs** l'est pourtant par bien des aspects. Ce n'est pas parce que Kevin Reynolds use et abuse de la steadycam, cette caméra étonnamment mobile, que son film modernise le personnage de Robin. A quelques taches de gadoue près, Kevin Costner rend hommage à l'interprétation de Errol Flynn. "*Mais Robin n'est pas seulement quelqu'un qui vit dans la forêt de Sherwood avec un arc et des flèches*" ironise le comédien, "*Il a vu la mort en face. Emprisonné, il a eu le temps de penser aux paroles de son père "Il est vaniteux de contraindre un homme de se convertir à votre religion" Notre Robin des Bois ne répète pas l'histoire du fameux hors-la-loi Si nous l'avions fait, le film n'aurait été qu'une parodie*" continue Kevin Costner Si **Robin des Bois, Prince des Voleurs** n'a en effet rien d'une parodie, il ne prend pas de risques vis-à-vis de la légende de Sherwood. A ce niveau, le **Robin des Bois** de John Irvin, produit par John Mc Tiernan, est nettement plus novateur, plus frondeur, et plus conscient de l'héroïsme purement opportuniste de son héros.
Quoi de neuf dans ce cas ? Quelques personnages Pas Petit Jean qui demeure le colosse au coeur gros comme ça, ni Frère Tuck qui reste le truculent moine défroqué et buveur de bière. C'est surtout l'interprétation du perfide shérif de Nottingham par Alan Rickman, meneur du commando de perceurs de coffre de **Piège de Cristal** et cruel pistolero de **Mr. Quigley, L'Australien** qui surprend





■ Ci-dessous la belle Marianne (Mary Elisabeth Mastrantonio) ■
■ A droite le Maure Azeem (Morgan Freeman), fier compagnon d'armes de Robin ■



■ A gauche Will Scarlett (Christian Slater), un opposant inattendu à Robin ■
■ Ci-dessous le shérif de Nottingham (Alan Rickman), méchant de bande dessinée abusant de vilaines grimaces ■



voler la vedette

"*Etant gosse, l'histoire de Robin des Bois m'a aidé à différencier le Bien et le Mal*" témoigne Rickman. Le Mal, il s'y vautre désormais avec un bonheur non dissimulé Alan Rickman prend le parti de verser dans l'excès, dans l'auto-parodie, dans les clins d'oeil soulignés au gros marqueur noir Evidemment tout de noir vêtu, il joue son personnage façon cartoon. A croire qu'il a visionné des dizaines de fois le dessin animé de Walt Disney pour retrouver les expressions, les contorsions du loup énorme qui y personnifie le vil shérif. Pas de retenue, une cruauté éclatante... Conscient qu'il en fait trop, Alan Rickman, grand cabot devant l'éternel, s'en tire néanmoins avec les honneurs. Il torture, tue son cousin, pratique la magie noire en compagnie de sa sorcière de soeur Mortianna, exerce le droit de cuissage, rançonne les paysans, engage des mercenaires celtes, envoie des enfants à la potence, contraint un évêque de le marier à Marianne... Et tente de violer cette dernière dès le sacrement terminé !
Alan Rickman vole-t-il la vedette à Kevin Costner ? Oui, en grande partie Morgan Freeman aussi, dont le personnage, le Maure Azeem, suit Robin depuis les geôles arabes de Jérusalem. En posant pour la première fois les pieds sur le sol anglais, il peste contre le climat. La suite est à l'avenant. Le "barbare" que les Anglais voient en lui se révèle finalement plus civilisé que les "civilisés" et donne des leçons de tolérance Belle idée dont le mérite revient aux scénaristes Pen Densham et John Watson. "*Nous avons toujours en mémoire la version de Robin des Bois avec Errol Flynn*" avouent de concert les comparses. Et ils ont beau modifier certains détails, donner un frère au héros (l'impétueux Will Scarlett), muscler quelque peu Marianne, rien n'y fait **Robin des Bois, Prince des Voleurs** version 1991 illustre avec zèle et un enthousiasme très serein une aventure mille fois racontée. Si vous cherchez un Robin des Bois moderne, un bandit qui vole les riches pour donner aux pauvres, voyez plutôt **King of New York** où un dealer, Christopher Walken, trucide ses confrères trafiquants pour bâtir un hôpital.
Mais tout naïvement, illustratif qu'il est, ce **Robin des Bois** brille néanmoins de mille feux. Par sa fougue, son sens du grand spectacle, la force de personnages archétypes qui font une nouvelle fois la preuve de leur immortalité dans la mémoire collective... Broyé par la machinerie hollywoodienne qu'il a contribué à lancer, Kevin Reynolds, coutumier des malheurs professionnels (et sentimentaux, puisqu'il a essuyé un douloureux échec amoureux avant le tournage de **Robin des Bois**), remplit cependant le minimum requis par son contrat Les séquences d'action, l'attaque des Celtes et du château du shérif particulièrement, sont plus que brillantes
Fourbes, les producteurs savaient bien qu'en embauchant Reynolds, ils écoperaient de Costner Le "faire-valoir" Reynolds a donc de quoi être amer après toutes ces mésaventures, mais pas de quoi avoir honte du résultat final Malgré lui, avec **Robin des Bois, Prince des Voleurs**, il assure la pérennité du mythe

■ **Marc TOULLEC** ■

Fiche technique in *Impact* 33


HÉROÏQUE !

BACKDRAFT

Hollywood a besoin de héros. Mais, ceux-ci ne viennent ni d'une autre planète, ni d'un poste de police, ni des tables d'opération d'un scientifique. Les héros de *Backdraft* sont des pompiers, tour à tour cow-boys intrépides et chevaliers anachroniques luttant contre la Bête, ce dragon hypnotisant qu'est l'incendie...



■ *Un escadron prêt à affronter le pire des incendies* ■

SAPEUR et sans REPROCHE

Depuis **La Tour Infernale** où Steve McQueen affrontait le brasier le plus spectaculaire de l'histoire du cinéma, l'industrie hollywoodienne n'a guère tressé de lauriers aux soldats du feu. Il y a bien eu les pompiers de **Cité en Flammes** de Alvin Rakoff, les pilotes héroïques de **Always**. Deux prémices murmurant le potentiel tant dramatique que photogénique d'un film dévoué à la cause de ceux qui plongent dans la fournaise. "*En pensant à mon prochain film sur le tournage de **Portrait Craché d'une Famille Modèle** je n'avais pas encore l'intention de me consacrer aux pompiers. Je tenais simplement à illustrer une histoire mettant en scène des frères*" lance Ron Howard, cinéaste jusqu'alors plutôt sécurisé par l'élément liquide. La sirène de **Splash** et les aliens de **Cocoon** barbotent allègrement dans l'eau salée. Et les seules flammes du médiocre **Willow** sont celles crachées par un dragon tricéphale terrassé par le valeureux Val Kilmer.

de nouveaux héros

"*J'ai immédiatement senti qu'en 1991 le moment était vraiment venu de faire un film sur les pompiers. Le public exige de plus en plus de réalisme et d'honnêteté*" poursuit Ron Howard. En fait, **Backdraft** est surtout une merveilleuse possibilité pour lui de quitter l'ornière des polars bondés de flics, des films d'aventures carrément irréalistes et des thrillers de science-fiction se déroulant sur d'autres planètes. Ras-le-bol de planter les caméras dans des décors mille fois visités, ras-le-bol des personnages interchangeables. Comme le **Robin des Bois** de Kevin Reynolds, **Backdraft** souligne la volonté du cinéma américain de trouver des substituts à des aventuriers usés. Certains voyaient en **Hudson Hawk**, avec son héros du même nom à mi-chemin entre Arsène Lupin et Indiana Jones, le moyen d'opérer un lifting aux bretteurs d'Hollywood et de renouveler le genre. Vu le flop, c'est raté. Sur le même terrain, **Backdraft** tient toutes ces promesses. Des promesses de grande aventure que Ron Howard n'avait pourtant pas su honorer dans le lourd (et paralysant pour un cinéaste) **Willow**. "*A Hollywood, si vous faites un film avec des héros, cela se termine inévitablement par des aventures proches du dessin-animé comme **Rambo**, ou une suite d'électro-chocs à la **Piège de Cristal**. Selon moi, il y a quelque chose de fondamentalement héroïque dans le métier de pompier. Pour eux, sauver une vie est le but ultime. Pour ça, ils risquent tout*".

Enthousiaste, Ron Howard opère dans un premier temps quelques changements dans le script que lui proposent les producteurs. Le récit avait la fâcheuse tendance d'accumuler les péripéties sur le modèle des **Arme Fatale**. Gregory Widen (ancien pompier et auteur de **Highlander**) y imitait les conflits entre personnages, sur lesquels tient pourtant tout le squelette de **Backdraft**. Conflit entre Stephen et Brian McGaffrey (Kurt Russel et William Baldwin), deux frères dont le père leur a légué le sacerdoce du pompier. L'un, Stephen, l'aîné, est un pompier kamikaze chevronné, un vrai héros. L'autre, Brian, sort tout juste de l'école et reçoit pour affectation la brigade du premier. Conflit encore entre les pompiers et les autorités locales qui ferment les casernes. Interviennent aussi des attentats provoqués par un inconnu maîtrisant parfaitement le feu. Un appel d'air, une explosion et le sinistre stoppe net. Le criminel tient visiblement à faire une seule et unique victime, en évitant que les flammes se propagent.

les feux de chicago

"*J'ai, en majeure partie, choisi d'installer l'action de **Backdraft** à Chicago, ville très réputée pour ses pompiers. On les disait les plus durs, les plus machos de tous les soldats du feu du pays. Ceux-ci sont particulièrement fiers de rentrer dans la fournaise, de l'affronter par l'intérieur plutôt que de rester à l'extérieur du bâtiment pour l'arroser avec leurs lances. Il en résulte de nombreux accidents, parfois mortels. Cette manière d'affronter le feu est une tradition chez eux. Les changements sont ici acceptés très progressivement, beaucoup plus lentement que dans les autres casernes de pompiers des Etats-Unis*" témoigne Gregory Widen. Sur bien des points, **Backdraft** fait oeuvre de documentaire sur des hommes voués corps et âme à ce dur combat contre le feu. Mais la facette documentaire, très réaliste, n'obstrue jamais le côté "grande aventure" qui noie les étincelles de **La Tour Infernale**. "*Les pompiers de Chicago se considèrent comme des cow-boys. Et ils le sont vraiment pour diverses raisons. Cinq minutes après un appel, ils peuvent être sur les lieux. Ils se considèrent réellement comme des héros professionnels. Ils adoptent ainsi des attitudes chevaleresques*" rajoute Scott Glenn dont le personnage, John Adcox, compte parmi les éléments les plus valeureux des pompiers de Chicago.

Si, jusqu'ici, les flics durs à cuire et les super-héros de béton se réservaient le monopole de l'héroïsme dans les flammes, Ron Howard dresse un véritable monument public à ses chers pompiers. Une espèce d'immense statue dans Central Park (Kurt Russell dans l'ouverture d'une porte, les flammes lui léchant les fesses, une hache dans la main et un bébé sous le bras, est l'image la plus représentative de **Backdraft**. Une image magnifique, très américaine, qui a dû

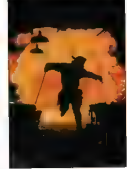
renforcer la fierté des combattants du feu de Chicago *"Si on additionne tous les incendies survenus à Chicago, la moitié de la ville a brûlé. C'est pourquoi les habitants de Chicago respectent énormément les pompiers. Tout le monde les aime. Dès qu'un des leurs périt, la tragédie prend des proportions énormes. Le moindre citoyen de Chicago se sent concerné"* explique aussi Kurt Russell.
La mise en chantier de **Backdraft** est donc accueillie à Chicago avec joie. Les pompiers mettent à la disposition de Ron Howard et de son équipe une part importante de leur matériel. Des casques, une ambulance, des camions, des lances d'incendie et Stanley Span, capitaine promu conseiller technique sur le plateau.

la bonne école

Trois semaines durant, à raison de quatre heures par jour, Kurt Russell, William Baldwin, Scott Glenn et Jason Gedrick apprennent les rudiments du métier de pompier. En compagnie de quelques instructeurs placés sous l'autorité de Stanley Span, les comédiens fracturent des portes à la hache, connectent des lances d'incendie à des bornes d'eau, grimpent le long de très hautes échelles... Mais le plus dur physiquement est encore de jouer la comédie avec, entre les mains, un tuyau qui envoie un jet d'eau puissant, capable de vous propulser en arrière. Dur et dangereux : la pression de la flotte peut tuer. *"Une fois, à quatre heures du matin, nous sommes allés sur un incendie. Nous avons vu un pompier perdre les pédales. Il rampait et le plastique chauffé à blanc fondait au dessus de lui. C'est alors que Kurt Russell a bondi pour lui porter secours et se mettre au travail"* se souvient William Baldwin, frère d'Alec et membre de la fine équipe de morts en sursis de **L'Expérience Interdite**. *"Lorsque retentit la sonnerie d'alarme, vous êtes encore complètement amorphe et endormi. Trois minutes plus tard, votre adrénaline file droit au cerveau. Et vous êtes déjà en route vers le sinistre. Génial ! La première fois où vous rencontrez la fumée, vous perdez tous vos moyens. Vous ne voyez rien, vous ne pouvez pas respirer et votre instinct vous ordonne de mettre les voiles. Vous luttez contre vos plus fortes pulsions pour ne pas vous sauver. C'est une sensation unique"*. Sur le tournage, Kurt Russell est presque aussi téméraire que dans la fiction. Fonceur, prêt à prendre tous les risques, prêt à plonger dans les flammes... Une attitude qui n'est pas faite pour contenter les assureurs perpétuellement en alerte durant les prises de vues. Kurt Russell et Scott Glenn ont d'ailleurs été choisis pour leur habileté à vaincre la peur et à prendre des risques.
"Le premier jour de répétition, nous devions ébaucher une séquence importante. Malheureusement, nous manquions de préparation. Nous nous sommes donc assis en rond avec les pompiers de Chicago. Ces derniers nous ont parlé des incendies contre lesquels ils ont lutté, de leurs rapports avec la municipalité, de leur promotion, des problèmes qu'ils rencontraient, de leurs surnoms... Brusquement, tout leur univers s'est ouvert à nous. Nous étions stupéfaits" raconte encore Ron Howard. Il fallait vraiment de l'enthousiasme pour affronter le tournage, surtout devant la caméra. *"Pendant les prises de vues où l'atelier de couture flambe, le plateau était sous une épaisse fumée noire. Impossible de respirer. Tous les gars portaient des masques à oxygène, sauf mon personnage qui s'y refusait toujours. Je n'arrivais même pas à voir mes bras. Si j'ai pu tenir, c'est parce que j'ai suivi un entraînement intensif à cet effet"* rajoute Kurt Russell. Risqué, le métier d'acteur sur le plateau de **Backdraft**. A quelques mètres des comédiens se trouvait toujours un bataillon de pompiers sur le qui-vive, extincteurs et trousses pharmaceutiques bien garnies à portée de main.



■ *Stephen McCaffrey (Kurt Russell) courant pour échapper à une explosion terrible* ■



"Des combinaisons en amiante, des bottes, et du gel sur le visage nous protégeaient. Dans le film, nous prenons partiellement feu, et Scott Glenn s'empare d'une lance pour nous asperger. Sur le tournage, il fallait mieux avoir complètement confiance en lui" témoigne également William Baldwin.
Malgré des risques énormes, les comédiens de **Backdraft** s'en sont bien sortis. Quelques sourcils et cheveux grillés en tout et pour tout, alors qu'ils auraient pu être métamorphosés en toasts humains.
Dans un emploi voisin, celui de l'enquêteur définissant l'origine des incendies, Robert De Niro s'est également soumis à un travail de recherches. En compagnie de Donald Rimgale, l'homonyme de son personnage dans le film, le comédien assiste même à l'autopsie d'une victime d'un incendie criminel et passe de longues heures dans les bureaux du Département Investigation des pompiers de Chicago.

dans le brasier

"Les incendies sont généralement tellement clean à Hollywood que nous avons essayé de les salir. Pour alimenter les foyers, nous avions à notre disposition du fuel, du diesel et une machine qui envoyait devant les caméras toute sorte de petites particules en flammes" explique Gregory Widen. Pour la première fois, un film donne l'impression, la sensation forte de se dérouler vraiment au coeur des brasiers. Pas de transparences vaseuses dans **Backdraft**, pas de comédiens qui demeurent prudemment éloignés des flammes. Certains des seconds rôles sont même des pompiers professionnels ! *"Je veux mettre le public en plein milieu des flammes comme jamais ça n'a été fait auparavant"* avait annoncé Ron Howard peu avant le tournage. Le film tient cette promesse. Aux quatre coins de l'écran, tout brûle, tout explose.
Mais cet aspect réaliste et documenté ne prive pas **Backdraft** d'une certaine aura fantastique. Le feu est assimilé à une entité vivante, vicieuse, un véritable dragon, un Phoenix. A plusieurs reprises, Ron Howard se laisse prendre à cette mystique digne d'un film d'héroic-fantasy. Ce qu'il avait si platement illustré dans **Willow** fonctionne merveilleusement dans **Backdraft**. Le contexte et les circonstances sont inhabituelles, contemporaines, mais, sans outrance aucune, **Backdraft** métamorphose les pompiers en chevaliers luttant contre un monstre gigantesque. Les lances à incendie ne font que se substituer aux lourdes épées. *"Les pompiers parlent souvent du feu comme s'il s'agissait d'un être humain, comme s'il possédait une réelle personnalité. Il gémit, rit, se dresse, court au ras du sol. Oui, le feu est vraiment un personnage entier du film"* confirme Ron Howard.
Si l'enquête policière qui anime le script paraît souvent plaquée sur l'antagonisme entre les frangins McCaffrey, **Backdraft** prend une tournure surprenante dans l'intervention de Ronald Bartel (Donald Sutherland), pyromane interné à la manière du psychopathe Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**. *"Il existe des centaines d'espèces de pyromanes. Certains le sont uniquement pour attirer l'attention sur eux, d'autres pour le plaisir de voir jaillir les flammes. Et d'autres sont des fous homicides, comme Ronald Bartel. Ronald Bartel parle du feu comme s'il parlait d'un homme. Mais, pour lui, en même temps, c'est l'instrument dont il se sert pour tuer"* explique Gregory Widen. Toujours à l'image de Hannibal Lecter, Ronald Bartel vient en aide à Brian McCaffrey en lui fournissant quelques indices propres à se mettre sur la piste du saboteur. Mais il ne s'agit que d'un fragment de **Backdraft**, la portion congrue par rapport à de très impressionnants incendies dont le point d'orgue est celui d'une usine de produits chimiques dont le toit s'effondre sous les pieds des pompiers. Le brasier ressemble à la description des Enfers de Dante, les flammes atteignent des hauteurs invraisemblables, les bidons décollent du sol pour bombarder les téméraires, les lances à incendie zigzaguent sous la pression de l'eau. L'espace d'un centième de seconde semble se dessiner dans la fournaise la silhouette du dragon de Cendrillon. Juste une illusion ?

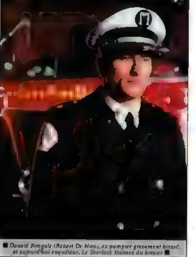
■ Marc TOULLEC ■

UIP présente Kurt Russell - William Baldwin - Scott Glenn dans une production Imagine Films Entertainment/Trilogy/Brian Grazer **BACKDRAFT** (USA - 1991) avec Jennifer Jason Leigh - Donald Sutherland - Robert de Niro - Rebecca de Mornay - Jason Gedrick - J.T. Walsh - Clint Howard - Cedrick Young, photographie de Mikael Salomon, musique de Hans Zimmer, effets spéciaux de Allen Hall, scénario de Gregory Widen, produit par Richard B. Lewis - Pen Densham - John Watson, réalisé par Ron Howard

25 septembre 1991 — **2 h 15**

Stephen McCaffrey (Kurt Russell), malheureux en ménage mais héroïque, voire suicidaire, quand un incendie se présente

Brian McCaffrey (William Baldwin), le bleu, devenu pompier par admiration pour son père, mort dans le brasier



Donald Rimgale (Robert De Niro), ex-pompier gravement blessé, et aujourd'hui enquêteur. Le Sherlock Holmes du brasier



John Adcox (Scott Glenn), un ancien. Il voue une haine tenace aux fonctionnaires qui ferment les casernes

DOUBLE

FATAL GAMES



FATAL GAMES



HUDSON HAWK

HUDSON HAWK

Un cinéaste est né. Avec trois films seulement. Il s'appelle Michael Lehman. Entre la révolte de deux adolescents contre le Système (*Fatal games*), et les pitreries d'un Arsène Lupin moderne (*Hudson Hawk*), Michael Lehman démolit les tabous, corrige l'Oncle Sam et Hollywood, et applique au cinéma les lois de la caricature au vitriol et du dessin animé insolent façon Tex Avery...

l'Amérique à pleines DENTS

Michael Lehman est un cinéaste qui mord, qui plante ses crocs jusqu'au sang. Quelqu'un qui ne prend pas de bains de pieds dans l'eau tiède à l'image des faiseurs d'Hollywood. Michael Lehman ose déranger l'ordre des choses, les étagères bien rangées, les scripts pantouflards, trop parfaitement huilés. Michael Lehman ose botter le cul de l'Oncle Sam et de ses suppôts en place à Hollywood. Son arme : la dérision. Pas ce second degré prudent cher à tant de réalisateurs actuels, pas ces éternels clins d'oeil assenés par des paupières lourdes. La dérision de Micheal Lehman (et de son complice, le scénariste Daniel Waters) est méchante, juste, hargneuse. On imagine bien le duo Lehman/Waters piratant allègrement le scénario de **Hudson Hawk** écrit par Steven De Souza (**Running Man**, **48 Heures**, **Piège de Cristal**) en le surchargeant de gags cartoonesques, en caricaturant à l'excès les personnages, en abrutissant Hudson Hawk, Arsène Lupin new-yorkais, libéré après dix ans derrière les barreaux. Un idiot dans un monde d'idiots, un voleur virtuose qui ne cesse de se faire berner par un couple décadent et mégalomane rêvant de détruire l'économie mondiale en l'inondant d'or synthétique. La recette est de Leonard De Vinci. Dans **Hudson Hawk**, la Joconde arbore deux rangées de dents pourries et mal alignées. Jean-Paul II regarde Francis, la Mule Parlante à la télévision, James Coburn saute dans les airs comme un ninja de la *Cannon*, Bruce Willis et Danny Aiello poussent la chansonnette en plein casse, les gardiens italiens de musées sont gros et bouffent des spaghettis en reluquant du foot, les tueurs de service se gavent de friandises, un type reçoit une bombe à ventouse en plein museau... Pas de doute, nous sommes en présence d'un Tex Avery façonnant le live comme du cartoon. Un caricaturiste talentueux qui casse de l'Indiana Jones, du James Bond à longueur de bobines, qui



transcende les conventions par un humour pachydermique très finaud Les Américains qui voient dans **Hudson Hawk** un échec à la mesure de celui de **Ishtar** n'ont décidément rien pigé au cinéma de Michael Lehman. Trop rentre-dedans pour eux, trop insolent
De l'insolence, il y en a aussi à revendre dans **Fatal Games** (titre français crétin), portrait vitriolé d'un certain american way of life. Lehman suspecte l'Amérique de sottise congénitale. Symboliquement il ouvre **Fatal Games** sur quatre jeunes beautés jouant au crocket, sport snob. Fond musical "Que sera sera" ! Trop idyllique, trop sucrée la friandise Une friandise d'ailleurs empoisonnée. "Je n'aime pas mes amies" lance Veronica (Winona Ryder). Ses "amies" se nomment Heather Heather et Heather, trois reines de beauté, trois allumeuses qui enflamment les mâles idiots du campus. Et Veronica ne veut pas leur ressembler. Très légèrement contrainte par le ténébreux J.D. (Christian Slater), elle entreprend donc de les suicider... Et elle y prend goût.

ON
X

Michael Lehman voit rouge. Son humour n'est pas noir, mais plutôt grenat, sarcastique, anarchiste, anti-con. Il défonce l'arrière-train du cinéma pour teen-agers pré-pubères, pubères et post-pubères, et fait passer **Rusty James** et **Outsiders** de Coppola pour d'aimables bluettes Dans **Fatal Games**, Lehman et Daniel Waters rient de tout. Des parents terrassés par l'oisiveté et les règles sociales, des professeurs post-Woodstock encore imprégnés de power-flower de la thérapie tuyau de poêle de groupe, des sportifs décervelés qui renversent les vaches endormies, des fantasmes sexuels... Rien n'échappe à ce jeu de massacre ni personne
Si fière d'elle, l'Amérique se doit d'haïr **Fatal Games** et **Hudson Hawk**, ce dernier plus innocent, seulement en apparence Mais, en deux films, l'Oncle Sam trouve son caricaturiste le plus féroce, celui dont la caméra ciselle des images nettes et détourne astucieusement tous les clichés en activité entre New York et Los Angeles.

■ Marc TOULLEC ■

réalisateur

MICHAEL LEHMANN

Qu'avez-vous fait avant *Fatal Games*..

J'ai commencé dans le monde du cinéma en travaillant aux côtés de Francis Coppola, sur **Coup de Cœur**, **Outsiders**, **Rusty James**, qu'il a réalisés, et **Hammett**, qu'il a seulement produit. A cette époque, en 1980/81 j'étais dans son équipe vidéo Je n'étais pas son assistant, juste un collaborateur occasionnel L'expérience a été néanmoins plus que positive. Cela m'a permis d'en apprendre pas mal sur la mise en scène. Coppola est très ouvert il s'intéresse beaucoup au travail des autres. Après cet apprentissage, je suis parti étudier le cinéma à l'Université de California du Sud.

***Fatal Games* a tout du projet personnel, qui a eu le temps de mûrir, du premier film contestataire...**

En fait, le scénariste, Daniel Waters, est un ami, quelqu'un de très talentueux. Lorsqu'il a rédigé ce script, il ne devait pas avoir plus de 23 ans Il m'a demandé de faire des commentaires, des critiques à son propos. J'étais enthousiaste. Je l'ai aidé à trouver un agent à Hollywood, à concrétiser son projet sachant que je voulais le mettre en scène. Comme j'avais déjà un contrat pour la réalisation d'un film avec *New World*, j'ai fait lire le scénario de **Fatal Games** à ses responsables. Le film s'est monté relativement facilement. Quand j'y repense, je constate qu'on a été très chanceux.

L'Amérique que vous décrivez dans *Fatal Games* n'est guère reluisante. Elle est même carrément monstrueuse...

Dans une optique plutôt comique, la société US vue par des regards adolescents est fidèle à la réalité Bien que **Fatal Games** soit sombre, satirique et qu'on y joue avec les stéréotypes de l'adolescence perçue par le cinéma américain, l'esprit et l'attitude des gens sont fortement ancrés dans le quotidien. La clef du succès du film aux Etats-Unis provient d'ailleurs de la crédibilité des relations sociales entre adolescents Les protagonistes de **Fatal Games** ressemblent énormément à ceux que vous pouvez côtoyer partout dans le pays

■ *Winona Ryder* ■

Vous êtes-vous nourri de vos propres souvenirs pour dessiner les personnages du film ?

J'ai connu une adolescence perturbée, ce qui est assez habituel. Les jeunes sont cruels entre eux, sadiques même. Chacun exerce son pouvoir sur l'autre. Il s'agit là d'un thème classique de la littérature [illegible]ite. Dans ma jeunesse, j'étais vraiment choqué par la méchanceté, par la perversité des autres Dans **Fatal Games**, le microcosme de la société américaine au lycée est très exagéré, mais il est

■■■



■ *Christian Slater joue les Inspecteur Harry dans FATAL GAMES* ■



I.D. Christian Slater, kamikaze du campus qui déride la guerre d'une certaine Amérique

vraiment plus dur que le monde des adultes. Au tout début de la production, j'ai senti une forte connexion entre l'histoire et moi. J'ai connu deux adolescents qui se sont suicidés. Dans les deux cas, leur acte était totalement inexpliqué. Plus tard, une de mes amies s'est tuée sans raison apparente. Elle était très intelligente, elle menait une vie sociale très active, elle semblait heureuse. Et, un jour, elle a avalé une boîte de calmants. Je n'ai jamais compris pourquoi. Récemment, aux Etats-Unis, la presse a commenté de manière excessive le suicide des jeunes. Des groupes entiers d'adolescents se donnaient la mort collectivement. Daniel Waters et moi pensions que la réponse à ce fléau était complètement faussée. La réponse classique répandue un peu partout s'éloigne en fait des adolescents et de la perception qu'ils ont de leur vie.

Vous décrivez le suicide sur un mode franchement comique. C'est inhabituellement grinçant pour un film américain.

Lorsqu'on a projeté **Fatal Games**, peu de spectateurs ont réagi violemment envers nous. Les gens d'Hollywood pensaient que c'était irresponsable de tourner une comédie qui traitait du suicide. Certains parents et ligues morales se montraient inquiets : ils pensaient que le film prédisposerait les adolescents au suicide. Selon eux, on allait encourager les candidats à la mort volontaire. Mais je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un s'était fait hara-kiri après avoir vu **Fatal Games**. Le suicide est généralement présenté avec beaucoup d'emphase par la presse et les médias. Nous avons voulu démystifier cette exploitation de l'angoisse juvénile.

***Fatal Games* montre des adolescents idiots. Les nanas sont des mignonnes qui n'ont rien dans le citron, et les mecs des gros bras qui ne pensent qu'à frimer...**

Aux Etats-Unis, on attache beaucoup d'importance à l'éducation et à la prévention. D'un côté, je ne pense pas que les adolescents soient aussi idiots que dans le film. Ils sont généralement intelligents, très perceptifs, bien éduqués, même si, politiquement et socialement parlant, ce ne sont pas des lumières. Mais, du fait de notre système scolaire, certains peuvent réussir tout en étant complètement stupides. **Fatal Games** gonfle cette situation à outrance. Les deux footballeurs, même si on a développé leur imbécilité, sont finalement assez crédibles.

Les parents ne sont pas mieux. Dans *Fatal Games*, ils ressemblent à des endives...

Les parents ne manifestent aucune compréhension envers leurs enfants. Ils ne connaissent absolument pas leur monde. Ils sont totalement séparés d'eux. Une fois de plus, nous avons considérablement élargi le fossé entre adolescents et parents dans le film. Sur le fond, la situation est néanmoins crédible, car étant adolescent, vous vous attendez presque à ce que vos parents ne vous comprennent pas.

Devenir une pom-pom girl, une majorette pour nous autres Français, c'est quasiment le nirvana dans l'existence d'une adolescente.

Oui, ça l'est vraiment ; ça consacre la beauté des filles et ça conforte leur position sociale. Il s'agit là du rituel lycéen classique. L'équivalent pour les garçons est de s'imposer comme vedette sportive du campus. Cela peut paraître idiot pour vous autres Européens, mais le système américain est ainsi fait. Il consiste surtout à être le meilleur dans sa catégorie.

L'humour de *Fatal Games* est très agressif, très dans le ton de la comédie italienne en fait...

Le sujet de **Fatal Games** est très américain, mais son approche peut être considérée comme européenne. J'ai étudié la philosophie pendant deux ans en Allemagne. Mon père est né en Europe. Et Daniel Waters m'a confié qu'une de ses plus importantes influences dans l'écriture du film était Simone de Beauvoir.

Les rapports entre filles et garçons sont représentés assez crûment, ils n'ont, pour intérêt commun, que le sexe...

Entre elles, les filles de **Fatal Games** jouent à fond la concurrence. Elles sont très superficielles, luttent pour le pouvoir. Le film est très proche de la manière dont elles s'organisent dans la réalité. Il existe, de façon assez virtuelle, une sorte de titre de "reine des salopes" et chacune essaie de le décrocher. La plupart des Américains qui ont vu **Fatal Games** disent avoir connu énormément de filles comme celles-là. Dans le film, les garçons sont des idiots, des simples d'esprit, ce qui est relativement véridique. Ils adoptent des attitudes machistes. Le personnage de Christian Slater, un anti-héros cool qui se définit comme un hors-la-loi romantique, n'y échappe pas.

Dans ce rôle, Christian Slater est loin de posséder le profil des jeunes premiers du cinéma américain contemporain.

Lorsque j'ai rencontré Christian Slater, je le connaissais très peu. Il a quelque chose de "spécial" dans le sourire, les yeux, le timbre de voix. Il était très différent de tous les comédiens que j'avais auditionnés. Tous jouaient à la manière de James Dean, Marlon Brandon ou même Mel Gibson, sans essayer de donner une quelconque personnalité à leur personnage. Je n'ai donc pas beaucoup hésité avant de le choisir.
A l'époque de **Fatal Games**, Winona Ryder n'était vraiment pas connue. Le film venait avant **Beetlejuice** et **Great Balls of Fire**. Comme le rôle de Christian Slater, celui de Winona ne pouvait pas convenir à n'importe qui. J'avais besoin de quelqu'un qui puisse atteindre un certain niveau d'intelligence et de sensibilité.

Entre *Fatal Games* et *Hudson Hawk*, vous avez dirigé *Meet the Applegates*...

Meet the Applegates est une satire de la politique écologique des Etats-Unis. Il met en scène des insectes géants venant du Brésil. Ceux-ci s'installent en Amérique du Nord, prennent l'apparence de citoyens moyens de façon à infiltrer une centrale nucléaire pour la faire exploser et irradier la Terre entière. La planète serait alors livrée aux insectes, seuls animaux à pouvoir résister aux radiations d'un holocauste nucléaire. **Meet the Applegates** caricature à mort l'obsession américaine de la normalité.

D'une certaine façon, on a du mal à croire qu'un cinéaste comme vous ait pu tourner un film aussi commercial que *Hudson Hawk*

Attention, je ne suis pas "l'Auteur" de **Hudson Hawk**, mais simplement le réalisateur. C'était intéressant de diriger un gros film d'action. Une expérience étrange. J'ai essayé d'apporter au film quelques unes des qualités de **Fatal Games** et de **Meet the Applegates**, mais j'ai dû accepter des compromis. Je devais faire des choses qui étaient plus importantes pour la vedette, Bruce Willis, que pour le film lui-même. La facette satirique que j'ai

voulu apporter a été nettement atténuée. Il a été très dur d'agir à ma guise avec un producteur en permanence sur mon dos.

Un producteur important, Joel Silver, doublé d'une star de renommée internationale, Bruce Willis, à qui revient l'idée de *Hudson Hawk*...

Mes rapports avec Silver et Willis ont été plutôt bons. Ils avaient des idées intéressantes. Mais mon attitude est différente de la leur. Mes méthodes de travail, mon point de vue aussi. Il me fallait donc des heures pour leur expliquer ce que je voulais. Le tournage de **Hudson Hawk** a été ardu pour plusieurs raison. D'abord, on tournait en Europe ; Bruce Willis et Joel Silver sont très américains. Leur comportement n'était donc pas adéquat. Ensuite, Joel Silver produit tous ses films avec la même équipe. Il m'a donc été difficile de m'insérer dans ce groupe et d'imposer mes vues. Enfin, Bruce Willis étant impliqué dans le projet depuis le tout début, je bossais en quelque sorte pour lui. Je n'avais pas mon habituelle liberté d'action. Vous savez qu'à Hollywood, le réalisateur n'est vraiment pas considéré comme un auteur. Il n'est pas la seule force créatrice sur un plateau. C'est frustrant.

***Hudson Hawk* va surtout rentrer dans la petite histoire pour être l'un des plus grand bides du cinéma américain contemporain...**

Je pense que si nous avions fait **Hudson Hawk** pour dix millions de dollars, les gens l'auraient aimé. Le film a souffert de son ampleur. Je n'arrête pourtant pas de parodier les gros films d'action. Presque tous les décors sont détruits dans une explosion. Le public et les critiques américains n'ont pas du tout apprécié que nous transformions **Hudson Hawk**, un film d'action, en un film d'anti-action. On s'est moqué de toutes les conventions en place dans le genre. Je considère qu'il s'agit là de la partie la plus intéressante de **Hudson Hawk**. Mais cela a mis le public mal à l'aise. Mon héros n'est pas armé, il réussit rarement ce qu'il entreprend. En fait, c'est un héros malgré lui.

***Hudson Hawk* nous a assez fait penser aux *Panthère Rose* de Blake Edwards...**

Merci du compliment ! **Hudson Hawk** se réfère également à **La Main au Collet** d'Alfred Hitchcock, à **Topkapi** de Jules Dassin, à la culture populaire américaine, aux **James Bond**. Daniel Waters et moi sommes surtout attachés à la pop culture, principalement parce que nous pensons qu'il est pratiquement impossible aujourd'hui de réaliser un film d'action qui ne soit pas auto-référenciel. On doit être conscient des règles du genre. Dans **Hudson Hawk**, on a décidé de s'en moquer.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

FATAL GAMES

1991 Audiovisuel & Forum Distribution présentent Christian Slater & Winona Ryder dans une production New World Pictures ***FATAL GAMES (HEATHERS/LEATHAL ATTRACTION*** USA - 1988) avec Shannen Doherty - Kim Walker - Lisanne Falk - Penelope Milford - Lenn Shadix **musique de** David Newman **photographie de** Francis Kenney **scénario de** Daniel Waters **produit par** Denise Di Novi **réalisé par** Michael [illegible]

31 juillet 1991 1 h 42

HUDSON HAWK

Colombia/ Tri-Star présente Bruce Willis - Danny Aiello & Andie McDowell dans ***HUDSON HAWK*** (USA - 1990) avec James Coburn - Richard Grant - Sandra Bernhard - Don Harvey - Frank Stallone - Donald Burton **musique de** Michael Kamen & Robert Kraft **photographie de** Dante Spinotti **scénario de** Steven E. De Souza & Daniel Waters d'après une chanson de Robert Kraft & Bruce Willis **produit par** Joel Silver & Ace Bono **réalisé par** Michael Lehman

21 août 1991 1 h 35



■ *La poursuite automobile revisitée : sur une civière ! HUDSON HAWK.* ■



■ [illegible] ■

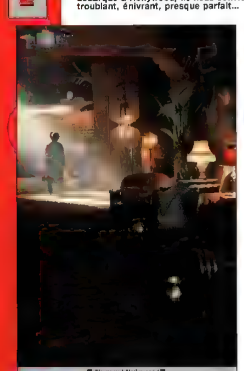


■ *Hudson Hawk : un anti-héros souvent dans le pétrin* ■

LA PALME

BARTON FINK

Les frères Coen et leur *Barton Fink* consacrés à Cannes par une Palme d'Or attribuée à l'unanimité. Est-ce à dire que leur cinéma a changé ? Non, fidèles à eux-mêmes, les Coen perdent leur public dans un labyrinthe dont eux seuls connaissent la sortie.
En compagnie de Barton Fink, scénariste fraîchement débarqué à Hollywood, ils nous convient à un jeu de piste troublant, énivrant, presque parfait...


Bienvenu à Hollywood !

BARTON meets HOLLYWOOD

Si ils continuent comme ça et à ce rythme les frères Coen, ils n'ont pas fini d'emmerder le critique habitué aux phrases toute faites. **Sang pour Sang**, film très noir et très culte, accessible et savoureux à la deuxième vision **Arizona Junior** fourre-tout d'anthologie, honoré d'un "midnight show" à Cannes, rien à voir avec **Sang pour Sang** déjà on est surpris. **Miller's Crossing** synthèse définitive du film de gangster certains, complètement déconcertés, en profitent pour décrocher Et aujourd'hui **Barton Fink**, rencontre drôle et inquiétance d'un scénariste auteurisant avec Hollywood, on y perd carrément son latin. D'autant plus que le dernier rejeton des Coen, qu'ils définissent eux-mêmes comme *"une comédie longue et chiante"* est sorti vainqueur, à Cannes, de la course à la Palme d'Or

Barton Fink, c'est l'histoire "kafkaienne" d'une métamorphose forcée, d'une mutation vitale. Barton Fink, c'est aussi le nom d'un jeune dramaturge new-yorkais (John Turturro) auréolé en cette année 1941 d'un gros succès populaire Hollywood lui fait les yeux doux et Barton Fink, sur l'insistance d'un ami, se laisse tenter par l'aventure. Il débarque à Hollywood, avec ses grandes idées sur "l'homme de la rue", son intégrité inattaquable, ses raisonnements d'intellectuel, sa valise et sa machine à écrire, pour rencontrer un producteur qui veut l'engager Parallèlement, les Coen gravent la suite de leur film en montrant une vague puissante qui vient finir sa course sur un rocher massif Quand la pierre tombe dans l'eau, elle coule, soit Mais quand l'eau va à l'encontre de la pierre, elle s'y disloque. C'est là toute l'histoire et le destin de Barton Fink, homme en quête de qualité dans un univers superficiel et cruel de rentabilité

Fink fait la connaissance de son employeur, le producteur Jack Lipnick (Michael Lerner), lequel lui commande un scénario à la gloire du lutteur Wallace Beery Fink se contente d'écouter l'exubérant Lipnick, et sourit bêtement, complètement dé-

passé par ce qu'on lui demande. L'Hôtel Earle - dont le papier à en-tête annonce la couleur : *"Un jour ou toute une vie"* - accueille froidement le solitaire Barton Fink. Il n'y a pas âme qui vive, si ce n'est un liftier désespérément muet et un voisin insupportablement bruyant, Charlie Meadows (John Goodman), lequel fait irruption dans la chambre de Fink et se lie d'amitié avec lui. En proie à l'angoisse de la page blanche, Fink va demander conseil à W. P. Mayhew (John Mahoney), ex-scénariste de génie aujourd'hui noyé dans l'alcool. L'assistante, et maîtresse, de Mayhew, Audrey (Judy Davis), se mettra à l'écoute des problèmes de Fink, tentera de le protéger des requins d'Hollywood, et terminera dans son lit.

C'est dans le cadre exigu et claustrophobique de la chambre de Fink que les Coen plantent le plus souvent leur caméra. L'hôtel est désert, fantomatique, la chambre austère. Une visite guidée du décor qui peut se voir comme une exploration du mental de Fink, vidé de son inspiration par un Hollywood qui ne fait pas de sentiment. Entre Charlie qui vient régulièrement faire la conversation, Lipnik qui s'inquiète de l'évolution du travail de son poulain, Mayhew dont les conseils se bornent à brandir une bouteille de whisky, le papier peint de la chambre qui se décolle du mur, son obsession pour la photo encadrée d'une starlette prenant le soleil sur la plage, et sa machine à écrire stérile, Fink commence à comprendre Hollywood, son mode de fonctionnement, qui veut qu'on meurt auteur ou qu'on survive artisan. Lorsqu'il découvre, le matin au réveil, le cadavre décapité de Audrey, Fink hurle. Un cri qui est aussi celui de l'enfant qui naît, soudain confronté au monde réel. Fink s'extériorise. Il va bientôt découvrir ce qu'il pensait n'être qu'un mythe : le "rêve hollywoodien".

Comme pour **Miller's Crossing**, c'est à l'issue de **Barton Fink** que tous les éléments du film se mettent en place pour construire une histoire cohérente. Les frères Coen savent où ils vont, c'est leur force. Le spectateur ne peut que deviner, c'est sa faiblesse. **Barton Fink** se vit donc sous la douce emprise des Coen, qui ont atteint un niveau de fluidité dans la narration exceptionnel. Comme un défi au temps, **Barton Fink** laisse se dérouler un scénario omettant volontairement de dévoiler, jusqu'au dernier plan, son fil conducteur. Sans fil conducteur on avance à l'aveuglette. Choisissez un terrain accidenté, fermez les yeux, et avancez, vous aurez une idée de l'excitation qui accompagne la vision de **Barton Fink**.

Pendant l'écriture de **Miller's Crossing**, les frères Coen ont connu l'angoisse de la page blanche. Ils n'ont pas cherché plus loin une idée pour leur film suivant. Un argument, un personnage central, Barton Fink (ils ont trouvé le nom dans le bottin !), quelques seconds rôles, un hôtel, une chambre, le bureau du producteur, c'est à quelques exceptions près ce qu'il faut aux Coen pour réussir un film. Du grand art minimaliste. Si **Miller's Crossing** avait pu semer le doute dans l'esprit de certains, **Barton Fink** confirme que les Coen n'ont désormais d'autre ambition que d'atteindre la sacro-sainte perfection cinématographique. **Barton Fink** est le fruit de leurs recherches. Et décidément, les frères Coen ne sont pas loin de leur but.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

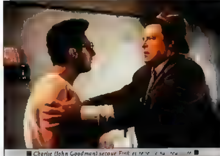


Bac Films présente John Turturro dans une production Circle Films *BARTON FINK* (USA - 1991) avec John Goodman, Judy Davis, Michael Lerner, John Mahoney, Jon Polito, photographie de Roger Deakins, musique de Carter Burwell, écrit, produit et réalisé par Joël et Ethan Coen

25 septembre 1991 1 h 56



■ *Barton Fink, piégé par Hollywood* ■



■ *Charlie (John Goodman) secoue Fink et tente ...* ■



■ *John Turturro* ■



■ *La page blanche : bête noire du scénariste* ■

LITTLE BIG FILM

THE INDIAN RUNNER

Deux frères. L'un, flic, vit dans l'ordre. L'autre, vagabond, dérive au gré de ses angoisses. Les liens de sang vont-ils suffir à les réunir ? Sean Penn, réalisateur, et acteur invisible du récit, transforme une fiction en drame plus vrai que vrai. *The Indian Runner* fait mal, viscéralement mal.



■ Joe (Viggo Mortensen), la tête brûlée aux réactions imprévisibles ■

L'ÂME et les TRIPES

On connaît Sean Penn. Et pas qu'un peu. De la petite teigne, aveuglée par les flashs des photographes, qui balance des pains plein la gueule, à l'écorché vif habitant des films aussi risqués et fragiles que **Comme un Chien Enragé** en passant par le joyeux drille de **Shangaï Surprise** et l'interprète façon Actor's Studio de **Colors**. On l'aime pour ça. Sean Penn, pour ses multiples facettes. Quand il est monté sur scène et sous des trombes d'applaudissements pour présenter son film à la Quinzaine des Réalisateurs, c'est à peine s'il a pu dégoiser deux mots. Il cherchait désespérément à fourrer ses mains dans les poches de son costume mal taillé. Il bafouillait. Il était tout petit, très simple, impressionné, vulnérable. Derrière lui, Viggo Mortensen, David Morse, Charles Bronson et Dennis Hopper le soutenaient du regard. Quelle foutue atmosphère avait envahi la salle ? Que se passait-il dans la tête de Sean Penn, et pourquoi ? Quand les lumières se sont rallumées, quelques deux heures après la projection de **The Indian Runner**, beaucoup avaient compris...

The Indian Runner raconte une histoire de famille comme chacun en a ou pourrait en avoir. Frank (David Morse), marié, un enfant, est policier à Plattsmouth, Nebraska, froide

cambrousse américaine. Sa dernière arrestation sur une route déserte s'est soldée par un mort, un fuyard qui n'aurait pas dû dégainer. Joe (Viggo Mortensen), son frère, revient du Vietnam. Nous sommes en 1968. ça fait longtemps que les deux frangins ne se sont pas vus, et Frank vient sortir Joe de prison. Joe descend la mauvaise pente, il est rongé par un mal inconnu qui l'éloigne des autres. De coups de gueule en brutalités, il se tient à l'écart de la société. Et Frank, liens de sang oblige, de tendre la main.

La ressemblance n'est pas frappante et pourtant, s'il ne fallait citer qu'un film-référence pour **The Indian Runner**, c'est **Le Sang du Châtiment** qui s'imposerait. Dans le Friedkin, une petite fourmillière cuisinait un mass-murderer, Charles Reece, pour déterminer s'il était sain d'esprit ou fou. Evidemment, le film se terminait dans le non-dit le plus abstrait, laissant les enquêteurs seuls avec leurs doutes. **The Indian Runner** se regarde également comme une tragédie autour d'un cas clinique. Ici, c'est l'enceinte familiale qui tente par amour, naturellement, d'intégrer Joe à son monde. L'insociable devient dans un premier temps sociable. Il a son chez lui, un travail, une petite amie, Dorothy (Patricia Arquette, méconnaissable). Il est épaulé, couvé, voire surveillé. Joe a changé. Tellement qu'il s'est perdu lui-même. Les parents, plein d'espoir, ne supporteront pas de le voir s'en aller retrouver ses vieux démons. La mère meurt, fatiguée. Le père (formidable Bronson) en termine, de son propre gré, pour rejoindre sa femme. Et Frank, un instant si fier d'avoir apprivoiser son frère, devra faire face à une véritable bête enragée. Comme Friedkin avec Charles Reece, Sean Penn ne comprend pas, et ne cherche d'ailleurs jamais à comprendre le comportement de Joe. Si la psychologie a ses règles tangibles et souvent affreusement mathématiques, l'âme, elle, reste un mystère entier. Bien entendu, dans **The Indian Runner**, l'âme est dans tous ses états.

Sean Penn cadre au plus simple, donc au plus vrai, et évite constamment les clichés inhérents au drame social (pourtant, Dieu sait que **The Indian Runner** en est un, de drame social, et pas des moindres). Sa mise en scène cherche à intégrer le cercle familial en approchant au plus près les personnages, pour vivre l'histoire de l'intérieur. Il y a des réalisateurs qui se font juges, observateurs, ou esthètes. Sean Penn choisit, lui, de s'effacer complètement. La sensation d'intimité dégagée par le film n'en est que plus forte, presque gênante. Par le biais d'une fiction remarquablement construite, Sean Penn retrouve le semblant de malaise qui accompagne souvent l'intrusion d'une camera-reporter dans une situation réelle. La frontière entre fiction et réalité s'évanouit lentement au fur et à mesure que **The Indian Runner** se dirige vers une issue violente, sans que jamais Sean Penn ne "réveille" le spectateur. La partie finale du film se vit au niveau des tripes. Quand Dorothy accouche, Sean Penn a l'impudeur lumineuse de ne rien cacher. Les images sont là, réelles. Dans le même temps, Joe a inexplicablement abandonné Dorothy, lui préférant quelques litres d'alcool. L'ivresse le rend fou et il tabasse, tout aussi inexplicablement, le barman (Dennis Hopper). Par le même effet de réel, les coups portés sont douloureux, insoutenablement douloureux. La censure américaine l'a prise en plein bide, cette scène. Trop violent, on allège. Que ce soit vital pour le film, à la limite, on s'en fout...

C'est dans la limpidité et le caractère jusqu'au boutiste de cette démarche que Sean Penn touche à l'essentiel, les personnages se situant toujours au-delà de leurs simple apparence et attitude, à des années-lumière des silhouettes cartonnées qui ornent bêtement la majeure partie de la production américaine. **The Indian Runner**, un film petit dans ses moyens, humble dans ses ambitions, immense dans l'âme. Sean Penn s'est "foutu à poil" en le tournant. C'est dans les mêmes conditions qu'il est monté sur scène pour le présenter à Cannes. Si vous croisez Sean Penn un jour, n'oubliez pas de le remercier.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Columbia/ Tri-Star présente David Morse & Viggo Mortensen dans *THE INDIAN RUNNER* (USA - 1991, avec Valeria Golino - Patricia Arquette - Cathy Moriarty - Dennis Hopper - Sandy Dennis - Charles Bronson photographie de Tony Richmond produit par Don Philips écrit et réalisé par Sean Penn

28 août 1991 **2 h 06**

CHARLES BRONSON : le troisième souffle

Mythe vivant, comédien immensément populaire, Charles Bronson n'aime pas la presse. Trop de conneries, d'odieux mensonges ont été écrits et dits sur son compte pour qu'il accorde interview sur interview. Elles sont rares, très rares, et ses propos n'en sont que plus précieux. Imposant, intimidant comme un vieux lion impassible, timide lui-même, vigoureux malgré ses 70 printemps, Charles Bronson explique sa présence dans *The Indian Runner*...

" Sean Penn et moi nous sommes rencontrés la veille du tournage de **The Indian Runner**, mais on s'était déjà beaucoup parlé au téléphone. Le script, je l'ai lu bien avant. En général, je lis 30 ou 40 pages des scénarios que je reçois. D'après ça, je sais si je vais faire le film ou pas. Arrivé à la page 25 de **The Indian Runner**, que je trouvais très intéressant, j'ai voulu savoir qui l'avait écrit. Je suis revenu à la page de garde pour constater que c'était Sean Penn. Je n'en croyais pas mes yeux. J'ai lu la suite du manuscrit d'une traite. Mon agent m'a appelé un peu plus tard pour me demander ce que je pensais d'un autre scénario. J'en ai profité pour manifester mon intérêt pour **The Indian Runner**. Au départ, je ne pensais pas tourner ce film car je trouvais mon rôle bien trop court. Mon agent m'a demandé de téléphoner à Sean Penn. Il était déjà à Omaha en train de tourner.

Pour me convaincre Sean Penn m'a dit que mon rôle était capital pour le film. Les deux fils possédant des personnalités différentes, ils avaient besoin d'un père qui les réunisse, un père plus fort qu'il n'y paraît. Leur mère étant faible ils devaient trouver la force ailleurs. Je connaissais le père de Sean Penn, Leo, car il avait dirigé ma femme, Jill Ireland, dans un téléfilm. Et j'ai aussi pensé à mon rôle dans **Le Bagarreur** que Walter Hill avait écrit et réalisé. J'en garde un excellent souvenir. Malgré mes réticences initiales, **The Indian Runner** me tenait à cœur. Sean allait le mettre en scène et jouer un petit rôle, celui du barman, qui sera finalement tenu par Dennis Hopper. Je n'avais pas tourné depuis deux ans. J'ai fini par dire "ok". Et je ne le regrette pas.

Sean Penn est très doué. Un jour il deviendra un réalisateur très important. Son scénario est d'une très grande maturité. Sur le plateau, nos rapports ont été excellents. Parce qu'il a été comédien, il prononce les mots justes. On s'est bien compris.

La solitude des personnages marque fortement **The Indian Runner**. [redacted] se manifeste souvent au sein même d'une famille unie. Dans la famille de **The Indian Runner**, chacun a sa propre personnalité, sa propre force, sa propre solitude. Or le père que j'incarne est assez fort pour choisir de mourir. Pour interpréter ce personnage, je n'ai pas pensé à mon propre père. Je ne me souviens pas de lui. Il est mort à mon dixième anniversaire.

■ Charles Bronson et Sean Penn sur le tournage ■

Aucun des personnages que j'ai joués n'a été facile à interpréter, y compris ceux qui paraissent les plus simples car vous ne devez absolument pas vous laisser influencer par les rôles précédents. Bien sûr, la plupart des films que j'ai faits sont des films d'hommes qui concernent très peu les femmes. Ce n'est pas évident de pleurer à l'écran, il est plus confortable de jouer les forts. Mais lorsqu'on a incarné les costauds pendant de nombreuses années, incarner un rôle comme celui du père dans **The Indian Runner**, un rôle qui consiste à s'asseoir et à pleurer, n'est vraiment pas facile. En évoquant **The Indian Runner** vous ne pouvez vous référer à aucun de mes autres films.

Il ne faut pas de grandes justifications dramatiques pour que je choisisse tel ou tel rôle. Il faut simplement concerner le spectateur. Il voit le film à travers vos yeux, il faut donc que les gens comprennent vos motivations. Par exemple, le besoin de vengeance d'un homme qui a vu sa femme tuée ou sa fille violée. Mais les vrais drames sont ceux de la vie réelle. Les populations affamées et menacées du Bangladesh, les Kurdes, les maladies comme le cancer, le sida. Ce genre de choses concerne directement les gens. Mais, parfois, une bonne histoire d'amour fait le poids.

Chaque réalisateur est différent. Michael Winner et Jack Lee Thompson, avec qui j'ai souvent travaillé, n'ont rien à voir avec Sean Penn. Michael Winner a fréquenté Cambridge. Il vient donc d'une famille aisée. Jack Lee Thompson était boxeur à ses débuts, puis mitrailleur pendant la guerre. Sean Penn est issu d'une lignée d'artistes. Son père est réalisateur, sa mère comédienne et son frère musicien. La différence s'impose d'elle-même.

Je n'ai jamais désiré avoir une image bien précise. Les gens ont tendance à vous enfermer dans un genre et à vous demander toujours la même chose. Aujourd'hui encore, les producteurs me demandent de jouer les justiciers. Mais j'ai décidé d'arrêter. Je sais que je porte l'étiquette d'un homme violent. Après **The Indian Runner** ça changera. "

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■

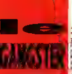
SLY SE MARRE

Povolone (Sylvester Stallone) et sa joyeuse brochette de gangsters repentis

OSCAR

(l'embrouille est dans le sac)

Après s'être musclé des pieds à la tête, Stallone se tourne là-bas, au fond de sa gorge, c'est pas facile, du côté de ses zygomatiques, lesquels n'ont pas beaucoup marché depuis vingt ans. Succéder à Louis de Funès donne l'occasion à Stallone de s'entraîner à un sport qu'on lui pensait interdit : le vaudeville !



Avertissement nous nous refusons de parler d'**Oscar** sous le patronyme franchouillard de L'Embrouille est dans le Sac. Max Pécas, Philippe Clair et autre Michel Gérard, les princes du rire made in casernes bien de chez nous, devraient attenter un procès à *Warner* pour pompage éhonté de titres ringardos. Malgré ce que peut laisser prétendre le titre hexagonal, **Oscar** n'est pas interprété par Aldo Maccione, mais par Sylvester Stallone, ça rime presque. Sylvester Maccione (ou Aldo Stallone si vous préférez) reprend donc un rôle autrefois tenu, c'était en 1967, par Louis de Funès. Pour ceux qui pensent que c'est un poisson d'avril se desséchant sous la canicule de fin août, prière de se reporter au générique du film. " *d'après une pièce de Claude Magnier*" La même pièce sur laquelle notre petit baigneur chauve national s'arrachait les quelques cheveux qui lui restaient encore. "Oscar", c'est du vaudeville dans la tradition, avec portes qui claquent, comédiens qui s'expriment avec une emphase que la pantomime se refuserait à user, rythme qui s'accélère jusqu'à un final hystérique...
Oscar celui de Édouard Molinaro, se déroule dans un bel intérieur bourgeois, style seizième arrondissement, où un patron (Fufu), son employé (Claude Rich), désireux d'une

forte augmentation, et la fille du patron, amoureuse d'un chauffeur congédié, s'ingénient à mettre la main sur une valise bourrée d'oseille. Happy-end : les portes arrêtent enfin de claquer pour sceller un double mariage. **Oscar** version 1991 via Stallone, c'est du pareil au même. Sur le fond du moins, car Rambo-Rocky-Cobra ne s'est pas rasé le sommet du crâne, n'a pas perdu quarante kilos pour rentrer dans les costumes trois pièces que Louis De Funès lui a légués par héritage spirituel.
Du trois pièces, il en est largement question dans **Oscar**. Mais ceux-ci, moins respectables, se portent façon mafia, croisés, couronnés par un borsalino...

la course à l'oseille

Gangsters abrutis, Al Capone d'opérette, malfrats sentimentaux, flics durs à cuire, bootleggers repentis, financiers rapaces... Il y a tout ce qu'il faut dans **Oscar** pour tricoter un vaudeville fidèle à l'esprit de Claude Magnier. Et il y a surtout le gangster débonnaire Angelo Provolone (Stallone) qui promet à son père mourant (Kirk Douglas, une minute de présence à l'écran), de se métamorphoser en parfait gentleman. Fidèle à sa parole, Provolone engage un professeur d'élocution afin de causer bien, deux tailleurs de renom qui lui requinquent une garde-robe en lambeaux... Evidemment, ses hommes de main, des patibulaires mal dégrossis, subissent le même ravalement de façade, malgré de fortes réticences au départ... Quelques mois d'effort et Provolone et sa fine équipe de balourds sont fin prêts à mener une existence respectable. Voilà pourquoi celui qui était promis au tragique destin d'un Al Capone demande à rentrer au conseil d'administration d'une des plus grandes banques de New York.
Mais à quelques heures de la consécration, Angelo Provolone subit une avalanche d'emmerdements. Le lieutenant Toomey, un flic acharné à sa perte, poireaute devant sa résidence dans l'espoir de le mettre derrière les barreaux, le gangster Vendetti lui réserve un petit massacre à côté duquel celui de la Saint Valentin est une aimable plaisanterie, sa fille, dotée du quotient intellectuel d'une poule, nourrit une idylle avec le Dr. Poole, lequel s'était fixé un célibat ad vitam æternam, et file en même temps le parfait amour avec le comptable que Provolone a éjecté, le dit comptable est, en fait, amoureux de Theresa, l'autre fille, naturelle celle-là, de Provolone.


■ *Provolone et sa femme (Ornella Muti)* ■

Au centre de cette communauté pour le moins agitée, se baladent deux valises, l'une remplie de sous-tifs et petites culottes, l'autre de diams. Prisonnier de sbires crétins, de flics retors, d'une épouse abusive (onctueuse Ornella Muti) et d'une fille ingrate, Angelo Provolone réglerait bien ses problèmes de manière radicale, mais il s'est fixé un but dans la vie : être un modèle de vertu !

gangsters d'opérette

Si **Oscar** respecte les règles de la pantalonnade orchestrée par Claude Magnier, il est aussi une parodie des films de gangsters, et une parodie de la montagne Sylvester Stallone. *"J'ai pensé aussitôt à Sylvester pour le rôle de Provolone. J'ai toujours su qu'il pouvait jouer la comédie, et cette histoire avait besoin d'une star, comme à l'époque où James Cagney et Edward G. Robinson se délectaient de parodier leur image de durs"* commente le réalisateur du film, John Landis, absent depuis le mauvais et très coûteux **Un Prince à New York**. Celui-ci ne souhaite pas spécialement tourner un remake servile de l'**Oscar** d'Edouard Molinaro. *"J'ai souhaité retrouver l'esprit, l'esthétique "studio" et le style d'interprétation, très appuyé, des comédies loufoques des années trente"*. A tel point que l'affiche américaine reprend la fameuse scène où le comique Harold Lloyd est suspendu à la grande aiguille d'une horloge !
"J'avais envie de faire rire les gens et de les surprendre. Je crois avoir donné le maximum dans le domaine du film d'action, et j'étais tenté de faire une comédie légère et très dialoguée. Oscar représentait pour moi une aventure inédite, une occasion d'évoluer" commente Sly. Une occasion surtout de rattraper vaille que vaille ses derniers bides au box-office, **Rocky V** tout récemment, et de marquer le pas sur Arnold Schwarzenegger qui remporte des succès faramineux avec des comédies humiliantes pour ses interprètes (**Jumeaux** & **Un Flic à la Maternelle**). Malheureusement, **Oscar**, pilonné par la critique, s'est ramassé une veste aux States. Pas découragé, Stallone s'est depuis attelé à une nouvelle comédie, où il incarne un flic pour rire : **Stop or my Mother will Die**, produit par ce nullard d'Ivan Reitman et réalisé par le douteux Roger Spottiswoode.
Que vaut Stallone dans le veston d'Angelo Provolone ? Il s'en tire plutôt correctement, sans se risquer à la loufoquerie franche, sans s'adonner totalement au burlesque. Stallone se montre prudent, évite les grimaces et la frénésie de Louis de Funès. La comédie, il y avait déjà goûté en incarnant aux côtés de Dolly Parton un chauffeur de taxi prolo dans **New York Cow-Boy** de Bob Clark. **Oscar**, c'est mieux, d'autant plus que son texte provient de l'imagination des deux scénaristes de **Cheeseburger Film Sandwich**, Michael Barrie et Jim Mulholland, lesquels ont scrupuleusement respecté la structure de la pièce de Claude Magnier. A savoir que l'intrigue se déroule en quatre heures dans la vaste demeure de Angelo Provolone. *"John Landis nous a demandé d'écrire dans le style des années 30, en utilisant l'argot de cette époque. Nous nous sommes aussi inspirés de figures classiques de la comédie gangstérienne : le fidèle bras droit aux apartés cyniques, le garde du corps imbécile, le flic nerveux dépassé par les événements..."* rajoutent de concert les deux scénaristes. Mais ceux-ci évitent de dire que la


■ *Sylvester "la classe" Stallone* ■

vedette d'**Oscar** est la luxueuse maison d'Angelo Provolone, une opulente résidence de deux étages dans le plus pur style néo-victorien, reconstituée avec un soin maniaque. Une maison promue star qui casserait presque la baraque à Sylvester Stallone.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Warner Bros présente Sylvester Stallone dans une production Touchstone Pictures/ Silver Screen Partners IV *L'[illegible]/LE EST DANS LE SAC* (**OSCAR**, USA 1991) avec Ornella Muti - Vincent Spano - Tim Curry - Don Ameche - Yvette de Carlo - Kirk Douglas - Art LaFleur - Joey Travolta - Mariso Tomei - Joe Dante (dont le rôle fut coupé au montage) **musique** de Elmer Bernstein **photographie** de Mac Ahlberg **scénario** de Michael Barrie & Jim Mulholland d'après la pièce de Claude Magnier **produit par** Leslie Belzberg - Alex Ponti Joseph S. Vecchio **réalisé par** John Landis

28 août 1991 **1 h 50**

DOSSIER

deuxième partie

■ Cuba Gooding Junior - BOYZ'N THE HOOD ■

■ Frances Barber - YOUNG SOUL REBELS ■

Black is Beautiful

La sortie en France de ***New Jack City*** n'aura pas fait le même raffut qu'aux Etats-Unis. Quelques 100.000 entrées sur Paris pour un bon succès d'estime. Le jour de sa sortie aux USA, ***Boyz'n the Hood***, film d'une honnêteté à toute épreuve, accusait déjà un mort et une vingtaine de blessés. Comme si les bandes rivales Black, dont les plus célèbres sont les Bloods et les Crips de L.A., avaient trouvé avec le cinéma un nouveau terrain de "jeu". Dommage que les médias généralisent l'information à l'ensemble des films Black. Cette deuxième partie du dossier "Black is Beautiful" montre pourtant à quel point cette "nouvelle vague" est diversifiée. Si les propos des réalisateurs se recoupent souvent, leurs films n'ont pas grand chose à voir entre eux ***Boyz'n the Hood***, sujet grave contemporain, et ***Rage in Harlem***, comédie cartoonesque rétro, seront bientôt à l'affiche. ***Young Soul Rebels***, balade dans un Londres multi-racial, et ***Livin' Large***, réflexion acide sur une certaine ascension sociale, attendront encore un peu de trouver un distributeur. Quatre films... Pour tous les goûts... Pour toutes les couleurs...

BOYZ'N THE HOOD

Los Angeles, quartier Sud, le Hood plus précisément. Y habiter n'est pas chose facile. En sortir est encore plus dur. John Singleton ne réalise pas à la solde d'Hollywood. Son film, indépendant et objectif, n'en est que meilleur.

John Singleton, réalisateur de **Boyz'n the Hood**, a 22 ans. Il a grandi dans le Hood, quartier Black du Sud de Los Angeles où le niveau social est un peu plus élevé que dans le Bronx new-yorkais, ce qui n'empêche pas la violence d'éclater assez régulièrement. Le film retrace la vie, de l'enfance à l'adolescence, de trois copains nés dans le Hood. John Singleton s'attarde sur leurs problèmes familiaux, scolaires, sur leurs yeux rivés vers un avenir incertain. Petits, Tre Styles (Cuba Gooding Junior) et les frères Ricky et Dough Boy Baker (Morris Chestnut et Ice Cube) traînent donc souvent ensemble dans le Hood. Ils se font voler leur ballon par les "grands". A côté d'eux, un cadavre gît dans un fourré. Apparemment, ce n'est pas la première fois qu'ils tombent sur un macchabée. Adolescents, les mêmes se rencontrent dans des birthday party. Tre et Ricky espèrent décrocher une place à l'université pour plus tard, quitter le Hood. Dough Boy, grande gueule et cœur bon, n'en glande pas une. Il squatte les perrons avec ses potes, boit et s'ennuie. L'insertion n'a jamais été et ne sera jamais un objectif pour lui.

Au simple énoncé de ce scénario qui ne paraît pas en être un, **Boyz'n the Hood** fait peur. Les héros ne sont pas des flics, les coups de feu se font rares, on ne visite pas les bandes rivales de Los Angeles, il n'y a pas de poursuite de voitures, question sexe, vous repasserez, et pas un effet gore pour sauver la mise. Les cinéphiles élevés au bon gros cinéma ricain plein d'action s'en vont furieux visionner pour la dixième fois **Colors**. Dommage.

Sans rien enlever aux qualités foudroyantes du film de Dennis Hopper, il faut bien avouer que **Boyz'n the Hood** se positionne constamment comme un anti-**Colors**. Pire, John Singleton, en refusant tout compromis, toute emphase scénaristique et visuelle, fait passer **Colors** pour une imposante baudruche hollywoodienne, WASP de surcroît. Après tout, pour approcher les gangs Blacks et Chicanos de LA, Hopper s'est protégé derrière deux flics Blancs, Sean Penn et Robert Duvall, et les a suivis dans leurs randonnées. Oui, **Boyz'n the Hood** fait passer **Colors** pour un buddy-movie terriblement efficace, un polar classieux et moins con que la moyenne où on se tient quand même très à l'écart du cœur du problème, un film de Blanc qui tente d'y voir clair en schématisant.

Le problème, John Singleton est en plein dedans. En fan inconditionnel de Steven Spielberg, il lui emprunte cette façon claire et précise, presque nonchalante de raconter une histoire. Le style de **Boyz'n the Hood** est d'abord une affaire de point de vue, où l'on se rend compte que les histoires ordinaires sont souvent plus fortes que les histoires extraordinaires. Car la description objective de la vie quotidienne dans le Hood sonne comme un cri d'alarme. Le Hood, en façade quartier tranquille, recèle en lui une violence contenue qui risque à tout moment d'éclater. Tre traverse une rue. Une voiture s'arrête. Un mec pointe un fusil sur son nez. Tre retient son souffle. Et la voiture redémarre. Des instants comme celui-ci, il y en a beaucoup dans **Boyz'n the Hood**. La mort rode dans le quartier. Elle ne provoque pas toujours les hécatombes sanglantes montrées dans **Colors**. Mais elle peut frapper, rapidement, au coin d'une rue. Elle peut provoquer une panique générale, à la sortie du cinéma. Elle peut s'éviter aussi. C'est ce que cherchent désespérément Tre, Ricky et Dough Boy. Le premier remerciera son père (Larry Fishburne), qui lui conseille de ranger les armes en toute occasion. Le deuxième se fera descendre de deux balles dans le dos. Le troisième vengera la mort du deuxième, pour mourir à son tour quelques mois plus tard. Trois moins deux égale un. La soustraction est brutale. Dans son propos, le film aussi.

John Singleton bouscule les idées reçues et renvoie nombre de médias réviser leurs lourds dossiers. La violence



■ *Dough Boy, jeune, et déjà confronté aux problèmes du Hood* ■

■■■

■■■

qui empoisonne les quartiers blacks n'est pas seulement due aux gangs exaltant les instincts guerriers des jeunes. Le ras-le-bol, le chômage, le manque de distractions, le recours aux petits délits et l'impossibilité de s'en sortir débouchent d'une façon ou d'une autre sur le crime gratuit, accidentel, ou vengeur. La solution, Singleton l'entrevoit chez les parents qui doivent se montrer responsables envers leurs enfants et les maintenir dans le droit chemin. Une solution jugée scolaire, comme le film, par certains (peut-être préféreraient-ils un Hiroshima sur le Hood ?). Il est quand même assez triste de constater que la franche sincérité et l'entière honnêteté d'un réalisateur comme Singleton puissent jouer en sa défaveur. En accord avec le sujet, la mise en scène de **Boyz'n the Hood** puise sa force dans la discrétion. Et la discrétion, attendez, ne vous en allez pas, c'est souvent là où se cache la forme la plus pure de l'élégance.

John Singleton a 22 ans. **Boyz'n the Hood** fait d'emblée partie des oeuvres les plus impressionnantes de l'année, et terminera sa carrière aux Etats-Unis avec quelques, ô miracle, 50 millions de dollars de recettes. Singleton est donc rentable. Il n'est pas l'homme d'un film. Il en fera d'autres. Selon la formule consacrée, un réalisateur est né !

■ Vincent GLIGNEBERT ■



■ Larry Fishburne ■

Columbia Pictures présente Larry Fishburne - Cuba Gooding Junior - Ice Cube - Morris Chesnut dans ***BOYZ'N THE HOOD*** (USA 1991) avec Redge Greene - Nia Long - Angela Bassett - Tyra Ferrell photographie de Charles Mills musique de Stanley Clarke produit par Steve Nicolaides écrit et réalisé par John Singleton

4 septembre 1991 — 1 h 52

ICE CUBE

Ice Cube, le rapper, est un personnage. Ou plutôt, Ice Cube, le mec, s'est construit un personnage. Déjà du temps où il flirtait avec le "posse" de NWA (Niggers With Attitude), Ice Cube se plaisait à raconter qu'il avait fait partie d'un gang. Depuis, il a un peu cessé de gonfler son curriculum-vitae. Avec sa contribution au "Fear of a Black Planet" de Public Enemy et le succès foudroyant de son premier album en solo, "Amerikkka's Most Wanted", Ice Cube se retrouve, comme Chuck D et Ice T, porte-parole d'une génération de jeunes Noirs. Ses chansons sont d'une agressivité sans limite. On y frappe des femmes enceintes dans le ventre !!!

Si bien qu'au sein même du mouvement rap, il ne s'est pas fait que des amis. Jugé trop violent, Ice Cube récidive pourtant avec "Kill at Will", son deuxième album. Son image publique est celle d'un mauvais garçon, et s'accorde donc avec la cruauté de ses textes. Mais Ice Cube, l'homme, n'a rien à voir avec son personnage. Le regard de tueur qu'il **arbore** sur les pochettes de ses disques s'estompe bien vite quand on se trouve en face de lui.

Auteur de "Boyz'n the Hood", chanson écrite à l'époque de NWA, Ice Cube intègre logiquement le générique du film de John Singleton qui s'en inspire. Après avoir fait l'acteur devant un micro, Ice Cube fait l'acteur devant les caméras. Dans un registre différent, il y excelle autant.



Devenir acteur, c'est un projet de longue date pour vous ?

Je n'ai jamais vraiment voulu l'être. Mais ce film est spécial dans la mesure où il parle de problèmes que j'ai connus en grandissant. J'ai grandi dans dans la zone, le Hood. Chaque protagoniste fait partie de moi, de ma personnalité. Aussi bien Tre que Ricky que Dough Boy. Mais j'ai étudié l'art, fait du sport, des choses que je n'aurais jamais dû faire vu l'environnement dans lequel j'ai grandi. Mon personnage, Dough Boy, est donc très proche de la réalité. J'aurai été prêt à payer pour tourner **Boyz'n the Hood**.

Le sujet du film tourne autour de la difficulté des jeunes Noirs à devenir des hommes dans le Hood. Comment êtes-vous devenu un homme ?

Etrangement, j'avais mes deux parents, ce qui est loin d'être le cas pour tous les jeunes de la communauté Noire. Lorsque j'ai commencé à traîner avec des voyous, mon père m'a vite remis sur le droit chemin. **Boyz'n the Hood** montre d'ailleurs à quel point la présence d'un homme rend Tre responsable. Une femme seule aurait énormément de mal à transformer un adolescent en homme.

En lisant le script, vous vous êtes donc reconnu. A-t-il été difficile de replonger dans le passé ?

Oui, plutôt. J'ai perdu des amis dans le quartier. Je devais essayer de ne pas y penser pendant le tournage. Mais le film était si réel pour moi que c'en devenait presque un documentaire. **Boyz'n the Hood** est une fenêtre sur la vie. Il ne pousse pas à la critique classique de cinéma. On regarde le film et on se dit "Ainsi, c'est donc comme ça dans le Hood". Comme Dough Boy, j'étais totalement désorienté. Comme lui, je traînais. Avec les copains, on s'asseyait et on buvait. Je faisais les mêmes trucs que les autres gosses.

Pour la séquence de la mort de mon frère, j'ai juste pensé aux amis perdus pour trouver la tonalité juste, pour voir de quelle manière je réagirais si la victime était mon propre frère. Ce sont des moments que j'ai vécus.

Les flics Noirs dans *Boyz'n the Hood* ne ressemblent pas vraiment à des assistantes sociales. Ils semblent aggraver les problèmes.

Les flics Noirs sont plus agressifs. Comme ils sont de la même couleur que les garçons



■ Ice Cube, rappeur engagé et enragé sait aussi jouer les durs devant la caméra ■

du Hood, ils se croient permis de donner des leçons, de faire peur. La situation aux Etats-Unis conduit beaucoup de Noirs à ne plus savoir quelle est leur véritable identité. Lorsque vous voyez un flic dans le Hood, vous êtes mal. Vous devez faire très attention parce qu'il ne vous pardonnera rien. L'hélicoptère de la police est très présent dans le film également. On l'entend plus qu'on ne le voit, à tel point qu'on a souvent envie de le descendre. Il y a tellement de fusillades dans le Hood qu'on ne les remarque plus. C'est devenu une routine et la police s'en fout, sauf si elle est visée.

Boyz'n the Hood n'aurait-il pas selon vous un côté moraliste trop prononcé ?

Je ne crois pas. Si Dough Boy avait été tué à la fin, et Tre et Ricky épargnés, cela aurait donné une série B comme tant d'autres. John Singleton montre Tre, un gentil gamin qui désire aller au collège, se faire braquer par un flic qui le traite comme un chien. Dough Boy, celui qui vit en dehors des règles, s'en tire par contre très bien. **Boyz'n the Hood** dit simplement que tous les jeunes peuvent devenir des victimes des quartiers Sud de Los Angeles. Dans le film, la mort est une véritable tragédie. Quand Schwarzenegger tue 40 personnes, tout le monde s'en moque. La mort comme la montre John Singleton est authentique. Elle fait mal.

Le rap a des côtés contradictoires. Les chansons sont un appel à la paix et à la non violence, mais l'image de certains rappers comme vous est dure, brutale...

Les gamins des villes savent de quoi il s'agit lorsqu'ils écoutent du rap. Ils sont dans le contexte. Mais il est vrai que les gamins des banlieues, ceux qui sont loin des rappers, s'identifient à leur image mais ne comprennent pas les paroles des chansons. Ils les placent hors contexte. D'où le danger. Les gamins des villes se reconnaîtront dans **Boyz'n the Hood**. Ils n'ont pas envie de finir comme Dough Boy ou Ricky. Parfois, il vous faut un miroir pour réaliser vraiment ce qui se passe.

Avez-vous des problèmes avec les paroles de vos chansons ?

Oui régulièrement. Certaines chansons sont interdites d'antenne et je ne peux pas les interpréter dans certains endroits. Mais je ne vendrai jamais mon âme pour que cela change. Pour faire de l'argent par exemple. L'Europe est plus ouverte. On y passe les versions non expurgées. Les Américains sont naïfs. Ils ne veulent pas savoir ce qui se déroule dans la rue. Ils ne veulent pas de films comme **Boyz'n the Hood** et ils ne veulent pas plus de Ice Cube. Ils préfèrent **La Couleur Pourpre**. C'est le genre de film que Hollywood laisse aux Noirs. Ils ne veulent pas qu'on se réveille. Ils peuvent uniquement contrôler ceux qui dorment. Et beaucoup parmi nous dorment.

Votre chanson *"Boyz'n the Hood"* ne serait-elle pas une version musicale du film ?

Définitivement oui. Je parle des mêmes personnages. Le rap a influencé beaucoup de gens, Spike Lee par exemple. C'est une musique révolutionnaire. Elle a inspiré **Do the Right Thing**, **Boyz'n the Hood**. Avec le rap, les Noirs sont vraiment eux-mêmes, pas de faux Blancs. Le rap est à mes yeux, la plus sincère forme de musique. Nous, les rappers, nous n'avons rien à faire de la pub, du marketing, des récompenses, de la radio... Certains cinéastes ont adopté une attitude similaire. Le rap prouve que l'on peut s'exprimer honnêtement et obtenir un grand succès.

Vous ne craignez pas que ce soit une mode passagère ?

Les vrais fans du rap sont loyaux. Ils ne laisseront pas cette musique devenir de la variété. Les gens qui aiment Public Enemy s'y accrocheront toujours. J'ai vu énormément de groupes mêlant rap et pop s'écrouler. Le public Noir sera toujours derrière nous, succès ou pas.

Que pensez-vous de *New Jack City* ?

Il faut le prendre pour ce qu'il est, un film de divertissment, d'action, d'aventure. A l'opposé, **Boyz'n the Hood** est un morceau de réalité où l'on voit ce que le cinéma évite de dire sur le Sud de Los Angeles. Généralement, Hollywood se contente de montrer des flingues, des fusillades. Mais ce ne sont pas nos seuls problèmes.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

RAGE IN HARLEM

Présenté en Compétition Officielle au dernier Festival de Cannes, *Rage in Harlem* n'engendre pas les mêmes polémiques de *New Jack City* et *Boyz'n the Hood*. Il illustre une course au trésor, mi-loufdingue, mi-cruelle, orchestrée par le comédien-réalisateur Bill Duke...



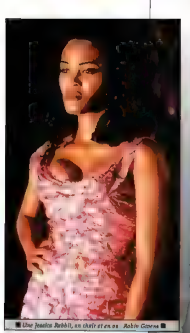
■ Forest Whitaker (le gentil croque-mort) & Gregory Hines (la petite crapule) ■

Bill Duke a longtemps joué les méchants dans les séries télé, dans *Starsky & Hutch Kojak*. Fort de ces emplois d'affreux, de ripoux, de patibulaires cools, il passe derrière la caméra et se fait une solide réputation de réalisateur à travers une centaine d'épisodes des séries *Deux Flics à Miami*, *Dallas*, *Cagney & Lacey*, *Capitaine Furillo*.
Pas question de se forger un style à la télévision. Les contraintes y sont trop nombreuses et les tournages menés à des vitesses supersoniques. Pourtant, c'est dans ce cadre étriqué que Bill Duke apprend... Il apprend aussi, parallèlement une technique plus performante sur les plateaux de **Commando**, **Predator** et autre **Action Jackson**, où il continue à incarner les durs à cuire, les salauds flingueurs, promenant impassible, ses presque deux mètres et ses 110 kilos.

Mais Bill Duke, dont la personnalité est proportionnelle à la taille, finit par tirer son épingle du jeu. Deux téléfilms témoignent de son talent, **The Killing Floor** qui décrit, en 1919, la révolte des ouvriers d'un abattoir de Chicago, et surtout **The Meeting** d'après une pièce de Jeff Statson qui l'a fortement marqué. *"The Meeting est la conversation dans une chambre d'hôtel entre Malcolm X et Martin Luther King. Dans la réalité, il y a bien eu une rencontre entre eux, vers 1965. Mais celle du film est censée se dérouler alors que Malcolm X est devenu un paria de la Nation de l'Islam, et qu'on craint pour sa vie. Martin Luther King vient l'avertir. On découvre les deux hommes beaucoup plus proches que les gens n'ont coutume de le penser"*. Toujours pour la télévision, Bill Duke réalise un remake de **Un Raisin au Soleil**, interprété en 1961 par Sidney Poitier. Il s'agit de l'évocation de l'existence difficile d'une famille dans le ghetto noir de Chicago... Bill Duke se fait plaisir entre deux soap-operas manufacturés dans l'anonymat.

Rage in Harlem brise net cet anonymat inhérent à la condition de faiseur télé. Bill Duke adapte "La Reine des Pommes" une série noire du black immigré en France Chester Himes. *"A la lecture de la première version de l'adaptation du roman, je ne voyais pas comment en tirer un film"*. Pas évident en effet de porter Chester Himes à l'écran, tant l'écrivain possède un style naviguant entre cruauté et burlesque sur un roulis constamment ironique. *"Le pur Chester Himes oscille très fragilement entre la violence et la comédie. Tous les scripts de* ***Rage in Harlem*** *oublieient un de ces points pour mettre l'autre en avant. Cela a pris beaucoup de temps pour trouver l'équilibre parfait"*. Cela a pris trois ans et quatre scénaristes en fait... Mais le challenge de **Rage in Harlem** en vaut la peine. Respectueux de l'esprit Chester Himes, Bill Duke peuple son film des mêmes personnages que le roman. Jackson, le croque-mort vierge, timide. Il croit en Dieu, s'impose une morale vigoureuse au sein de cet Harlem de 1956 où grouillent les maquereaux, les coupeurs de gorges, les flics brutaux, les putes, les filous, les alcooliques..., une large portion de la populace à laquelle appartient son frère, Goldy, le roi de l'arnaque. Les deux frangins s'évitent jusqu'au jour où une malle bourrée d'or les rassemble. Assise sur la malle, il y la plantureuse Amabelle qui entourloupe le gentil bigot. Derrière la malle et son or, Slim - l'amant d'Amabelle, Easy Money - parrain local plus soucieux de la vie de son minuscule clébard que de celles de ses sbires et un duo de flics... Confiant dans la nature humaine, Jackson devra traverser ce qu'il considère comme l'enfer sur terre, les bas-fonds de Harlem, ses borgnes beuglant, son lupanar tenu par un travesti.

Bill Duke se régale : violences bigarrées, tronches à faire peur, décors rétro dignes d'un **Dick Tracy** mal famé, bons mots gratinés, de tontons flinguant sur le tempo d'un cartoon de Chuck Jones... Forest Whitaker joue les balourds puceaux et bigleux, Gregory Hines et Danny Glover les escrocs variablement méchants. Et Robin Givens, choisie parmi 300 candidates, les séductrices, les allumeuses à la Jessica Rabbit. *"L'équipe m'appelait ainsi sur le plateau. On trouve rarement des femmes Noires qui tiennent ce type de rôle. Les comédiennes Noires ont très peu l'opportunité de laisser éclater leur*



■ Une Jessica Rabbit, en chair et en os   Robin Givens ■

féminité à l'écran de donner au public l'impression qu'elles sentent bon" commentait la jeune femme à la conférence de presse de **Rage in Harlem** au dernier festival de Cannes. *"J'ai toujours cru que ce serait peinard de jouer la fille en rouge, la séductrice. Mais Bill Duke m'a forcé à étudier la biographie fictive de Amabelle. J'ai ainsi compris qu'elle en avait marre, qu'intérieurement elle souffrait qu'elle était faible. Elle essaie de camoufler cela sous une apparence agressive. Le personnage de Forest Whitaker, Jackson l'oblige à vivre avec ses faiblesses"* continue la créature de rêve, plus connue aux États-Unis pour sa participation au Cosby Show et pour un divorce très orageux avec le boxeur Mike Tyson. Robin Givens joue encore les punching-balls dans **Rage in Harlem** et, cambrure d'enfer, taille de guêpe, lèvres charnues et décolleté spectaculaire, affole les mâles. Une créature de dessin animé pour un film qui n'en est pas si éloigné.

■ Marc TOULLEC ■

Bac Films présente Forest Whitaker - Gregory Himes & Robin Givens dans une production Miramax Film Corporation *RAGE IN HARLEM* (*A RAGE IN HARLEM* USA/Grande-Bretagne 1990) avec Zakes Mokae Danny Glover - Badja Djola Ron Taylor John Toyles-Bay musique de Elmer Berstein photographie de Toyomichi Kurita scénario de John Toyles-Ney & Bobby Crawford d'après un roman de Chester Himes produit par Stephen Woolley - Kerry Boyle & Forrest Whitaker réalisé par Bill Duke

septembre 1991 **1 h 47**



ISAAC JULIEN

YOUNG SOUL REBELS

Young Soul Rebels a obtenu le Prix de la Semaine de la Critique lors du dernier festival de Cannes. C'est le moins qu'on pouvait lui accorder. Sur un ton qui n'est pas sans rappeler celui de Stephen Frears à ses débuts, Isaac Julien, co-fondateur de *Sankofa Film and Video*, société regroupant de jeunes réalisateurs Noirs Anglais, orchestre une balade dans le Londres bigarré de 1977, où deux copains Noirs, l'un hétéro, l'autre gay, rêvent de monter leur propre station de radio. Dans leur périple diurne et nocturne, ils vont de bonne en mauvaise rencontre, et se heurtent comme nombre de leurs amis à l'incompréhension des autres, dits "normaux". *Young Soul Rebels* est un hymne à la différence vestimentaire, spirituelle, raciale et sexuelle, terni par un meurtre qui rappelle que les mélanges et métissages se font rarement dans le calme.



■ Isaac Julien ■

Que pensez-vous de cette vague "black" qui a déferlé sur Cannes ?

Ce que l'on a vu à Cannes cette année est l'aboutissement logique de nombreuses années d'efforts, pendant lesquelles de plus en plus de films noirs indépendants, anglais ou américains, ont pu être montés, parallèlement à un cinéma africain qui a pris un essor considérable. Cannes a, en quelque sorte, démontré qu'il y avait un nombre croissant de cinéastes Noirs désirant réussir des films personnels, libérés de toute contrainte. Le contrepoint est qu'on a pu s'apercevoir qu'il n'y avait qu'une poignée de réalisateurs Noirs à Cannes, et que ceux qui étaient là ne représentaient pas nécessairement les autres qui, à travers le monde, tentent d'oeuvrer dans le cinéma. L'Afrique, le Tiers-Monde et ses structures n'offrent pas aux réalisateurs une grande marge de liberté. Les possibilités sont extrêmement réduites. Les Américains, quant à eux, encouragent ce qu'on pourrait appeler un réveil Black européen, même si le contexte est différent. Ils font des films contre le système, tout en tenant compte de ce système, qui les soutient. En Europe, les réalisateurs indépendants n'ont pas à s'occuper de ce genre de problème. Et pour aller un peu plus loin, excepté la couleur de la peau des réalisateurs, il n'y a pas pas grand rapport entre Young Soul Rebels, Jungle Fever, Boyz'n the Hood et les films africains vus à la Semaine de la Critique. C'est cette idée qui devrait être célébrée, l'idée qu'il y a plein de réalisateurs Noirs qui font des films totalement différents. Ceci dit, que Cannes soit représentatif ou pas, il y a un réel mouvement cinématographique dans la diaspora Noire, et un festival aussi notoire se doit de le reconnaître.

***Young Soul Rebels* est-il né de votre frustration face à une production trop souvent conventionnelle et schématique ?**

Je fais partie d'une vague de réalisateurs Noirs indépendants depuis déjà plusieurs années en Angleterre. On voulait changer l'image de notre identité

■■■



■ *Valentine Nonyela & Mo Sesay* ■

■ ■ ■

cinématographique. On en avait marre des **Bijoux de la Couronne** et autre **Chariots de Feu**. Le but était d'imposer un regard plus réaliste sur les cités multi-raciales dans lesquelles nous vivons. Avec **Young Soul Rebels**, l'action se passe dans les années 70, mais le désir interne au mouvement dont je fais partie reste le même.

On trouve de tout dans la boîte de nuit de *Young Soul Rebels*. Blancs, Noirs, punks, rockers, soulmen, hétéros, gays, lesbiennes... C'était vraiment comme ça à l'époque ?

Oui, oui. Londres n'a d'ailleurs pas beaucoup changé dans ce sens. La ville ne s'est pas morcellée en quartiers gays, blacks, hétéros, etc... Il existe toujours, dans certains endroits, cette sorte de mélange qui a vu le jour au milieu des années 80. En 1977, époque à laquelle se déroule le film, ce n'était pas encore vraiment admis. C'est pourquoi je suis plutôt heureux d'avoir pu recréer l'espèce d'utopisme social qui régnait dans ce genre de boîtes.

Les gays aiment se rencontrer la nuit dans un jardin. Ce jardin, c'est carrément le paradis pour eux, non ?

[illegible] que les gays de **Young Soul Rebels** sont un peu forcés de se retrouver au paradis la nuit. C'est vrai, c'est là qu'ils prennent le plus de plaisir. C'est là que s'opère la transgression sexuelle, c'est là qu'une attitude punk peut se mêler à une sous-culture gay. Mais en même temps, la société leur interdit de s'afficher comme ils le font le jour. Ils vivent donc ça comme une contrainte agréable et je ne pense pas, de toute façon, qu'ils apprécieraient de se voir de jour. La nuit apporte une certaine dimension de plaisir et de danger que les jeunes gays adorent. Et puis, pour être franc, je trouve les plaisirs hétérosexuels domestiques du jour plutôt chiants.


■ *L'Angleterre des mélanges* ■

Votre film dépeint de façon naturelle une époque et des personnages en marge, aide à normaliser certains tabous. Et pourtant, c'est bizarre, on ne voit pas une seule bite lors des scènes d'amour.

Oui, c'est-à-dire que je dois quand même tenir compte du code des restrictions anglais. J'avais prévu que le film serait interdit aux moins de 15 ans, mais à cause des séquences gays, à peine démonstratives, je me suis retrouvé avec une interdiction aux mineurs. Alors, qu'est-ce que ça aurait été si j'avais montré des queues ! Elles auraient été coupées (*rires*) !!! Le film aurait été classé pornographique. Attention, ça ne me dérangerait pas du tout de faire un film porno, mais j'ai dû accepter des compromis pour que **Young Soul Rebels** soit vu.

Vous considérez-vous comme un rebelle ?

Certains types aiment se sentir rebelles. Je dois admettre que ça me fait légèrement chier qu'on me catalogue ainsi. Je suis quelqu'un qui parle de la société, parfois même de façon conventionnelle. Seulement, il suffit que je traite d'homosexualité plutôt que d'hétérosexualité macho pour être considéré comme un marginal. J'ai un style de vie pas très courant, c'est vrai, mais je ne suis ni marginal, ni rebelle. Enfin pas plus que les autres. Parce qu'heureusement, personne n'obéit aux modèles humains que le cinéma se borne à montrer.

■ Propos recueillis par
Vincent GUIGNEBERT
et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

MICHAEL SCHULTZ


■ *Michael Schultz* ■



Bien avant Bill Duke et son *Rage in Harlem*, Michael Schultz avait déjà goûté aux honneurs de la Compétition Officielle cannoise avec le très savonneux et rythmé *Car Wash*. Issu de la série B comme Black des années 70 et spécialisé dans la comédie à tendance musicale (*Sergent Pepper*, *Le Dernier Dragon*), Michael Schultz remonte au créneau avec *Livin' Large* dans lequel un Noir vend son âme à Mister White pour exercer la profession de journaliste.

***Livin' Large* est, semble-t-il, une interprétation très moderne du livre d'Oscar Wilde, "Le Portrait de Dorian Gray"...**

Oui, mais **Livin' Large** comporte aussi un peu de Pygmalion dans la mesure où l'on assiste au passage d'une classe sociale à l'autre. Le scénariste, William Mosely Payne, s'est également inspiré de la transformation physique de Michael Jackson, un phénomène qui montre que les Noirs américains, quelque soit la place qu'ils occupent dans la société, ont du mal à s'estimer par rapport à eux-même. Ils ne cessent de changer pour répondre aux canons du moment. C'est la morale de **Livin' Large**. **Livin' Large** dit clairement que se métamorphoser pour réaliser son rêve n'est ni nécessaire, ni désirable. Ma morale est plus universelle que purement raciale. On utilise la différence

LIVIN' LARGE





■ T.C Carson (à gauche au centre) incarne Dexter Jackson (à droite), un Noir se faisant Blanc pour réussir dans le journalisme ■

entre les Noirs et les Blancs pour prouver qu'il est bien mieux d'être soi-même, qu'il est mieux d'être honnête vis-à-vis de ses origines plutôt que de perdre son identité pour atteindre le succès. Ce qui nous rend tous uniques ne doit pas être altéré ou supprimé

***Soulman* de Steve Miner, où un Blanc se fait passer pour un Noir, se rapproche de *Livin' Large*...**

Le héros de **Soulman** essaie de devenir Noir pour rentrer à l'université. Dexter Jackson, mon personnage, subit des pressions qui le poussent à devenir ce qu'il n'est pas. Il devient une sorte de traître vis-à-vis de sa culture, de sa famille et de ses amis. Ses actions sont bien plus condamnables que celles du héros de **Soulman**. **Soulman** est un film innocent, simplement l'histoire d'un type qui profite d'une opportunité. Dexter Jackson, par contre, est ambitieux. C'est un puriste intéressé par le journalisme. Il change et se transforme en scribouillard qui verse dans la presse à sensation. Il vend son âme. **Livin' Large** le montre perdant ses repères culturels, blacks. Il perd son rythme naturel, il ne sait plus danser, plus parler. Il parle "preppy", proprement.

Définiriez-vous Dexter Jackson comme une victime du système ?

Oui, mais comme une victime consentante !

Comment T.C. Carson s'y est-il pris pour incarner Dexter Jackson ?

Cela m'a pris un temps fou pour trouver un comédien qui puisse à la fois jouer Jekyll et Hyde, qui puisse gérer les différentes caractéristiques de ses deux personnalités. T.C. Carson ne vient pas des ghettos noirs. C'est pourquoi incarner le rapper était pour lui aussi difficile que d'interpréter l'autre extrême de son personnage. Le maquillage lui imposait une autre façon de jouer, à cause des fausses lèvres, de la fausse peau

Vous avez donc eu recours aux effets spéciaux de maquillage ?

Je tenais à ce que les maquillages soient très simples, crédibles donc. Les effets spéciaux se trouvent, en fait, dans l'âme de Dexter Jackson. Ils ne sont qu'une vision de son changement.

Vous passez pour un spécialiste de la comédie. Votre propos dans *Livin' Large* paraît inhabituellement sérieux chez vous...

Mes premiers films, des comédies, ont été de gros succès. Comme je ne suis pas réalisateur-scénariste, on m'a rapidement collé une étiquette. Du coup, les producteurs ne me proposent plus que des comédies. Dès que j'annonce vouloir tourner un drame, je ne trouve pas d'investisseurs. Je suis coincé dans le genre. De plus, à mes débuts, le cinéma ne donnait rien de bien sérieux avec des Noirs. S'il n'y avait pas de la musique comme dans **Car Wash** et **Le Dernier Dragon**, les projets passaient directement à la poubelle. Maintenant, toutefois, je peux me permettre de mettre en images une histoire grave, un film sur le mouvement des Black Panthers dans les années 60, lequel a occasionné des changements politiques importants.

Quelle est la position des Noirs aux Etats-Unis actuellement ?

Paradoxale. Dans un sens, la situation s'améliore. Dans un autre, cela régresse. Mais, économiquement, il est de plus en plus dur de s'en sortir aux Etats-Unis. Les personnes les plus touchées font partie des minorités Noires. Mais, actuellement, il y a plus de Noirs dans les universités que jamais. Les Noirs qui réussissent dans la finance, le sport et la politique sont nombreux. Cependant, la masse connaît des temps difficiles. Aux Etats-Unis, les classes moyennes sont en train de disparaître. On va bientôt passer des très riches aux très pauvres, sans alternative. Le rêve, qui consistait à mettre de l'argent dans les mains du plus grand nombre, s'estompe.

Et, évidemment, la politique de George Bush ne contribue pas à arranger les choses...

Sa politique est la même que celle de Ronald Reagan, en plus insidieuse. Il essaie de faire passer l'Amérique pour une société humaine et gentille, ce qui est faux. George Bush vient de la CIA, il est, par conséquent, dangereux, bien plus que Reagan ne l'était. Reagan n'a jamais cessé d'être un acteur. Son image était paternaliste avec tout ce que cela implique de mauvais. Mais Bush, avec son passé dans les services secrets, connaît parfaitement tous les mécanismes de l'Etat. La guerre du Golfe, aussi justifiée soit-elle, a montré à quel point il était retors.

Comment expliquez-vous cette soudaine activité du cinéma black aux Etats-Unis ?

C'est surtout dû au succès de Spike Lee et de ses films. Tous les studios veulent maintenant leur projet avec des Noirs, uniquement parce que ça rapporte. Et c'est la seule raison. L'argent, voilà ce qui fait marcher l'Amérique. La philosophie et le social viennent bien après. Lorsque les films blacks ne rapporteront plus d'argent, ils disparaîtront. A moins que nous, les réalisateurs Noirs, ne nous réunissions et créions notre propre Hollywood, prenions le pouvoir et trouvions des financements indépendants. Si nous faisons de notre art une institution, il survivra. Si on le laisse à Hollywood, il disparaîtra de toute façon.

■ Propos recueillis par Marc **TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

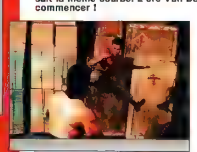
à suivre



SUCCÈS D'ÉTÉ

DOUBLE IMPACT

Irrésistible ascension que celle de Van Damme. Séries Z avant hier, séries B hier, sérial A aujourd'hui. Le succès suit la même courbe. L'ère Van Damme ne fait que commencer !



VAN double

Que veut Jean-Claude Van Damme ? Grimper l'échelle de la gloire, atteindre le top et botter le cul aux élus qui y stationnent déjà. Avec **Double Impact** Van Damme confirme si besoin était sa popularité croissante. Il distance de très loin tous les Dolph Lundgren et autre Chuck Norris. Chuck Norris qui lui avait fait porter ses valises sur le tournage de **Portés Disparus**. C'était il y a maintenant 6 ans.

Double Impact transforme l'essai Van Damme tant commercialement qu'artistiquement. Le mot hérisse le poil à certains, mais il est lâché. Désormais, Van Damme abandonne le créneau très nivelé "arts martiaux" que des bataillons d'athlètes, variablement doués pour la comédie, arpentent dans tous les sens pour tirer quelque bénéfice au box-office. Pour le moment, ça marche fort pour eux. Mais Van Damme a senti que la veine du kickboxing, des vendettas robustes sur le ring, allait se tarir par la prolifération des prétendants. La saturation guette. Van Damme prend ses cliques et ses claques (bien sonores dans ses films d'ailleurs), et décide une aparté dans un registre plus vaste, le film d'action, épicé il est vrai d'une pincée d'arts martiaux. **Double Impact** marque ainsi le besoin pressant de la star belge d'élargir son audience, de ne pas se restreindre à un genre bien trop étroit pour lui. Et d'en donner plus, deux fois plus.

Tout compte double dans le bien nommé **Double Impact**. A commencer par Van Damme qui y interprète à la fois Alex et Chad, identiques, à la coupe de cheveux près. Mon premier élevé dans un orphelinat de Hong Kong, s'adonne sans vergogne à la contrebande de voitures de luxe, de cognac, dans les eaux polluées de Kowloon. Il fraye avec la pègre, fréquente des bars louches et sort facilement les grands canons. Chad, par contre, plait davantage aux belles-mères. Il donne des cours d'éducation physique à des beautés californiennes béates devant son grand écart et ses pectoraux. C'est un naïf. Lorsque les deux frangins se retrouvent à Hong Kong, c'est d'abord pour se tirer dans les pattes. Confondu avec Alex, Chad reçoit la raclée de sa vie. Il n'en faut pas plus pour réconcilier les jumeaux et les unir pour venger des parents décanillés par un odieux mafioso chinois et son associé occidental.

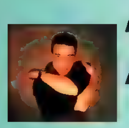
Deux fois plus de Van Damme donc. Cela signifie aussi deux fois plus de vilains. L'affreux Moon d'abord, deux fois plus sadique, deux fois plus moche. Un oeil blanc et une balafre en forme de toile d'araignée sur la tronche. Et c'est l'indispensable Bolo Yeung qui le personnifie, cet affreux Moon. Bolo Yeung que Van Damme a auparavant tabassé dans **Bloodsport**. A ses côtés, il y a Kara, une tigresse très musclée des cuisses, lesbienne sans doute, aussi bondissante que l'était Darryl Hannah dans **Blade Runner**. Interprète Cory Everson, star du fitness à la télévision américaine. Evidemment le patron est un asiatique veule, courtois, poli mais vicelard, entouré d'une armée de karatékas émérites.

Version plaies et bosses de **Faux Semblants**, **Double Impact**, c'est du Van Damme sur un plateau en or massif. Du Van Damme gros budget, du Van Damme qui varie les sports agressifs et tue désormais aussi bien avec une arme qu'avec ses pieds. Son copain Sheldon Lettich lui sert peut-être la soupe, mais fort bien. Même que dans son hôtel de Hong Kong, le réalisateur visionne les meilleurs films du Chinois John Woo, **The Killer** notamment, pour donner un cachet inédit aux gunfights. Violent par conséquent, très James Bondesque dans ses péripéties, heureux de réduire tous ses décors en miettes, de passer à tabac Van Damme pour que sa victoire n'en soit que plus méritoire, **Double Impact** ne se refuse pas de titiller la corde sensible. Ben oui, Alex et Chad, les frères ennemis, finiront par se donner une énergique accolade sous l'oeil, meurtri mais attendri, de leur père adoptif. L'un a perdu son pucelage par le baptême des armes, l'autre a retrouvé un peu de sa vulnérabilité au contact de son naïf frangin. Et dire que le plus rustre d'entre eux avait accueilli l'autre par un coup de boule. Une façon virile de faire connaissance.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Metropolitan Filmexport présente Jean-Claude Van Damme & Jean-Claude Van Damme dans une production **Stone Group** ***DOUBLE IMPACT*** (USA - 1991) **avec** Geoffrey Lewis - Alan Scarfe - Bolo Yeung - Philip Chan Yan Kin - Cory Everson - Alonna Show **photographie de** Richard Kline **musique de** Arthur B Kempel **scénario de** Sheldon Lettich & Jean-Claude Van Damme d'après un roman d'Alexandre Dumas, "Les Frères Corses" **produit par** Ashok Amritraj - Jean-Claude Van Damme - Michael Douglas **réalisé par** Sheldon Lettich

31 juillet 1991 **1 h 40**



revue de PRESSE



Il y a seulement un an, Van Damme devait encore jouer des coudes pour accéder aux médias. Aujourd'hui, il s'y installe confortablement, plébiscité par tous comme l'égal de Stallone et Arnold...

la vie de famille

Tous les journeaux révèlent le secret caché de la jeunesse de Van Damme *"Maman vendait des soutiens-gorge"* Mais Catherine Monbreault dans *Ici Paris* souligne la générosité de la nouvelle big star du cinéma énergétique envers ses parents. *"Je lui ai acheté une belle maison à Los Angeles, avec cinq chambres, cinq salles de bains, une piscine Malheureusement, ils ne se sont pas habitués à la vie californienne... Leur petit café du matin, leurs journaux habituels, de nombreux autres détails leur ont fait préférer Bruxelles"*. En outre, le café à Los Angeles, c'est de l'eau colorée.

Restons dans le culinaire en compagnie de *Télé Loisirs*, lequel hebdomadaire détaille une journée de Van Damme à Paris, de 10 heures du matin à 19 heures. Quelques considérations qui devraient rassasier les fan-clubs francophones "attablé devant un saumon mariné et une assiette de bolognaise" "Quand il est chez lui, aux Etats-Unis, Jean-Claude Van Damme s'entraîne dans le plus grand secret dans sa salle de gymnastique personnelle. A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, il entretient son impressionnante musculature" Le même canard affirme que Gladys Portugues, madame Van Damme, est "une reine portoricaine du body-building" Selon les journaux, celle-ci est mexicaine, d'origine portugaise.. Van Damme, stoïque, annonce qu'elle est... new-yorkaise !

Paris Match donne dans le côté "people" cher à ses lecteurs. Questionné sur son succès auprès des femmes, Van Damme insiste sur son *"air sensible et pur"* et compare son magnétisme à celui de Mel Gibson qui conquiert le beau sexe en pleurant les caméras Femme toujours et mariage. *"Quelques mois après, inévitablement, c'est le divorce Elles réclament leur part du gâteau, cinquante-cinquante"* Perfides women. Mais Van Damme se sait à l'abri du syndrome Brigitte Nielsen. Son épouse, il l'a rencontrée alors qu'il était *"pas très loin de la cloche"* lors de son arrivée à Hollywood.. *"J'avais été engagé pour présenter des maillots de bain. L'équipe était partie au Mexique pour les photos. Et parmi les modèles, il y avait Gladys Portugues"* (in *Ciné-Télé-Revue*).

De concert, tous les journeaux insistent sur les débuts difficiles de Van Damme aux Etats-Unis, surtout sur les petits jobs alimentaires, de chauffeur de limousines à poseur de moquette. *"Le sport était mon seul ami L'église aussi"* avoue-t-il dans le même magazine. Amen.

le corps

Plus possible d'ironiser sur les musclés, sur leur absence de cervelle depuis que Arnold a prouvé qu'il était capable d'humour et d'un sens des affaires avisé. Mais de gonflette, il en est rarement question dans la presse. *"Jean-Claude Van Damme, c'est d'abord un corps à l'harmonie travaillée avec acharnement, d'une taille qui lui interdit les terrains de basket américain. Un corps voué à la souplesse, autour duquel flotte on ne sait trop quoi de chinois. Un corps cultivé suivant un ascétisme bien compris"* s'enthousiasme Marc Joyeux dans *Le Quotidien de Paris*.

Et comment cultiver ce corps ? *"Pas de régime Je me contente de viande grillée, de légumes, de céréales. Ni alcool, ni cigarettes"* témoigne *Télé 7 Jours*. *"Trois à quatre heures d'entraînement par jour. Le matin beaucoup de bicyclette et de course à pied Après, je fais du stretching et de la musculation Le soir, je m'entraîne avec des partenaires à différents arts martiaux Au niveau régime, quand je commence un film, je mange très peu. Hors film, j'aime bien les bons repas. J'adore faire des pâtes"* continue allègrement *Salut les Copains*. *Salut les Copains* qui contribue à la parfaite connaissance du lexique Van Damme en reproduisant les déclarations de l'intéressé *"Il y a même des admiratrices qui prétendent avoir eu des enfants avec moi"* et *"Je suis un papa très dur Ma femme et mes parents sont trop gentils. Je crois que c'est bien d'avoir une certaine autorité"*...

Van Damme se confit également au *Gai Pied*, qui n'est pas exactement un canard sur la vie des abeilles. Article très hétéro en fait, sauf une digression savoureuse. *"Je regrette l'esprit de camaraderie qui existait entre nous, la qualité du contact entre les mecs L'odeur des produits qu'utilisent les sportifs pour se préparer et se soigner évoque pour moi cet univers"* Diantre. Faut bien contenter tous les lectorats.

Dans le genre, l'édito de *Première* par Jean-Jacques Bernard délire carrément sur les vertus plastiques du beau corps de Jean-Claude Van Damme. "Resplendissant athlète dont le torse luit comme un miroir, il invite les populations d'endives, de bas-du-cul, de pubertaires - nous tous ou presque, quoi - à se mirer en lui" Lyrisme, quand nous tiens.

Quelques dizaines de pages après. *Première* consacre un portrait à Van Damme. Rien à signaler sinon l'amorce du titre "découverte" Saviez-vous que **Bloodsport** est sorti Il y a maintenant trois ans et que sa vedette faisait déjà un carton au box-office ?

méchant

Au milieu d'un concert de louanges, de dithyrambes, *Libération* se distingue en brossant un portrait-robot assez sévère du public que déplace Jean-Claude Van Damme. "Posons, pour dissiper tout malentendu, que son vieux garçon de fan honteux (variante le célibataire), sorti mal barré des sur-pattes de l'adolescence (pour lui jamais les slows), est forcément pédé sur les bords (putatifs) pour fréquenter aussi assidûment les salles obscures de karaté, kung-fu" dixit Bayon & Gérard Lefort. Quelques lignes plus loin, les auteurs se montre nettement plus pertinents et observateurs en laissant au vestiaire leur suave mépris. "C'est un peu comme si Jean-Pierre Talbot, ce Tintin incarné des films soixante, avait rejoint Jean-Philippe Smet, dit Johnny, le pseudo américain yéyé, dans une salle d'entraînement de L.A. pour les besoins d'une moite randori" L'interview qui suit taquine Van Damme qui répond expresso aux questions. Il n'apprécie vraiment pas le terme "petit loubard" qu'il n'a jamais été. En revanche, la comparaison à Tintin le flatte bien plus. Lorsque *Libé* lui demande qui est son modèle, Van damme répond par *"Jean-Claude Van Damme"* Il a le mérite de l'honnêteté Van Damme dit toujours ce qu'il pense. A propos d'Arnold *"Il est un peu macho. Moi, j'ai du charme. Mais c'est vrai qu'il tient une forme fantastique pour 44 ans"* (in *France-Soir*). Narcissique ou réaliste ? Van Damme s'exprime toujours sans retenue. *"Les Américains m'énervent très souvent. Alors, quand j'ai un coup de blues, en général, une fois par mois, je m'ouvre une bonne bouteille de vin rouge, je me sers un petit verre et j'écoute Jacques Brel. ça marche à tous les coups je me requinque aussitôt, gonflé à bloc, et c'est reparti pour un tour !"* termine le double héros de **Double Impact** dans les colonnes de *Paris Match*. Van Damme tient d'ailleurs à conserver la nationalité belge. Son statut de star aux Etats-Unis ne l'empêchant pas de bosser avec l'indispensable green card que d'aucun travailleur étranger convoite

■ Propos dénichés par Cyrille **GIRAUD** ■





BIGAS LUNA

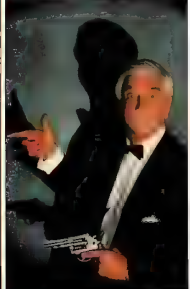
réalisateur de **Les Vies de Loulou**

Le Catalan Bigas Luna a récemment fait sensation dans le fantastique avec le film-poupée gigogne *Angoisse*. Il applique désormais le même traitement à l'érotisme. Toujours plus loin, toujours plus de détails crapoteux...

Le cinéma érotique n'a pas vraiment été votre tasse de thé jusqu'à aujourd'hui. Pourquoi ce changement ?

C'est une idée du producteur des Vies de Loulou, Andres Vicente Gomez, qui m'a ensuite appelé pour

y a-t-il un flic pour sauver le président ?



■ *Leslie Nielsen, sinistre comme toujours* ■

Seconde aventure du Lieutenant Franck Drebin au cinéma, **Naked Gun 2 1/2** est, disons-le tout net, moins bon que le précédent. Attention, ça ne veut pas dire qu'on n'en ressort pas avec la rate dilatée, des crampes aux zygomatiques et le corps plié en deux comme à la fin du premier. Cela veut juste dire que cette fois, on n'a pas besoin d'un séjour à l'hôpital (vous savez, la grande maison où on met les malades, mais là n'est pas la question) pour s'en remettre. Les ZAZ ne se sont pas trop foulés, c'est vrai. Ils reprennent plan pour plan des gags de ***Police Squad***, la série télé où a été créé le personnage de Drebin.
Ceci dit, même quand ils ne se creusent pas trop, les ZAZ sont heureusement à mourir de rire. Les gags pullulent dans cette seconde enquête du policier le plus gaffeur de la galaxie. Du plus lourd au plus fin. Du plus facile au plus travaillé. Un véritable récital dont le "best of" serait dans l'ordre : un générique historique, une séquence romantique, parodie de **Ghost**, qui est véritablement à se pisser dessus, et un épique dîner à la Maison Blanche. Le genre de gags qu'on se racontera pendant longtemps.
Les ZAZ ont également réussi à faire ce qu'ils avaient déjà fait dans le premier **Naked Gun**, c'est-à-dire ne pas oublier de créer une intrigue policière crédible, avec tous les éléments indispensables (la poursuite, la fusillade, le mystérieux assassin, etc.) pour les détourner, sans que l'on sente la redite, sans que l'on ait une impression de déjà-vu. C'est très fort, ça. Ces types sont capables de se renouveler même quand ils abordent un genre identique, même s'ils ont décidé de ne pas trop en faire. On n'a pas fini de se marrer.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Gratuitement, quelques propos repiqués du dossier de presse :
Robert K. Weiss, producteur : *"Nous étions décidés cette fois à explorer les motivations secrètes des personnages et leur vie émotionnelle. Et puis nous nous sommes dit : Bof ..."*
David Zucker, réalisateur : *"Leslie Nielsen est toujours disponible, toujours prêt à faire de nouvelles expériences. C'est une des raisons pour lesquelles nous aimons tant travailler avec lui. En outre, George Peppard n'était pas libre."*

U.I.P. présente Leslie Nielsen dans une production Zucker/ Abrahams/ Zucker/ Paramount Pictures. *Y A-T-IL UN FLIC POUR SAUVER LE PRESIDENT ? (NAKED GUN 2 1/2 : THE SMELL OF FEAR*, USA - 1991) avec Priscilla Presley - George Kennedy - O. J. Simpson - Robert Goulet - Richard Griffiths photographie de Robert Stevens musique de Ira Newborn scénario de David Zucker & Pat Proft produit par Robert K. Weiss réalisé par David Zucker

11 septembre 1991 **1 h 25**

me dire "Tu es le metteur en scène pour ce genre de film !" J'ai lu le roman et j'ai pensé que ce n'était pas le moment pour moi de tourner **Les Vies de Loulou**. C'est en prenant l'avion pour Madrid que ma femme, qui était en train de lire le bouquin, m'a annoncé "Je trouve que c'est une histoire fantastique, le point de vue de la femme est tellement bien raconté." Du coup, j'ai commencé à y réfléchir, et la vision, très masculine, que j'avais de cette histoire a changé. A partir de là, j'ai été fasciné par les aventures de Loulou et par la possibilité de "devenir une femme" en réalisant le film.

Francesca Neri incarne Loulou de l'adolescence à l'âge adulte. Pourquoi une seule comédienne ?

Au départ, c'est une chose que je redoutais car le personnage grandit de 16 à 30 ans. Je suis finalement très satisfait de la performance de Francesca, elle a réussi cela d'une manière fantastique.

Comment définiriez-vous votre héroïne ? Un peu nymphomane sur les bords.

Pas du tout. Loulou est, selon moi, une femme très normale. Ce n'est pas que toutes les filles agissent comme elle, mais leurs désirs sont souvent identiques. Tout ce que Loulou fait, ce sont des actes que toutes les femmes que je connais ont accompli dans leur vie. Il n'y a rien d'exceptionnel jusqu'à la scène de l'inceste ! Mais l'inceste est une spéculation littéraire de l'auteur du livre. Porter sa femme au lit avec le frère de celle-ci, en lui couvrant les yeux pour qu'elle n'ait aucune responsabilité, est un acte d'amour fantastique. Je pense que, dans la réalité, cela se passe une fois sur dix mille.

C'est pourtant ce qui va déclencher la rupture ?

Pas tout à fait. Loulou part parce qu'elle a vu pour la première fois que Pablo peut aller avec une autre femme. Leur grande histoire d'amour commence alors à faiblir. Loulou ne peut repartir à zéro, ne peut chercher un autre Pablo, ce qui serait pourtant la seule chose à faire. Mais ce n'est pas là l'histoire de Loulou. Elle, elle aspire à autre chose, elle va toujours plus loin.

Votre fin est néanmoins très moralisatrice, avec, en somme, la femme infidèle qui rentre au foyer conjugal !

Complètement. C'est ce que j'aime dans cette histoire, un contexte moraliste avec une très grande transgression de l'intimité. Pour cette raison, beaucoup de gens très conservateurs m'ont dit après avoir vu le film "C'est bien... mais on ne peut pas !" (rires) Comme artiste, comme cinéaste, j'aime par dessus tout mettre les gens en conflit avec eux-mêmes. Si les conservateurs ne peuvent accepter **Les Vies de Loulou**, j'espère que les autres se rallieront à sa cause.

■ **Propos recueillis par Estelle RUET** ■



■ *Séquence chute libre avec Keanu Reeves et Patrick Swayze (POINT BREAK et non USHUAIA)* ■

point break, extrême limite

Doit-on conclure que **Aux Frontières de l'Aube** est une réussite exceptionnelle qui a échappé à son auteur, la toute belle Kathryn Bigelow ? Après le décevant mais beau **Blue Steel**, Kathryn Bigelow régresse encore d'un cran. **Point Break** ne possède même pas la sophistication et l'efficacité de **Blue Steel**, par ailleurs handicapé par un script minable. C'est l'un de ces polars rigoureusement anonymes que produit à la chaîne le cinéma américain. Une histoire purement fonctionnelle, une mise en scène qui ne l'est pas moins, et quelques séquences spectaculaires pour sortir de sa torpeur le spectateur.
Kathryn Bigelow s'est (semble-t-il) intéressée au projet **Point Break** pour quelques scènes anthologiques. Une poursuite à pied à travers un immense lotissement et, surtout, des plans aériens dignes d'un James Bond. En revanche, toutes les scènes de surf sont en dessous de celles tournées par John Milius dans **Graffiti Party**. Plastiquement sans relief et peu impressionnantes, elles donnent une idée assez précise de la platitude du film, avec notamment une première heure déprimante et bavarde où les flics Johnny Utah et Pappas infiltrent une bande de surfeurs soupçonnés de braquage de banques. Seule la personnalité de leur chef, Bodhi (Patrick Swayze), donne un semblant de vigueur. Bodhi, l'éternel beatnik, celui qui rêve d'une totale liberté tant sur l'eau que dans le ciel, celui qui rejette la société pour se consacrer à sa petite communauté. Une belle figure, idéaliste, en marge, anachronique, hantée par le spectre de l'Amérique de George Bush. Kathryn Bigelow ne dissimule jamais sa tendresse pour le personnage, contraint d'utiliser la violence sous les assauts des flics, et qui ira jusqu'au bout de son destin dans l'écume des titanesques rouleaux de Nouvelle-Zélande. Dommage que **Point Break** ne soit pas un film à la hauteur de ce "méchant" hors-norme, nettement plus attachant que ces crétins de flics qui s'obstinent à vouloir sa perte.

■ **Marc TOULLEC** ■

20th Century Fox présente Patrick Swayze - Keanu Reeves dans une production Largo Entertainment *POINT BREAK* (USA - 1991) avec Gary Busey - Lori Petty - John McGinley - James LeGros - John Philbin **photographie de** Donald Peterman **musique de** Mark Isham **scénario de** W. Peter Iliff & Rick King **produit par** James Cameron - Peter Abrams & Robert L. Levy **réalisé par** Kathryn Bigelow

28 août 1991 — **2 h 03**



■ *Une bande de jeunes qui s'éclatent* L'ECOLE DES HEROS ■

l'école des héros

L'été est vraiment une saison formidable. Pas seulement à cause du soleil, de la plage et des monokinis, mais parce que c'est la seule époque où on peut encore se taper des nanars sur écran géant dans des salles immenses aux trois-quarts vides.
Le principe est simple. On sait depuis longtemps que les Français ne vont pas au cinéma en été. Les distributeurs profitent donc des grandes chaleurs pour sortir des films qui n'ont aucun avenir commercial en salle, histoire d'avoir un argument de plus lorsqu'ils présenteront leurs produits aux chaines de télé et dans les rayons des vidéo-clubs. Dans le même temps, les directeurs de salle n'ont pas grand chose à se mettre sous la dent. Ils en profitent donc pour faire plaisir aux distributeurs puissants en pensant à la rentrée. Ce qui donne des discours du genre : "Je veux bien mettre ton petit film dans ma salle cet été, mais, en septembre, tu me files ton gros machin pour que je me fasse plein de ronds."
L'Ecole des Héros n'aurait eu aucune chance de sortir sans ces arrangements. Ce film pourrait tout aussi bien s'appeler **Die Younger** ou **Die Hard au Pensionnat**. Mais, bon, il s'appelle **L'Ecole des Héros**. Des terroristes prennent en otage tout un pensionnat d'élèves indisciplinés mais issus de familles riches. Cinq de ses jeunes gens, les plus dissipés, vont s'occuper des méchants kidnappeurs et délivrer leurs petits camarades. Le scénario (scénario ?) est à peine digne d'un téléfilm, les acteurs sont à claquer, le directeur photo semble avoir pris de bonnes vacances et Daniel Petrie Jr., Mr Quelconque lui-même, n'a absolument rien changé à son absence de style. Mais c'est l'été, et le soleil rend indulgent. Alors, **L'Ecole Des Héros** se laisse voir sans ennui. Si la salle est bien climatisée, si les fauteuils sont confortables, si on a bien mangé avant, si les pop-corns sont assez sucrés et si le voisin est une voisine, on pourrait même y trouver du plaisir.

■ Didier ALLOUCH ■

Columbia/Tri-Star présente Sean Astin - Lou Gossett Jr dans une production Tri-Star Pictures *L'ECOLE DES HEROS (TOY SOLDIERS*, USA 1991) avec Wil Wheaton - Keith Coogan - Denholm Elliot - R. Lee Ermey photographie de Rexford Metz musique de Robert Folk scénario de Daniel Petrie Jr. & David Koep d'après le roman de William Kennedy produit par Wayne William & Jack Fredman réalisé par Daniel Petrie Jr.

24 juillet 1991 1 h 52

miami blues

Une seule salle à Paris pour ce film "estival". Produit par Jonathan Demme, **Miami Blues** étudie le cas d'un tueur psychopathe, lequel aime particulièrement casser les doigts de ses victimes. Il se heurte à un flic minable et crasseux (Fred Ward), à qui il pique son flingue, son insigne et ... son râtelier ! Le dingue s'installe dans un charmant cottage en compagnie d'une étudiante qui faisait la pute pour arrondir ses fins de mois.
Joué par Alec Baldwin qui incarnait déjà un pasteur dément dans la série *Côte Ouest*, le dingue prend un plaisir fou à se faire passer pour un flic. Il n'hésite jamais à braquer les braqueurs pour vivre une existence médiocre, à bouffer les petits plats de sa tendre et chère (Jennifer Jason Leigh) et à s'envoyer à l'air.
Réalisateur de quelques séries B (**Private Duty Nurses**, **Hit Man**, **Vigilante Force**), George Armitage ne refait pas **Le Silence des Agneaux** auquel le nom de Jonathan Demme l'apparente forcément. **Miami Blues** est un pastiche tout en demi-teintes du rêve américain, de ces ménages qui n'aspirent qu'à un douillet foyer et à des marmots. Armitage, sur un script plus grinçant que sa mise en scène, dédramatise ainsi l'aspect thriller jusqu'à la parodie. Témoin le flic vedette, un type à l'hygiène plus douteuse que Columbo, toujours prêt à se goinfrer, mauvais tireur et trempant son ratelier dans un verre de whisky. Son adversaire, le psychopathe, met, par hasard, les menottes à deux des malfrats qu'il pistait depuis un an ! Impossible de tomber plus bas dans la hiérarchie des héros de la police...
Mélan humour noir et violence (parfois insoutenable quand Alec Baldwin se fait recoudre une arcade sourcilière explosée), **Miami Blues** se refuse à toutes les conventions du polar américain. Si Alec Baldwin et Fred Ward sont parfaits, Jennifer Jason Leigh, dans la peau de la pute-adolescente retardée idéalisant le mariage, est carrément sublime de naïveté, à la limite de la schyzophrénie. Quoiqu'il en soit, **Miami Blues** ne méritait pas une sortie aussi lamentable.

■ Marc TOULLEC ■

■ *Fred Ward, le flic sale et ringard de MIAMI BLUES* ■

Columbia/Tri-Star présente Alec Baldwin - Jennifer Jason Leigh - Fred Ward dans une production Orion Pictures International *MIAMI BLUES* (USA - 1990) avec Charles Napier - Nora Dunn - Martine Berwiche - Paul Gleason photographie de Tak Fujimoto musique de Gary Chang scénario de George Armitage d'après le roman de Charles Willeford produit par Jonathan Demme & Gary Goetzman réalisé par George Armitage

24 juillet 1991 1 h 40



■ *Divine prenant son bain dans LUST IN THE DUST* ■



■ *Billy Cristal et une vache. Vive la nature !* ■

lust in the dust

Lust in the Dust est un inédit de **Paul Bartel** qui date de plus de cinq ans et que *Les Films sans Frontière* ont décidé de déterrer. Bonne idée ? Oui, et non. Oui parce que **Lust in the Dust** est un véritable show Divine. Non parce qu'on est loin, très loin, des délires "Diviniens" justement de John Waters.
Lust in the Dust raconte la légende de Chili Verde, village du nouveau Mexique, qui recèle un trésor caché que tout le monde recherche. La carte qui mène à l'emplacement du magot est tatouée sur les fesses de devinez qui : Divine. Conçu au départ comme une énorme parodie des westerns spaghetti, **Lust in the Dust** devient très rapidement un spectacle qui pourrait s'appeler **Divine au Far West** tellement le travesti monstrueux bouffe l'écran et laisse peu d'espace à ses partenaires et à la parodie. Ceci dit, ce n'est pas un mal, parce que côté qualité du film, on est loin d'atteindre des sommets. Et on ne peut pas dire que le scénario soit à mourir de rire, Bartel et ses producteurs visent le grand public, ils ont tout le temps peur d'aller trop loin. Ce désir de plaire au plus grand nombre est tellement présent que parfois on n'a pas l'impression de voir une parodie mais bel et bien un de ces films que les Italiens produisaient à la pelle dans les années 70. Et en moins drôle. Mais, il y a Divine, et revoir le travelo le plus génial de la planète est un plaisir immense. L'abord de ses cuisses d'acier sans le faire exprès le cou de nains qui lui broutent le minou, il entame un numéro de chant dans un saloon, il prend des airs d'ingénue en se baignant tout nu dans un lac sous les yeux bleus de Tab Hunter, il raconte l'histoire de son "viol" par une bande de hors la loi terribles qu'il a vite fait de mettre sur les genoux. Tout cela vaut le détour et vous donnera sans doute envie de vous retaper les bons vieux John Waters, avec un Divine qui n'hésitait pas à dépasser les limites, à gerber partout, à bouffer de la merde. C'était quand même autre chose.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Les Films sans Frontière présente Divine, Tab Hunter dans une production New World *LUST IN THE DUST* (USA - 1985) avec Lainie Kazan, Geoffrey Lewis, Henry Silva - Caesar Romero **photographie de** Paul Lohmann **musique de** Peter Matz **scénario de** Philip John Taylor **produit par** Tab Hunter & Allan Glaser **réalisé par** Paul Bartel

24 juillet 91 **1 h 25**

la vie, l'amour... les vaches

On sait que Billy Cristal est un comique populaire Outre-Atlantique, mais personne n'aurait osé imaginer que ce **City Slickers** au titre français foncièrement débile allait atteindre les cent millions de dollars de recette. L'explication de ce phénoménal succès est double. **City Slickers** aborde deux grands sujets de préoccupation de la société urbaine américaine : la peur de vieillir et le retour à la nature. C'est un film qui tombe au bon moment, et non une entreprise opportuniste.
Les citadins du films sont trois copains, Mitch, Ed et Phil. Trois types qui ne pensent qu'à échapper à leur vie trop routinière, trop frustrante. Pour cela, ils partent en vacances dans les endroits les plus insolites qui soient. La dernière fois, c'était à Pampelune, pendant la Féria, et Mitch s'était fait encorner le derrière par un taureau lâché dans la ville. Il jure bien que c'en est terminé de ces vacances aventureuses. Mais un an plus tard, les trois potes sont de plus en plus tristes. Phil s'est fait jeter par sa femme, Ed s'ennuie et Mitch a de plus en plus de mal à accepter son âge. Pour se remettre, Ed leur propose des vacances un peu spéciales : partir deux semaines dans le Nouveau Mexique pour escorter un troupeau. Jouer au cow-boy, quoi. Avec le cheval, le lasso, le chapeau et tout le tralala. "Après tout pourquoi pas ?" se disent-ils. Les voilà partis dans une aventure qui va vraiment changer leur existence.
Les personnages de **City Slickers** ne sont pas seulement attachants parce qu'ils sont interprétés par des acteurs sympas, ils existent, ils sont humains, sincères et très proches de nous. Leurs doutes sont les nôtres, on aimerait avoir leur humour et pouvoir accepter les responsabilités qu'ils assument. En un mot, ils deviennent les héros d'un Western auquel on a tous rêvé. Pas étonnant donc que le film soit un tel triomphe. Il fait rêver sans démagogie, il nous ramène à une période que l'on aimerait tous connaître. C'est un film heureux sans être un seul instant béat. De la même veine que **Stand by me** ou **Parenthood**. **City Slicker** nous offre un éphémère sentiment de bien-être. Acceptons-le, avec gratitude.

■ **Didier ALLOUCH** ■

UGC présente Billy Cristal, Daniel Stern, Bruno Kirby dans une production Castle Rock Entertainment *L'AMOUR, LA VIE... LES VACHES (CITY SLICKERS* USA - 1991) avec Patricia Wettig, Jack Palance, Helen Slater **photographie de** Dean Semler **musique de** Marc Shaiman **scénario de** Lowell Ganz & Babaloo Mandel **produit par** Irby Smith **réalisé par** Ron Underwood

4 septembre 1991 **1 h 55**

mort en sursis

Voici trois ans que traîne sur les étagères ce **Mort en Sursis** que Geoff Murphy a tourné en Nouvelle-Zélande après ses déboires sur les plateaux de **Predator** et **Rent-A-Cop**. Murphy, par dépit et rage, aurait dû tourner un film plutôt hargneux, plutôt agressif. Niet. Geoff Murphy, loin de ses grandes réussites (**Utu**, **Le Dernier Survivant**) ou même de ses meilleurs boulots de commande aux States (**Young Guns 2**), s'adonne sans vergogne au remake d'un de ses premiers films, **Goodbye Pork Pie**, dont il emprunte la structure, à savoir la course-poursuite.
Le journaliste néo-zélandais Alf Winters et sa copine, Américaine Melissa Jones, reviennent d'un voyage aux Etats-Unis. Le couple échappe à plusieurs accidents spectaculaires et curieusement orchestrés. Les dits accidents sont provoqués par des tueurs qui courent les amants à travers la Nouvelle-Zélande. Pourquoi ? Petit malin, Geoff Murphy ne révèle le pot aux roses qu'au bout d'une heure de film. Evidemment **Mort en Sursis** ne peut cacher sa dette envers Hitchcock (**La Mort aux Trousses** plus particulièrement), envers le road-movie, un genre typiquement américain que Murphy avait déjà piraté sur le mode picaresque (**Goodbye Pork Pie** justement). Malheureusement, le cinéaste a la main lourde et la caméra fatigue à suivre le couple en fuite. Geoff Murphy aligne les péripéties avec l'imagination du plus tâcheron des réalisateurs de séries B. Flics ripoux, hommes d'affaires véreux, tueurs en hélicoptère... Les clichés radinent tous. Le côté "visite guidée de la Nouvelle-Zélande"

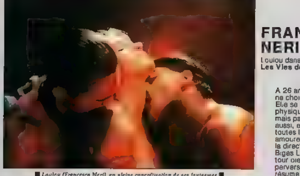


ne rapportera pas un seul billet d'avion à la *New Zealand Airlines*. Sorti furtivement en salles (deux double-programmes à Paris), **Mort en Sursis** correspond davantage au format de la vidéo qui devrait effacer des carences vraiment trop flagrantes sur grand écran.

■ **Marc TOULLEC** ■

Sideral/Initial Groupe présente Temuera Morrison, Lisa Eilbacher **dans *MORT EN SURSIS (NEVER SAY DIE*** Nouvelle-Zélande - 1988) avec Tony Barry, George Wendt - Geoff Murphy **photographie de** Rory O'Shea **musique de** Billy Kristian & Sam Negri **produit par** Geoff Murphy & Murray Newey **écrit et réalisé par** Geoff Murphy

24 juillet 1991 **1 h 45**



■ *Loulou (Francesca Neri), en pleine concrétisation de ses fantasmes* ■

FRANCESCA NERI

Loulou dans
Les Vies de Loulou

A 26 ans, Francesca Neri ne choisit pas la facilité. Elle se met à nu, physiquement parlant, mais psychologiquement aussi, et goûte à toutes les combinaisons amoureuses sous la direction du cinéaste Bigas Luna. Tour à tour oie blanche et femme perverse, la Francesca résume l'expérience des *Vies de Loulou*

les vies de loulou

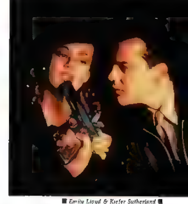
La petite Loulou savoure le plus beau des dépucelages à 16 ans et s'amourache de son Pablo, plus vieux de 10. Quelques années plus tard, Pablo et Loulou se retrouvent, remercient régulièrement le Kamasutra, se marient, et ont une petite fille (le cinéma a ceci d'étonnant qu'il permet tous les raccourcis, mais bon, c'est pas nouveau). Loulou et Pablo veulent sexuellement aller plus loin que dans leur relation conjugale où, déjà, ils se la donnent pas mal (rien de vraiment spectaculaire, mais ils aiment ça, ça aide), et partent à la chasse au travesti. Ils en attrapent un au coin d'une rue qui participera très légèrement à leurs ébats amoureux, et deviendra leur ami. Pablo, très affectueux, offre ensuite à sa Loulou son frère sans qu'elle le sache (elle a les yeux bandés, le frère non, mais il compense ailleurs). Là-dessus, Loulou craque et quitte Pablo pour une cassette vidéo hard homo, qu'elle se repasse incessamment, ça l'excite. Elle décide de vivre ses fantasmes jusqu'au bout et se livre après paiement à trois superbes homosexuels. Ravie, on le serait à moins (attention, le "on" évoque Loulou dans le cas présent !), elle se laisse entraîner par les trois éphèbes dans des soirées sado-masos où des gros porcs se rincent l'oeil et le reste. Humiliée, Loulou réalise alors son erreur pendant que le travesti, telle la cavalerie, arrive au bon moment pour la sortir du pétrin. Loulou tombe enfin dans les bras de Pablo, qui a attendu sagement, amoureusement, et un peu comme un con il faut dire. Happy-end de rigueur.

Un bon point, les intentions sont louables. Car en gros barbu qu'il est, Bigas Luna a malgré tout réussi à imposer une vision féminine des choses. La morale est ce qu'elle est, très morale, ça ne gêne que très moyennement le récit. Par contre, là où ça coince, pour autant film érotique qu'il se veut, **Les Vies de Loulou** raconte tellement le sexe, ses joies, ses déceptions, ses fantasmes, de façon cérébrale, que la relation entre le film et le spectateur en devient désespérément platonique. Les personnages font, refont l'amour et pourraient le faire encore cent fois plus qu'on ne s'en trouverait pas plus ému à tous les niveaux. Qu'elles soient joyeuses, au début, ou sinistres, à la fin, les scènes d'amour ne font pas décoller l'érectomètre. Aux prises de tête de Bigas Luna, on préfèrera donc les corps à corps du "Deus Sex Machina" Tinto Brass.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Bac Films présente Francesca Neri Oscar Ladoire - Maria Barranco dans *LES VIES DE LOULOU (LAS EVADES DE LULU*, Espagne 1990) photographie de Fernando Arribas musique de Carlos Segarra scénario de Almudena Grandes & Bigas Lunas d'après le roman de Almudena Grandes produit par Andres Vicente Gomez réalisé par Bigas Luna

10 juillet 1991 — 1 h 42



■ *Emily Lloyd & Kiefer Sutherland* ■

chicago joe et la showgirl

Le public français n'a pas de chance. Bernard Rose a réalisé, il y a deux ans, **Paperhouse**, une petite merveille de film onirique découvert et primé à Avoriaz. Pourtant, aucun distributeur n'a voulu sortir le film en France. Son film suivant, **Chicago Joe et la Showgirl** aura par contre droit à une sortie nationale. Mais, là, de merveille, il n'en est absolument pas question. On serait même beaucoup plus proche du contraire.

Dans un Londres ravagé par les bombardements allemands de la dernière guerre, une midinette anglaise et un soldat américain grande gueule vivent une histoire d'amour parsemée de violence et de tuerie. Cette espèce de **Bonnie and Clyde** cartoonesque est, paraît-il, une histoire vraie, mais personne n'en à rien à faire.

Ce qui est plus grave, c'est qu'on se demande vraiment où est passé le talent de Bernard Rose. Il avait si bien dirigé la gamine de **Paperhouse** qu'on se demande comment il n'arrive pas à faire dire deux phrases de suite à Emily Lloyd sans qu'elle paraisse ridicule, et à imposer un Kiefer Sutherland qui a toujours l'air de ne pas trop

"

J'ai accepté le rôle de Loulou car je n'avais aucune autre proposition en vue. Je n'avais donc pas vraiment le choix. C'est vrai qu'au début j'ai eu un peu peur à cause des étiquettes que les gens collent facilement. Mais bizarrement **Les Vies de Loulou** n'a pas écopé du label "érotique", ce qui est plutôt bien pour mon avenir professionnel. Depuis, d'ailleurs, on m'a proposé des rôles très différents.

Le film a été plus dur pour moi en tant que femme qu'en tant que comédienne. Faire l'actrice est mon boulot. En fait, le début a été un véritable choc puisque Bigas Luna a décidé de commencer le tournage par les séquences les plus fortes. Il ne filmait absolument pas dans l'ordre chronologique, mais carrément à l'envers. Trois jours après avoir été engagée, je me suis retrouvée dans la scène sado-maso. En comparaison, le reste du film a bien entendu été plus facile !

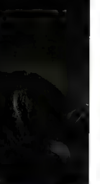
Pendant le tournage, je ne regardais pas les rushes. J'ai vu le film terminé comme n'importe quel spectateur. Il m'a beaucoup plu. J'ai revu **Les Vies de Loulou** un peu plus tard, et c'est seulement là que j'ai pu porter un jugement sur mon travail.



■ *Loulou, jeune : une métamorphose étonnante signée Francesca Neri* ■

Le maquillage, les perruques différentes, etc..., tout cela m'a aidée à passer de l'adolescence à l'âge adulte. Je me suis efforcée d'adopter une démarche, une gestuelle et une façon de parler différentes. J'ai surtout intégré dans le jeu mes sensations de femme et mes souvenirs d'adolescente. "

■ Propos recueillis par Estelle RUET ■



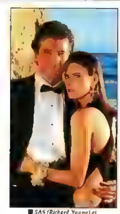
savoir ce qu'il fout là. Il avait si bien décrit les cauchemars intérieurs d'une petite fille qu'on se demande comment il n'arrive pas à nous expliquer les motivations de ses deux idiots qui lui servent de héros. Il avait si bien réussi à nous raconter une histoire sur le mode onirique qu'on se demande comment il parvient à ne pas nous intéresser une seule seconde à son petit fait divers. Il avait si bien imposé l'univers de **Paperhouse** sans que l'on doute de sa réalité qu'on se demande comment il ne réussit pas à nous faire croire un seul instant à son Londres de carton pâte.

Paperhouse, joli film incroyablement mis en scène, avait révélé un véritable magicien des images, un vrai conteur d'histoire. La magie s'est envolée et **Chicago Joe et la Showgirl** est une histoire bien terre à terre qui aurait pu être autre chose. Ou ne pas être. On ne s'en porterait pas plus mal.

■ Didier ALLOUCH ■

Bac Films présente Kiefer Sutherland & Emily Lloyd **dans** ***CHICAGO JOE ET LA SHOWGIRL (CHICAGO JOE AND THE SHOWGIRL*** USA/Grande-Bretagne 1991) avec Patsy Kensit - Keith Allen - Liz Fraser - Alexandra Pigg **photographie de** Mike Southon **musique de** Hans Zimmer **scénario de** David Yallop **produit par** Tim Bevan **réalisé par** Bernard Rose

17 juillet 1991 **1 h 43**



■ *SAS (Richard Young) et un ornement anonyme* ■

l'oeil de la veuve

Grande figure du roman de gare, le personnage de SAS ne sera jamais un héros de cinéma. Enfin, en tous les cas, pas si il est montré comme dans cet **Oeil de la Veuve**, gros balourd, plein de blé, entouré de super nanas, jouant les James Bond. Personne ne s'occupe de savoir si l'histoire est assez bien ficelée, si les acteurs sont assez bien dirigés, si les poursuites et les fusillades sont assez bien mises en scène ou si le café est assez chaud. Tout le monde s'en fout. De toute façon, le producteur a rentabilisé un maximum, le film étant déjà bénéficiaire avant le premier tour de manivelle grâce à un système de co-production et de pré-vente basé sur la notoriété du Prince Malko.

Alors, on s'en fout, on fait ça vite fait histoire d'avoir quelque chose à montrer à tous ceux qui ont mis de l'argent dans le projet. On filme mal de molles séquences d'action sur fond de paysage idyllique ou de carte postale touristique. On entoure le héros de supergonzes avec des gros lolos qui se baladent tout le temps à moitié à poil. On met de vieux acteurs sur le déclin dans le casting pour avoir une ou deux têtes connues à l'écran, même si on a du mal à se souvenir de leur nom. On raconte une vague histoire de CIA, de trafic d'armes, d'Iraniens, de vengeance, d'attentat terroriste. Et on obtient un espèce de gloubi-boulga édifiant proche du ridicule absolu. En quelque sorte, **L'Oeil de la Veuve**, c'est le film que réaliseraient les ZAZ s'ils décidaient un jour de s'attaquer à une parodie de film d'espionnage. Sauf que là, c'est sérieux, donc sinistre.

■ Didier ALLOUCH ■

Eridan Film présente Richard Young - Fred Murray Abraham **dans** ***L'OEIL DE LA VEUVE (EYE OF THE WIDOW***, France-USA-Grande Bretagne 1991) avec Annabel Schofield - Mel Ferrer - Patrick Mac Nee - Ben Cross **photographie de** Arthur Wooster **musique de** Hubert Rostaing & Yvan Julien **scénario d'après** l'oeuvre de Gérard de Villiers **produit par** Daniel Carillo **réalisé par** Andrew Mc Laglen

17 juillet 91 **1 h 40**

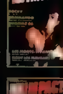
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
25 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 85.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série : Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, Bloody Bird, L'Emprise.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, La série B américaine.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc., The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Aliens.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Delta, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Olsen.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Phantasm I et II, Faux Semblants.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24 Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, [illegible].
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Envoyé Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.

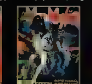




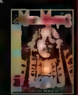












BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

				23	25	27	29	30	31
32	33	34	35	36	37	38	39	40	41
42	43	44	45	46	47	48	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61
62	63	64	65	66	67	68	69	70	37HS

IMPACT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29	30	31		

Pour commander découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 26 et 28 épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.

Des acteurs ? Gary Busey - Darlanne Fuegel - Griffin Dunne - Karen Allen - Peter Weller - Brian Dennehy - Wings Hauser - Faye Dunaway - Billy Drago - Steve James - Robert Z'Dar

Des réalisateurs ? John MacKenzie - Andy Sidaris - Carl Schenkel - Francis Delia - Gordon Hessler - Renny Harlin

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France.

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand.

▲ par Marcel BUREL & Cie ▲

ford fairlane,
rock'n roll détective

"Kojak Columbo l'inspecteur Harry à l'hospice !" annonce fièrement la jaquette qui pour une fois n'exagère pas. **Ford Fairlane** est le film le plus réjouissant à visionner en vidéo actuellement. Il y a bien longtemps qu'on ne s'était éclaté de façon si définitive. Caricaturant le roman noir intelligemment, le scénario, inracontable, démarre sur la mort mystérieuse d'un chanteur de hard-rock. Fairlane est un privé dont la clientèle appartient à l'industrie musicale, il s'occupe donc de l'affaire. Sous prétexte de retrouver une jeune fille, il nous entraîne dans un monde farfelu où son humour incisif fait mouche. Les dialogues assenés avec conviction provoquent des ravages au niveau des zygomatiques. Renny Harlin mène la fête et se révèle doué pour la parodie. Il y a du film culte dans l'air !

C.B.S. Fox présente ***FORD FAIRLANE, ROCK'N ROLL DETECTIVE (THE ADVENTURES OF FORD FAIRLANE***, USA - 1990) **avec** Andrew Dice Clay - Wayne Newton - Priscilia Presley - Robert Englund **réalisé par** Renny Harlin



▲ *Andrew Dice Clay* ▲

guns

Cinquième épisode de la série entamée avec **Malibu Express** par Andy Sidaris, **Guns** ne décevra pas les amateurs des précédents. A défaut d'avoir du style, Sidaris a des obsessions qui donnent à ses oeuvrettes une unité de ton (ceci pour ne pas dire qu'on a l'impression, en fait, de visionner le même film depuis quelques années). Mais change-t-on une équipe qui gagne ? Oui. La seule différence notable d'avec l'épisode précédent est le remplacement de la pulpeuse Hope Marie Carlton par Roberta Vasquez, nettement plus "en formes". Les connaisseurs apprécieront ! L'intrigue tourne autour d'un trafic d'armes entre la Chine et l'Amérique du Sud et est épicée d'une histoire de vengeance. Erik Estrada, "le Valet de Carreau" veut la peau de Donna Hamilton (une sorte de "Drôle de Dame") après avoir tué son père quelques années plus tôt et violé sa mère quelques séquences plus haut. Sinon, on a droit aux habituelles séquences de déshabillage, aux athlètes body-buildés, aux explosions, aux tueurs travestis, et même à des ninjas !

G.C.R. présente ***GUNS*** (USA - 1990) **avec** Erik Estrada - Dona Speir - Roberta Vasquez **réalisé par** Andy Sidaris

▲ *Roberta Vasquez* ▲



▲ *Michael "Jaune citron" Dudikoff* ▲

force de frappe

Cet **American Ninja IV** réunit les deux vedettes de la série. Michael Dudikoff, désormais dans une retraite écolo-pacifiste, et son successeur, David Bradley. Le second s'étant fait capturer dans un pays d'Afrique tropicale, le premier se laisse convaincre, et vient à sa rescousse pour dérouiller les black ninjas du cheikh Ali Maskood et un colonel sadique à sa solde.
Cedric Sundstrom (American Ninja III) veille au grain et aux règles du genre. Après un préambule sur fond de chasse à l'homme, il aligne les tortures, les démonstrations de puissance des ninjas, les exécutions sommaires. L'aventure se termine par l'assaut du camp des ninjas par une horde furieuse. Comme les ninjas multicolores sont toujours aussi photogéniques, on peut prendre un certain plaisir.

Delta Vidéo présente ***FORCE DE FRAPPE (AMERICAN NINJA IV : THE ANNIHILATION***, USA - 1990) **avec** David Bradley - Michael Dudikoff - James Booth **réalisé par** Cedric Sundstrom



▲ Faye Dunaway ▲

silhouette

Un superbe thriller tourné pour le câble par l'Allemand Carl Schenkel (**Out of Order**). La très liftée Faye Dunayay y incarne Samantha Kimball, une architecte traversant le Texas dans sa Mercédès. Un accident et la voilà contrainte de passer la nuit dans le motel d'une petite bourgade, "le bout du monde" selon ses habitants. Elle assiste, depuis sa chambre, à l'assassinat d'une serveuse par un tueur dont elle distingue seulement la silhouette. Qui est l'assassin ?
Carl Schenkel sait ménager ses effets de suspense. Sa caméra flotte littéralement lors des séquences fortes, se cabre, adopte des positions obliques. Une atmosphère pesante et nocturne aidant, **Silhouette** sort de la routine, par la seule virtuosité de sa mise en scène, des classiques histoires de tueur traquant des victimes apeurées. Une mise en scène unique dans les annales de la télévision, et désormais même rare sur grand écran.

G.C.R. présente *SILHOUETTE* (USA 1990) avec Faye Dunaway - Talisa Soto - David Rasche réalisé par Carl Schenkel

the last riders

Voilà qui ne vas pas contribuer à redorer le blason des motards. **Equipée Sauvage** aux petites bottes, **The Last Riders** est un western bitumé doté de vilains hell's, de flics ripoux et de saloons. Mené au rythme de mélodies hard rock d'un groupe féminin, le film illustre la fuite de Johnny Wilson (le bellâtre Erik Estrada) à la suite d'une affaire de drogue. Chemin faisant, il rencontre le grand amour. Mais un keuf vicieux le retrouve pour lui mettre sur le dos ses anciens compagnons de bécane. Souffle alors l'ouragan de la vendetta !
Aussi brutal que dans **Blood Money**, Joseph Merhi souligne bien les impacts de balles, défonce les têtes contre les murs, grille vif quelques comparses, bute une petite fille, vide des chargeurs à bout portant... Il fallait bien ça pour faire oublier que Erik Estrada a été le héros (motard encore) de la ringardissime série *Chips*.

Zénith Productions présente THE LAST RIDERS (USA 1989) avec Erik Estrada - William Smith - Armanda Sylvester réalisé par Joseph Merhi

▲ Steve James ▲

street hunter

Le géant Black Steve James (American Ninja) revêt la tunique du détective Logan Blade, ex-flic limogé, et s'oppose à un Colonel (Reb Brown), entraîneur des sbires d'un trafiquant de drogue. Le dit Colonel compulse des bouquins de stragégie militaire, une biographie d'Alexandre le Grand et rêve de "dominer le monde".
Nettement influencé par le western spaghetti, ce **Street Hunter** illustre une suite de gunfights violents mais point imaginatifs. Les conventions du justicier de l'écran répondent présent à l'appel et Steve James ne rechigne pas à donner des leçons de civisme entre deux coups de feu. Reste aussi une atmosphère déprimante (le film se déroule presque essentiellement de nuit) et des seconds rôles choisis pour leur laideur physique.

Partner & Partner présente *STREET HUNTER* (USA, 1990) avec Steve James - Reb Brown - John Leguizamo - Valerie Pettiford réalisé par John A. Gallagher

blood money

Depuis **L'Arme Fatale**, le Vietnam n'en finit plus de générer de bons flics et des malfrats impitoyables. Le bon flic de **Blood Money** est Jack Saxon, chargé par le FBI de mettre derrière les verrous Miller, faux monnayeur qui lui a jadis sauvé la vie...
Réalisateur de **The Last Riders**, Joseph Merhi, s'adonne une fois de plus à la violence débridée, histoire de colmater les carences d'un scénario raduté pour la millième fois. Le flic connaît des problèmes de ménage avec sa petite amie, laquelle est enlevée par le vilain, puis délivrée. Mais **Blood Money**, tout conforme qu'il est aux normes les plus répandues de la série B, est de facture correcte. Aux côtés de l'inévitable Wings Hauser, Robert Z'Dar compose un méchant assez terrible, débarrassé qu'il est du maquillage des deux **Maniac Cop**.

G.C.R. présente *BLOOD MONEY* (USA 1990) avec Wings Hauser - Robert Z'Dar - Karen Black réalisé par Joseph Merhi



▲ Robert Z'Dar ▲

passion criminelle

Succombant aux charmes d'une inconnue, Cliff Murphy ne se doute pas que le réveil sera difficile : la belle ensorceleuse a disparu, et à sa place, il trouve le cadavre de son nouvel employeur ! Sur les conseils de son avocate, il se livre à la police et va directement en prison. Lors de son procès, il découvre qu'il est au coeur d'une machiavélique machination. A partir de là, le scénario commence à prendre l'eau. Cliff sort de prison par la magie d'un simple coup de téléphone (bravo les matons ricains !) et tente de démêler les fils d'une intrigue tortueuse et tirée par les cheveux. La fin ne justifiait vraiment pas les moyens. Par contre, l'histoire équilibre habilement les degrés de suspicion entre les protagonistes. Ne reste qu'un polar de série qui sombrera rapidement dans l'oubli. Paix à ses cendres.

C.B.S. Fox présente *PASSION CRIMINELLE (BACK STAB)* USA 1990) avec James Brolin - Meg Foster - Dorothée Berryman réalisé par James Kaufman



▲ *Peter Weller* ▲

obsession fatale

Une bien curieuse et très extrémiste love story fortement teintée de paranoïa. Juan Castel, un peintre (Peter Weller), tombe éperdument amoureux d'une énigmatique jeune femme (Jane Seymour), laquelle disparaît régulièrement sans explication. Le peintre craque et dépérit jusqu'au drame passionnel.
Malgré une mise en scène sage et conventionnelle, **Obsession Fatale** captive par l'impeccable mécanisme de son scénario, qui ne porte aucun jugement sur les agissements de ses protogonistes. Un surprenant parti-pris de froideur, de constante retenue. Entre la prétendue folie du peintre et l'adultère de Maria, il y aurait bien une solution, mais le réalisateur se contente de lâcher quelques mots qui épaississent encore le mystère. Pas mal du tout.

Delta Vidéo présente ***OBSESSION FATALE (THE TUNNEL,*** Espagne/Argentine - 1988) avec Peter Weller - Jane Seymour - Fernando Rey **réalisé par** Antonio Drove

l'arme secrète

Téléfilm australien de prestige, **L'Arme Secrète** relate une histoire vraie. Employé dans une centrale nucléaire israélienne fabriquant clandestinement des bombes atomiques, un jeune savant met les voiles après avoir pris quelques photos, se convertit à une autre religion et s'installe à Sidney en Australie. Sollicité par la presse britannique désireuse de publier son histoire, il est pris en chasse par les services secrets israéliens...
Rien à voir avec les classiques films d'espionnage. Très documenté, **L'Arme Secrète** s'attache à décrire le parcours d'un homme partagé entre son devoir vis-à-vis du monde et son attachement à son pays natal. D'une facture traditionnelle, le film montre remarquablement les mécanismes du Mossad, leur technique de surveillance et les condamne énergiquement. Jérusalem n'en sort pas grandi. Quant à Karen Allen, elle incarne une espionne sioniste tour à tour extrêmement dure (elle laisse un de ses amants professionnels se faire exécuter) et sentimentale lorsque la cible titille la femme qui sommeille en elle.

G.C.R. présente ***L'ARME SECRETE (SECRET WEAPON,*** Australie/USA - 1990) avec Griffin Dunne - Karen Allen - Jeroen Krabbé **réalisé par** Ian Sharp

combat sans merci

Du kickboxing encore, mais nettement supérieur à la moyenne des sous-Van Damme. Un gang de braqueurs essaie de mettre la main sur un morceau de pizza en plastique où s'imprime l'empreinte d'une clef. Le gang est en possession d'une adolescente recueillie par un ancien du Vietnam sacrément doué pour les arts martiaux. Il demande l'hospitalité à un pote (le chef des malfrats, en fait) dont les deux fils prennent sa cause à coeur...
Si l'on accepte le fait que tous les protagonistes sont des champions de kickboxing, **Combat sans Merci** est un régal. Après un casse spectaculaire, le scénario aligne les affrontements, tous violents et particulièrement bien réglés. Evidemment, on passe par un flash-back au Vietnam, par une initiation aux arts martiaux... La dernière demi-heure s'avère très cornélienne avec duels méchants d'un père contre son fils adoptif, et des deux frères l'un contre l'autre. Bonard.

G.C.R. présente ***COMBAT SANS MERCI (BREATHING FIRE,*** USA - 1990) avec Jonathan Ke Quan - Jerry Trimble - Eddie Saavedra - Bolo Yeung **réalisé par** Lou Kennedy & Brandon De Wilde

dadah connection

Nick Masters, ex-CIA, infiltre un réseau de trafiquants de drogue mené par un malfrat qui liquide tous ses concurrents.
Histoire simple. Réalisé par Toby Russell, fils de Ken, **Dadah Connection** est méritant pour ses efforts de mise en scène dans un genre, la série B taïwanaise, où le n'importe quoi est souvent de rigueur. Malgré des plans bancals et un environnement peu photogénique (**Dadah Connection** ne donne vraiment pas envie de visiter la Malaisie), Toby Russell tire son épingle du jeu. Après un prologue qui singe le début de **Il Etait une Fois dans l'Ouest**, le cinéaste s'adonne sans retenue à la violence. Exécutions, virée sanglante dans une boîte façon Sam Peckinpah, kung-fu nouvelle manière avec cascades effarantes... Et Toby Russell cède de nouveau au western lors du duel final sur les toits !

Antarès-Travelling présente ***THE DADAH CONNECTION*** (Taïwan/Hong Kong - 1989) avec Alexander Lowe - Jacintha Lee - Steve Tartaglia **réalisé par** Toby Russell

secrets de guerre

Ce téléfilm est le premier traitant de la Guerre du Golfe à nous parvenir. Il donne une vision réaliste (semble-t-il) du monde de l'espionnage et du renseignement.
Reprenant ses activités après dix années d'interruption, l'agent Kate Del'Amico, flanquée de deux débutants, débarque au Koweit quelques jours avant l'invasion irakienne. Son espion d'époux décide d'aller la récupérer en dépit de l'interdiction de l'agence...
Sortant peu de temps après les événements, le film s'adresse à notre mémoire immédiate et, en utilisant des images d'actualité, parvient à donner un sentiment de vérité. L'action et le suspense n'en sont pas oubliés pour autant.

Warner Home Vidéo présente ***SECRETS DE GUERRE (THE COMPANY II,*** USA - 1991) avec Linda Purl, Anthony John Denison - John Slattery **réalisé par** Michael Fresco

l'indésirable

Un psycho-killer qui ne ressemble à aucun autre, même s'il se rapproche quelque peu du **Beau-Père**. Martyrisé durant son enfance, Tom Sykes est interné durant de longues années pour avoir fait cramé ses bourreaux de parents. Il sort de l'hôpital psychiatrique et, clandestinement, s'installe dans le grenier d'une grande maison où vient s'installer un couple et leurs deux enfants. Désireux de mener une vie familiale normale, il organise un sombre complot pour séparer épouse et mari, et rencontrer ensuite l'élue de son cœur...
L'Indésirable sort de la routine du genre par la seule personnalité de son "héros", dont les ruses pour arriver à ses fins sont captivantes. Mais, derrière la simple démonstration d'une folie homicide, il y a assez de délicatesse, de compréhension envers Tom Sykes pour ne pas tomber dans les pièges des "serial-killers". Ce n'est pas **Henry**, ni **Le Silence des Agneaux**, mais on n'en est pas très loin. Gary Busey, dans le rôle du psychopathe, est extraordinaire.

Delta Vidéo présente ***L'INDESIRABLE (HIDER IN THE HOUSE,*** USA - 1989) avec Gary Busey - Mimi Rogers - Michael McKean **réalisé par** Matthew Patrick



▼ *Gary Busey* ▼





▲ *Billy Drago* ▲

freeway

Un grand film. Réalisé par Francis Delia qui, sous le pseudonyme de F. Pope, a tourné quelques uns des meilleurs pornos cultes (**Night Dreams & Café Flesh** surtout), **Freeway** compte parmi les plus belles illustrations de la folie homicide. Heller, un prêtre dément, prédit l'Apocalypse en liquidant depuis sa voiture d'autres automobilistes. Sunny Harper, une infirmière dont le mari a péri sous les balles de Heller, mène l'enquête en compagnie d'un détective...
Francis Delia trouve, très simplement, la formule miracle, celle qui permet de rendre inquiétant un véhicule, de donner des aspects dantesques aux routes de Los Angeles, de crédibiliser la folie mystique de Heller, ange exterminateur des temps modernes. La découverte de son appartement, ses incantations finales devant le brasier d'une voiture et sur fond d'échangeur d'autoroute ("le trône de l'Apocalypse") sont d'inoubliables instants de cinéma. Proche du **Police Fédérale Los Angeles** de Friedkin, **Freeway** excerce un grand pouvoir de fascination, que Darlanne Fluegel (comédienne commune à Friedkin et Delia) et Billy Drago (Heller) ont ressenti sur le plateau.

Delta Vidéo présente ***FREEWAY*** (USA - 1988) avec Darlanne Fluegel - James Russo - Billy Drago **réalisé** par Francis Delia

l'enfer bleu

Le cinéma américain est plein de flics intègres qui mènent leur enquête jusqu'au bout malgré des supérieurs trop timorés. Franck Daly (Brian Dennehy), héros de **L'Enfer Bleu**, et son équipe tentent vainement de démanteler un réseau de trafiquants de drogue. Ils en oublient le règlement et finissent par mener leur investigation en marge de la loi.
Nanti d'un budget coquet, le film de John MacKenzie (**Le Quatrième Protocole**) met autant en vedette la complicité qui unit les flics sous la coupe de Daly que la violence... De ce côté-là, pas d'excès, mais de l'efficacité. Une trouvaille cocasse : les flics planquent les 50 millions de dollars qu'ils ont piqués aux escrocs dans une fosse septique bien remplie. De l'argent sale destiné aux guerillas d'Amérique du Sud !

G.C.R. présente **L'ENFER BLEU (BLUE HEAT**, USA - 1990) avec Brian Dennehy - Joe Pantoliano - Jeff Fahey - Bill Paxton **réalisé par** John MacKenzie

alliance finale

Tourné en Afrique du Sud, ce petit film est censé se dérouler à Goldcrest, Texas ! De retour au pays, Will Colton, ex-commando, est décidé à venger le massacre de sa famille quelques années plus tôt. Aidé d'un puma, il met à mal la bande de motards qui tient la ville en coupe, réglée avec la bienveillance des autorités. Il faut dire que le shérif arrondit ses fins de mois avec la drogue et le trafic d'armes.
Rien de bien nouveau dans cette histoire désespérément quelconque. Seul le look de John Saxon en Hell's Angel albinos mérite le détour. Par contre, son équipe n'est pas très sauvage et rappelerait plutôt les lombards qui se frottent à Clint Eastwood dans **Ca Va Cogner**. Le comble du ridicule est atteint lorsqu'à la fin, les villageois se révoltent contre leur tortionnaire. On n'avait plus vu ca depuis les films *Universal* des années 40 !

Delta Vidéo présente ***ALLIANCE FINALE (THE FINAL ALLIANCE***, USA - 1989) avec David Hasselhoff - Bo Hopkins - John Saxon **réalisé** par Mario Di Leo

snow kill

"Vous ne serez plus les mêmes à votre retour" qu'il disait, ce PDG qui avait convié ses cadres à une balade de quatre jours en pleine montagne. Evidemment, il ne pouvait pas se douter qu'un trio de loubards en cavale, à la recherche d'un stock de came, croiserait leur trajectoire de façon imprévue et violente.
Tourné pour le câble, ce téléfilm se révèle meilleur que d'habitude. Il n'y aura pas beaucoup de survivants à la fin de la traque, chacun révélant une personnalité différente de celle voulue par la civilisation. Les bandits, durs comme le roc de la montagne, ont toute la hargne souhaitée et apportent à l'histoire ce qu'il faut de méchanceté. A consommer bien serré.

C.I.C. Vidéo présente ***SNOW KILL*** avec Terence Fox - Patti d'Arbanville - Jon Cypher **réalisé** par Thomas J. Wright

liberté provisoire

A peine sorti de prison, le falot Robert Ginty est expulsé de la ville où il débarque par le shérif qui lui pique sa montre. Poursuivi par la guigne, il grignote un chili con carne au boui-boui du coin, lorsque deux cinglés se mettent en tête de liquider quelques dealers et de refaire la décoration intérieure à coups de flingues. Ginty les extermine, mais est accusé du massacre par les autorités, mouillées dans un trafic de drogue et trop heureuses de trouver en lui un bouc émissaire.
Le script ne baigne pas dans l'originalité et le final lance des oeillades appuyées à **L'Epreuve de Force**, et à **Mad Max II** sur le mode fauché. La révélation du film se nomme Tom Badal (co-auteur du scénario), qui compose un personnage de shérif salaud, facho, haïssable. Une belle nature de méchant à confirmer.

Delta Vidéo présente ***LIBERTE PROVISOIRE (OUT ON BAIL***, USA - 1991) avec Robert Ginty - Kathy Shower - Tom Badal **réalisé** par Gordon Hessler



▲ *Gary Busey* ▲

bullet proof

La version sur chenilles de **Tonnerre de Feu**. Frank Mc Bain, un flic kamikaze, se voit contraint par ses anciens employeurs de la CIA de mettre la main sur un tank révolutionnaire piqué par des terroristes internationaux et des [illegible].
Rien de bien neuf dans cette série B bien troussée ; tous les clichés du genre sont réunis. Le terroriste en chef (l'inévitable Henry Silva) est un sadique doublé d'un macho effroyable. Il abat des otages sans sourciller. Le héros est un Rambo du bitume qui extirpe lui-même les balles qu'il a reçues dans le corps. Après opération, peu délicate, il range les projectiles dans un bocal, une trentaine de morceaux de plomb en tout !
Dans le rôle, Gary Busey (le vilain de **L'Arme Fatale** et l'adversaire de Danny Glover dans **Predator 2**) donne dans le désinvolte face à la toujours belle Darlanne Fluegel. Des gueules connues de ce type de cinéma complètent avantageusement la distribution.

G.C.R. présente ***BULLET PROOF*** (USA - 1987) avec Gary Busey - Darlanne Fluegel - Henry Silva **réalisé** par Steve Carver

BRUCE WILLIS

HUDSON HAWK

GENTLEMAN & CAMBRIOLEUR

TRI-STAR FILMS PRESENTE UNE PRODUCTION SILVER PICTURES/ACE BONE BRUCE WILLIS DANNY AIELLO ANDIE MacDOWELL DANS UN FILM DE MICHAEL LEHMANN "HUDSON HAWK GENTLEMAN ET CAMBRIOLEUR" (HUDSON HAWK) RICHARD E. GRANT SANDRA BERNHARD DONALD BURTON ET JAMES COBURN CRÉATION DES COSTUMES MARILYN VANCE-STRAKER MUSIQUE MICHAEL KAMEN ET ROBERT KRAFT PRODUCTEURS ASSOCIÉS DAVID WILLIS ET SUZANNE TODD CO-PRODUCTEUR MICHAEL DRYHURST MONTAGE CHRIS LEBENZON CHEF DÉCORATEUR JACK DE GOVIA DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DANTE SPINOTTI, A.I.C. PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ ROBERT KRAFT D'APRÈS UNE HISTOIRE DE BRUCE WILLIS & ROBERT KRAFT SCÉNARIO STEVEN E. DE SOUZA ET DANIEL WATERS PRODUIT PAR JOEL SILVER RÉALISÉ PAR MICHAEL LEHMANN



DISTRIBUÉ PAR COLUMBIA TRI-STAR FILMS (France) S.A.

UN FILM

SASHA MITCHELL

A LA LOCATION
EN SEPTEMBRE

APRES KICKBOXER 2
SASHA MITCHELL
FAIT SES PREMIERS
PAS DANS LA
MAFIA

UN FILM
DE PAUL
MORRISSEY

MAFIA KID

NEW WORLD INTERNATIONAL PRESENTE SASHA MITCHELL - ERNEST BORGNINE « MAFIA KID »
ANNE DE SALVO - SYLVIA MILES - TALISA SOTO ET MARIA PITILLO
Directeur de la photographie STEVEN FIERBERG - Monteur STAN SALFAS
Co-producteur MARK SILVERMAN - Producteur exécutif SAM GROGG
Scénario de ALAN BOWNE ET PAUL MORRISSEY - Histoire de PAUL MORRISSEY
Produit par DAVID WEISMAN ET NELSON LYON - Réalisé par PAUL MORRISSEY



DISTRIBUÉ PAR KARA FILMS 74, AV. GABRIEL PERI 92230 GENNEVILLIERS